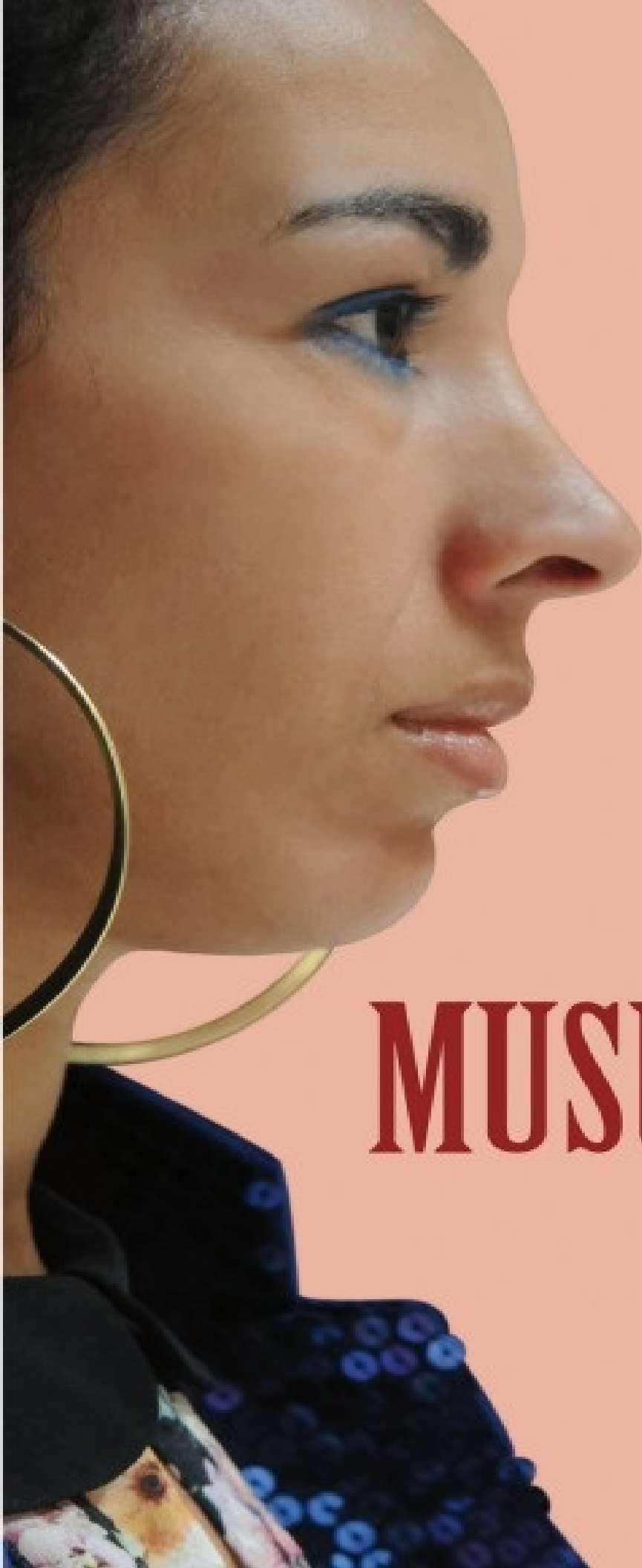




Amale El Atrassi

LOUVE MUSULMANE

l'Archipel

AMALE EL ATRASSI

*En collaboration avec
Clarisse Mériegeot*

LOUVE MUSULMANE

l'Archipel

Un livre présenté par Jean-Claude Elfassi

Ceci est une histoire vraie. Pour des raisons évidentes, le nom de certains des protagonistes a été modifié.

www.editionsarchipel.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant
ce livre, aux Éditions de l'Archipel,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada,
à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

e-ISBN 978-2-8098-1010-3

Copyright © Éditions de l'Archipel, 2012.

Sommaire

[Page de titre](#)

[Copyright](#)

[Sommaire](#)

[Dédicace](#)

[1. Le drap ensanglanté](#)

[2. Des filles, c'est-à-dire moins que rien](#)

[3. La sirène de l'apocalypse](#)

[4. L'expédition punitive](#)

[5. Retour au « pays »](#)

[6. Leçons de natation](#)

[7. Les comédiennes](#)

[8. « Ta mère, elle est avec Allah ! »](#)

[9. Madonna nous viendra peut-être en aide ...](#)

[10. La fugue et la corde](#)

[11. L'abandon](#)

[12. La captivité et l'esclavage](#)

[13. La *dolce vita* à Agdal](#)

[14. Descente vers l'enfer](#)

[15. La fuite](#)

[16. Le sauvetage et la revanche](#)

[17. Les naufragées du foyer Saint-François](#)

[18. « Salauds de pauvres ! »](#)

[19. Cambrioleurs dévalisés et autres bricoles](#)

[20. Le chérubin prodigieux](#)

[21. Un bout de bois mort](#)

[22. Mes enfants](#)

[23. Le mâle triomphant](#)

[24. Le sanctuaire du mâle alpha](#)

[25. L'appel aux armes](#)

[26. Les ficelles sont rompues](#)

À mes enfants Ines, Yasmine, Nassim et Wassim, sans cesse présents dans mes pensées tout au long de ce récit.

À Kayssar, pour sa motivation.

À Souhayl, pour son soutien inconditionnel.

À Haquima, en qui j'ai toujours eu foi.

LE DRAP ENSANGLANTÉ

Être une autre, est-ce possible ? Avec des souvenirs aussi forts ? Une pareille enfance, une pareille jeunesse ? Et tant de blessures ? Être une autre Amale ?

Oulja, dans la banlieue de Rabat. Un bidonville, presque un lieu-dit, un ensemble de baraquements où règne la tôle ondulée. Pas de rues asphaltées, pas d'électricité, pas d'eau courante et, bien sûr, pas de toilettes : pieds nus, on va « faire » dans un trou qu'on rebouche ensuite.

Oulja est le fief de la tribu Missaoui, à laquelle appartiennent mes parents. C'est à Oulja qu'ils sont nés.

La famille de mon père, Choukri el Atrassi, était réduite à la mendicité. La famille de ma mère, Karima el Azzouzi, était très pauvre. Le grand-père El Azzouzi ne possédait que quelques vaches et un âne, avec lequel il se rendait sur les marchés et qu'il chargeait des fruits et légumes que les vendeurs abandonnaient avant de plier leur étal. Sa femme cueillait des plantes sauvages qu'elle vendait pour trois fois rien.

Quand ma mère a eu seize ans, mes grands-parents ont décidé de la marier à un ami de son frère. L' élu se prénomait Choukri. À vingt-quatre ans, il avait une réputation, comme on dit : bagarreux, coureur et forte tête. On lui connaissait plusieurs « fiancées » et il ne faisait pas bon se disputer avec lui. Longtemps sans travail, il avait finalement trouvé un poste d'ouvrier en France. En France ! L'Eldorado ! Les Azzouzi ne pouvaient refuser un tel parti.

Les photos de Choukri révèlent un bel homme, tandis que ma mère ne s'est jamais trouvée jolie. Elle l'était pourtant. Elle avait toujours su qu'elle devrait se marier – toutes les filles pauvres au Maroc le savent –, mais elle ne parvenait pas à imaginer sa vie d'épouse, encore moins sa vie de mère. Elle allait encore à l'école, parce que les Azzouzi s'étaient sacrifiés pour lui payer des études.

Elle ne savait rien de ce Choukri, qu'elle avait à peine entrevu quelques fois. Être livrée à un inconnu, éloignée des siens... Elle supplia sa mère, pleura, mais rien n'y fit. Choukri vint avec ses parents demander la main de Karima, et le marché fut conclu en moins d'une demi-heure. Choukri offrit une dot aux Azzouzi. Si j'ai bien lu le contrat, il acheta Karima pour une vingtaine d'euros.

Les noces furent vite organisées car le départ de Choukri était imminent. Une vache fut sacrifiée pour le repas, et, le grand jour venu, toutes les femmes de la tribu s'attelèrent à la préparation du couscous. Les femmes dînèrent de leur côté, les hommes, du leur. Puis un cortège se forma, mené par Choukri : l'époux allait consommer l'acte.

L'épouse l'attendait dans une maison de deux pièces. Les témoins se regroupèrent dans l'une d'elles. Choukri entraîna Karima dans l'autre et la poussa sur la paille garnie d'un drap blanc, qui faisait office de lit.

L'épreuve qui commença pour ma mère fut brutale, humiliante. Et inoubliable, puisqu'elle me l'a racontée des années plus tard comme si elle avait eu lieu la veille.

Les témoins frappaient à la porte en demandant :

— *M'charraga walla lak ?* (Elle est déchirée ou pas ?)

Puis l'époux sortit de la chambre en brandissant le drap ensanglanté. Les vivats jaillirent aussitôt. Karima gisait sur la paille, prostrée. Sa famille entra dans la chambre et la félicita de ne pas l'avoir déshonorée.

Le soir même, l'épouse alla vivre chez les El Atrassi. D'étudiante, elle devint domestique, vaquant aux soins du père, de la mère – et du mari, bien sûr. Ce n'était là qu'un échantillon de la vie qui l'attendait.

Aujourd'hui, je suis à Paris. Ma fille Inès, quatorze ans, me téléphone. Elle demande où sont les draps-housses, je le lui indique. Comme elle ne les trouve pas, elle rappelle.

— Inès, ne me dérange pas comme ça pour rien... Je travaille.

— À quoi ?

— À écrire.

Pour que les autres sachent, me dis-je ensuite. Peut-être aussi pour que j'y voie clair moi-même. L'essentiel est que je dise tout. Peut-être cela me libérera-t-il. Mais, je le sais, cela ne fera pas plaisir à tout le monde.

Je veux que l'on sache comment une chienne devint louve.

DES FILLES, C'EST-À-DIRE MOINS QUE RIEN

Rosières, à 16 kilomètres de Bourges. C'est un joli nom. Nous habitons dans un pavillon coquet, le premier d'une rangée de maisons bien alignées qu'on appelait le Rang Rouge, bien que les façades fussent blanches. Là vivaient d'autres employés de l'entreprise où travaillait mon père, des Tunisiens, des Portugais, des Italiens... Le maire habitait un peu plus loin. À brève distance du lotissement, une grande affiche recouvrait la façade d'une maison : « Rosières, l'amour du travail bien fait. »

Mon père travaillait à la chaîne dans une usine. Tous les jours de 6 à 18 heures, il assemblait des gazinières. À la maison, une grande fenêtre en façade permettait de surveiller les parages. Le petit jardin où mes sœurs et moi sortions parfois jouer ne m'a pas laissé de souvenirs marquants. Une barrière blanche le séparait de la chaussée. Je l'ai souvent sautée. À vue de nez, la maison était jolie. Mais, à l'intérieur, elle était malade.

Le Rang Rouge. Ce nom évoquait en moi les litres de vinasse et de sang qui y ont coulé.

C'est ici qu'est arrivée ma mère, alors jeune mariée, parlant mal le français en un pays inconnu, à la merci de l'homme qui était devenu son maître. Pendant quelque temps, ils se sont montrés dans les rues et se sont fait photographier. Quand je regarde ces souvenirs aujourd'hui, les larmes me montent aux yeux.

Choukri est ce qu'on appelle un beau mec, mince, musclé, le regard plein de défi. Karima est une ravissante petite Orientale. Ils forment un joli couple, du moins pour ceux qui ne savent rien de leurs vies.

Deux ans après leur installation, ma mère a annoncé à Choukri :

— Je n'ai plus mes règles.

Chez les gens pauvres, nul besoin de prise de sang ou d'examen gynécologique : l'aménorrhée veut tout dire. Choukri el Atrassi était heureux : il espérait un garçon, le premier El Atrassi de sa génération. Selon lui, l'aîné devait forcément être un garçon, l'héritier, le chef de rang. C'était dans l'ordre des choses. Les filles viendraient plus tard et seraient soumises à sa règle.

La grossesse de ma mère fut d'abord sans histoire. Mon père, attendri, lui

caressait parfois le ventre. De leur intimité, je ne sais que ce qu'elle m'en a dit : il n'y en avait guère. Mariée de force et violée d'office, elle n'avait pas connu le sentiment. Si son mari s'approchait d'elle avec une certaine attitude, elle tenait le bras en garde, pour se protéger des coups.

Elle passait seule le plus clair de ses soirées. Choukri était au bar du coin, Le Cercle, une buvette où les hommes jouaient aux cartes et à la pétanque, dans la cour qui séparait l'établissement de l'église et de la supérette. Je suis allée la voir, je ne l'oublierai jamais. La façade étroite était coincée entre deux bâtiments aux murs sales ; l'entrée en contrebas, protégée par une grille blanche. Enfant, j'appelais cet endroit « La Gueule » parce que, dans mon imagination, il finissait par vomir mon père et le renvoyait chez nous, où il vomissait fréquemment lui aussi.

Quand arriva le grand jour, bien en avance, mon père emmena ma mère à l'hôpital de Bourges. Il s'installa dans la salle d'attente pour fumer. Là-bas au Maroc, la famille attendait aussi. Puis une infirmière vint lui annoncer :

— Bravo, monsieur, c'est une belle petite fille !

Silence. Ma mère avait commis une erreur. Une faute, même. De surcroît, le bébé était prématuré. Elle m'a répété ce qu'il lui avait dit en arrivant au pied du lit :

— Je suis déçu. Franchement, tu aurais quand même pu me faire un garçon ! Tu n'as pas tenu tes promesses !

J'imagine sans peine que le ton fut en réalité plus grossier.

Un homme croit-il vraiment que la mère décide du sexe de son enfant ? Dans son état, ma mère tenta de l'apaiser, mais rien n'y fit : il était furieux. Et, comble d'infortune, le nouveau-né devait rester deux mois à l'hôpital. Il faudrait donc, pendant de longues semaines, faire des allers-retours quotidiens de Rosières à Bourges. Au Maroc, on raconterait que la fille était handicapée.

Quand Choukri el Atrassi quitta l'hôpital, ma mère resta seule, sans personne avec qui échanger le moindre mot. Quand plus tard elle rentra à Rosières, ce fut pire : Choukri lui annonça qu'il refusait d'aller à Bourges. C'est trop loin, disait-il. Son temps libre, il le consacrait au café, à la pétanque, à la télé. Il consentit néanmoins à aller à Bourges un week-end sur deux, voire sur trois. Il n'allait tout de même pas se déranger pour une fille ! Quand ma mère insistait, elle s'attirait un laconique : « Fais pas chier. »

Choukri devait donc annoncer au pays que son premier enfant était une fille. Je l'ai appris bien plus tard, mais, à l'annonce de cette naissance, les El Atrassi d'Oulja se sont répandus en imprécations :

— Karima a fait une fille à Choukri ! Espérons qu'Allah la lui enlèvera !

Et ils sont passés en criant ces horreurs devant la maison de ma mère. C'est ainsi que les Azzouzi ont appris la nouvelle et connu le déshonneur.

Je ne suis pas superstitieuse, mais Saïda, au prénom bien mal choisi puisqu'il signifie « bienvenue », est née un vendredi 13.

Je ne suis pas certaine du reste, et ma mère non plus. Mais l'embarras et la confusion terrifiée avec lesquels elle en parle me laissent supposer le pire. Choukri aurait plusieurs fois assis l'enfant dans l'évier et aurait fait couler sur elle de l'eau glacée. Il aurait aussi menacé de l'enfermer dans le réfrigérateur. D'autres fois, il aurait assis le bébé par terre, dans un coin, avant de le gifler à plaisir. Ma mère exprime-t-elle des fantasmes ? Peu importe. Le seul fait de les avoir conçus en dit long.

Moins d'un an après la naissance de Saïda, Karima s'est retrouvée enceinte.

— Cette fois, c'est la bonne ! a-t-elle dit.

Elle en était heureuse et Choukri s'est repris à espérer, mais les mêmes infirmières du même hôpital sont venues lui annoncer :

— Vous avez une deuxième fille, monsieur El Atrassi. Cette fois, vous pouvez l'emmener, elle est en parfaite santé !

Il a feint d'être heureux, mais a attendu que sa femme ait regagné sa chambre pour lui manifester sa colère et son dépit, sur un ton froid, méprisant. Il a seulement laissé tomber le nom qu'il choisissait pour sa deuxième fille : Haquima, ce qui signifie « Commandante ». Mais peut-être avait-il songé à un mot proche, *mahkouma*, qui signifie que « la chose est jugée ». Toujours est-il que le trajet du retour se fit dans un silence de plomb : la naissance d'une deuxième fille était pour Choukri le coup de trop.

Dès lors, le couple n'échangea plus que des propos glacés. Choukri ne s'adressait à sa femme que pour lui demander :

— Où sont mes clés ? Le repas est prêt ?

Quand il sortait, elle lui demandait :

— Tu vas au café ?

— Ça ne te regarde pas. Ferme ta gueule.

Haquima est venue au monde le 11 novembre 1973, jour anniversaire de l'armistice de 1918. Dans l'histoire du couple El Atrassi, ce fut le jour de la déclaration d'une longue guerre.

Le soupçon d'une malédiction attribuée au mauvais œil, *el 'Aïn*, celui de l'envie, ne tempéra nullement les hostilités. Les époux supposèrent bien que quelqu'un, au Maroc, avait été jaloux de leur mariage et de leur départ pour la France, pays présumé de la fortune – or, si cela avait été vrai, ils auraient tous mené une autre vie –, mais rien n'y fit. Chacun insultait la famille de l'autre.

Pour Choukri, Karima était une pute, sa mère également, ses sœurs aussi. Et pour Karima, les El Atrassi étaient le fléau du monde. Le sac des injures était sans fond.

Karima ne voyait personne, pas même des femmes. Battue, violée de façon répétée, elle n'avait pas d'amies. Peut-être l'une d'elles lui aurait-elle ouvert les yeux sur sa condition... Il y avait des lois, en France, mais elle ne les découvrirait que bien plus tard. Les Marocains pratiquent un islam modéré, leurs femmes sont très rarement voilées. Si Karima n'a jamais été voilée, c'est pour la simple raison qu'elle n'existait pas.

Quand Choukri rentrait du bar avec ses compagnons de boisson, elle devait se débrouiller pour qu'on ne la voie pas. Parfois, il s'éternisait. La table était mise, le repas était prêt, mais il tardait. Elle l'attendait puis, dès qu'elle entendait le bruit de ses pas dans l'allée et la clé tourner dans la serrure, elle accourait. Tel était le quotidien dans le charmant pavillon du Rang Rouge, à Rosières, dans les années 1970.

Et la boisson alimentait la rancœur. Choukri buvait de plus en plus, pour se consoler d'avoir fait le mauvais choix, disait-il. L'ingrate ! Elle était censée lui donner un dauphin. N'était-il pas le roi que sont au fond d'eux-mêmes tous les mâles, jusqu'au dernier des culs-terreux ? La mission de son épouse était de lui fabriquer – oui, fabriquer – un héritier.

Je pense que dans la tête de mon père flottait aussi une notion obscure, que j'ai retrouvée plus tard chez bien d'autres hommes, même instruits : si la sève de l'homme est forte, l'enfant qui naîtra de lui doit forcément être un garçon. Si c'est une fille, c'est que la mère a été plus forte. Autrement dit, Karima n'avait pas su s'effacer devant la force de son mari. Elle l'avait humilié.

Quand je fus en âge de réfléchir à tout cela, je me demandais parfois ce qui serait arrivé si, à la place de Saïda, ma mère avait mis au monde un petit Yacine, Hâchem ou Ali ? Elle l'aurait promené en landau, mon père en aurait été fier. Il n'aurait jamais touché à l'alcool. Peut-être même aurait-il été amoureux de sa femme... Il est permis de rêver.

Mais Karima avait commis l'irréparable : la première naissance avait été un raté. Et, aux suivantes, il se contentait d'enregistrer le sexe de l'enfant. Quand c'était une fille, il allait dans la chambre invectiver ma mère et en repartait en claquant la porte. Il le savait : on dirait là-bas, à Oulja, que Karima lui avait encore « chié » une fille. Bien des années plus tard, mon frère Mustapha emploierait cette gracieuse expression, en français, dans ses sketches.

Et des filles, il y en eut encore : deux ans après Haquima, ce fut moi. Puis la cadette, Souhayl.

J'avais donc été « chiée ».

Quand mon premier frère est né, un an après moi, mon père a couru au bureau de poste pour annoncer la nouvelle au pays par télégramme. Farid fut le premier de ses enfants qu'il ait pris dans ses bras. Il le couvrait de baisers, le faisait asseoir sur ses genoux pour regarder la télé avec lui, lui chantait des chansons. Pendant nos vacances d'été au pays, Farid a été porté en triomphe dans la tribu, tandis que les youyous retentissaient. Mes sœurs et moi, Choukri nous l'aura assez répété, étions des « inutilités ».

J'entends d'ici les exclamations : « Les musulmans, tous les mêmes ! Chez eux, les femmes sont moins que rien ! » Comme si les hommes des autres religions et cultures ne battaient pas leurs femmes !

Mon père était pieux, mais je ne crois pas qu'on lui ait vraiment enseigné sa religion. On ne lui a pas enseigné le *hadiç* : « Le Paradis se trouve sous les pieds de la mère ». On ne lui a pas enseigné non plus cette sourate : « Nous vous avons créés d'un homme et d'une femme et nous avons fait de vous des nations et des tribus pour que vous vous connaissiez entre vous. Et, d'entre vous, le plus noble devant Allah est le plus pieux » (Sourate 49, verset 13). S'il l'a entendue ou lue, on ne la lui a pas expliquée. Dans notre religion, c'est la dévotion qui compte.

Personne ne lui a dit non plus que le Livre prescrit l'attitude à adopter envers les femmes : « Comportez-vous convenablement avec elles » (Sourate 4, *Al Nissa'*, verset 19).

Cela, je ne l'ai appris que plus tard, en cherchant les clés d'un passé qui me faisait mal. Je souffrais de souhaiter la mort de mon père quand ma mère me le demandait, après qu'elle avait été battue. Je souffrais de cette guerre sans relâche qui m'empoisonnait le cœur.

Un proverbe marocain assure que, « lorsqu'on enferme une femme dans une boîte d'allumettes et qu'elle parvient à s'en échapper, tout autour d'elle risque de flamber ».

Tant pis si ça flambe.

LA SIRÈNE DE L'APOCALYPSE

Je suis donc née en France, comme tous mes frères et sœurs. Je parle français. Je n'ai pas eu pour autant ce que l'on pourrait appeler une enfance française. Mes sœurs non plus.

Nous étions des enfants effrayées. Nous ressentions la violence du foyer avant même de la comprendre. Mais, de nous toutes, c'est Haquima qui a payé le plus lourd tribut. Je crois bien que mes parents l'ont prise pour une demeurée. Quand elle a été en âge de marcher, elle a refusé de se tenir sur ses jambes, restant à quatre pattes. Pire, elle rampait à reculons ! Plus tard, on a expliqué qu'elle refusait de grandir dans un environnement hostile, qu'elle voulait retourner là d'où elle venait. Elle sentait inconsciemment qu'elle aurait voulu n'être pas née. Ce handicap a eu des conséquences cuisantes : un jour qu'elle avait heurté le poêle, ses vêtements et sa peau y sont restés collés. Haquima a été brûlée au premier degré.

Plus grave encore, Haquima ne parlait pas. Aucun son ne sortait de sa bouche. À l'occasion d'un voyage au Maroc, dans sa troisième année, notre oncle, sans doute pris de pitié, lui a présenté un chiot. Haquima l'a serré dans ses bras, l'a caressé et a simplement dit :

— Il est beau.

Ce furent ses premières paroles. Karima et Choukri en ont été abasourdis. Haquima savait donc parler, mais elle avait jusqu'alors refusé de le faire. Pourquoi ? Comment Choukri n'avait-il pas compris le drame de sa fille ?

Parlerai-je de Saïda, l'aînée ? Depuis son enfance, elle s'enturbanne de temps en temps la tête d'un linge blanc et se balance un long moment d'avant en arrière. Je ne connais pas le sens de ce comportement, mais il aurait certainement justifié des soins psychiatriques, comme pour Haquima. Ce qui est certain, c'est que nous avons vécu dans la terreur.

Un soir, comme Yves Mourousi venait d'annoncer une guerre à la télé – je ne sais plus laquelle –, nous avons emporté nos cuillères à soupe au jardin et nous nous sommes mises à creuser un trou, pour nous y cacher en cas de danger. Nous ne savions pas où cette guerre avait lieu. Tout ce que nous savions, c'est que,

dans le cas où la maison serait attaquée, nous ne serions pas défendues, nous, les filles, les inutilités. Choukri ne nous avait pas voulues, il nous aurait laissé tuer.

Même mon nom était un objet de conflits entre nous. Mon vrai prénom n'est pas Amale, qui signifie « Espoir », mais Khadda, qui signifie « Creusée » ; en d'autres termes, « Expérimentée ». Mon père l'avait choisi en hommage à une tante décédée. Ni ma mère ni sa famille ne l'aimaient ; ils trouvaient sa signification morbide et sa sonorité déplaisante. Car Khadda évoque un autre mot, *khaddama*, « domestique ». Dans mon enfance, ma mère m'appelait donc Amale et tentait d'engager mes frères, mes sœurs et moi-même à l'adopter. Seul mon père s'obstinait à m'appeler Khadda. Si quelqu'un m'appelait Amale et que j'y répondais, j'étais battue, parfois jusqu'au sang. Ou bien je recevais une chaussure à la tête.

J'avais cinq ans quand j'ai ramassé un oisillon tombé de son nid. Je m'en sentais sans doute solidaire. Il était abandonné, comme moi. Je l'ai badigeonné d'éosine, je l'ai nourri à la mie de pain et je l'ai installé dans un nid de coton que j'avais fabriqué pour lui. C'était une âme perdue. Le matin, avant d'aller à l'école, je l'ai embrassé. À midi, j'ai vérifié qu'il ne manquait de rien. Il serait mon compagnon. Le soir même, il était mort. Je me suis mise à chanter : « L'oiseau, l'oiseau perdu, le petit oiseau maudit... » J'avais inventé cette ritournelle. La famille me croyait prise de folie. Une de plus.

Le son de la sirène annonçant la fin de la journée de travail a rythmé notre vie à Rosières. Il ressemblait à celui des sirènes qui annoncent un raid aérien. Nous l'appelions le « glas ». Nous interrompions alors nos jeux et nos gamineries. Fini de rire. Nous rangions précipitamment nos affaires et nous installions devant nos livres et nos cahiers. L'angoisse commençait. L'usine était proche, mais nous ne savions pas si Choukri rentrerait directement ou s'il ferait un crochet par son estaminet. Dans ce cas, nous savions la suite : il s'installerait devant la télé et nous invectiverait de son haleine avinée. Le pire serait à craindre.

Un soir que j'avais commis une faute, j'ai oublié laquelle, il m'a cherchée. Je m'étais cachée sous le lit, mais il le savait.

— Ça sera pire pour toi si tu ne sors pas !

J'ai dû quitter ma cachette et me laisser battre.

Mais ce n'était rien en regard de ce que ma mère subissait. Le week-end, Choukri était régulièrement éméché. Un soir, ma mère l'attendait pour avoir une discussion avec lui. Dès les premiers échanges, la conversation a tourné à l'altercation. Les yeux mi-clos, muré dans son monde, Choukri était imperméable à tout argument. L'alcool avait fouetté ses démons intérieurs et

décuplé sa force physique. Il s'est élancé vers ma mère, elle a fui, il l'a rattrapée et l'a rouée de coups. Comme nous tentions de la protéger, nous avons reçu notre part de raclées. Les jurons et les insultes pleuvaient, en arabe, trop orduriers pour être rapportés ici.

L'enfer avait ouvert ses portes. Puis Choukri a jeté ma mère au bas de l'escalier, comme un enfant coléreux qui lance son jouet par terre. Il l'a rejointe pour la battre encore ; deux dents sont tombées. Nous avons couru chercher un oignon coupé pour le mettre sous le nez de notre mère. Nous gardions toujours un oignon à portée de main, sous le lit, dans un placard, sur une étagère... Nous croyions à ses vertus magiques. Combien de fois n'avait-il pas ramené ma mère à la vie après que mon père l'avait tuée !

Mais Choukri, dans sa perversité, avait coupé le courant pour que nous ne trouvions pas Karima. Nous l'avons tout de même secourue, et Choukri a rétabli le courant. Les deux dents tombées étaient des incisives. Un dentiste aurait sans doute pu les fixer par un bridge, mais cela n'a pas été fait. Aujourd'hui encore, quand ma mère sourit et qu'elle ne porte pas le petit dentier qu'elle se fera confectionner bien plus tard, le trou apparaît. Son sourire a été abîmé à jamais.

Mais nous craignons encore le pire : les veilles de week-end, Farid et moi partions la nuit en expédition dans la maison pour ramasser tous les couteaux et tous les objets tranchants. Nous les cachions et ne les remettions en place, discrètement, que le lendemain matin, pour éviter que Choukri, plus alcoolisé que de coutume, ne songe à s'en servir.

« Tous les hommes ne sont pas comme ça », me suis-je souvent entendu dire. Non, sans doute. Tous les hommes ne sont pas aussi faibles. Car c'est un monstre de faiblesse que cet homme-là. Sa violence ne sert qu'à masquer son incapacité à exister, à affronter ses démons et sa condition. Il se drogue à l'alcool.

Je le revois, ce soir-là où, rentré tard, la démarche incertaine, il s'est allongé sur le canapé en disant :

— Je vais mourir... J'ai été empoisonné !

Il répétait que quelqu'un lui en voulait et lui avait fait avaler du poison. Puis il a vomi. Il avait l'air d'agoniser. Mais qu'y pouvions-nous ? Farid, tout jeune encore, pleurait. Ce fut l'une des nuits les plus sinistres de ma jeunesse.

Le lendemain matin, Choukri était remis. Cela ne l'a pas empêché de recommencer à boire et de se donner en spectacle.

Pour l'Aïd el Kebir, la grande fête musulmane, Choukri égorge chaque année un mouton. Une fois, j'avais sept ans, il a ramené l'animal au salon et s'est allongé par terre, serrant la carcasse sanglante contre lui. Il avait bu,

naturellement. Mes sœurs et moi regardions les traînées de sang partout et les mains ensanglantées de mon père. Le spectacle était horrible autant qu'incompréhensible. Une odeur de meurtre flottait dans l'air. Dans sa torpeur, mon père marmonnait des mots qui me donnaient la chair de poule : il regrettait, disait-il, d'avoir tué Beil Kibir, un ami avec qui il s'était disputé. À l'évidence, il tenait le mouton pour le cadavre de l'homme. L'avait-il vraiment tué ? Avait-il seulement voulu le faire et souffrait-il d'hallucinations ?

L'Aïd el Kebir est la fête du pardon. Mais nous n'avons jamais pardonné à mon père cette scène odieuse, ni le sourire abîmé de Karima.

L'EXPÉDITION PUNITIVE

À Rosières, de l'autre côté de la route, il y avait un parc. Quand nous étions adolescentes, Farid, mes sœurs et moi allions après l'école y faire du vélo, sur la rive du Cher. À l'occasion, nous défaisions les amarres de l'une des barques qui se balançaient là. Elles appartenaient à nos voisins. Nous n'avions pas l'intention de nous enfuir, mais l'envie de mettre un bras d'eau entre notre père et nous, d'imaginer un ailleurs plus tendre où nous n'aurions pas à demander pardon d'exister parce que nous étions des filles. Nous n'avions encore qu'une petite idée de ce que la vie nous réserverait, nous nous croyions encore fortes. Nous ignorions que nous devrions lutter sans cesse et que la fuite n'était pas une solution.

N'avions-nous pas, à trois reprises, fugué la nuit avec notre mère, après des scènes particulièrement brutales de Choukri ? Nous étions parties sur la route, ravalant nos larmes, puis nous avons fini par nous arrêter sous un arbre dans l'obscurité. Et la puissance de la nuit nous avait intimidées. Où aller ? Que faire loin de cette maison qui était notre seul havre ? Nous avons fini par rentrer, meurtries. Mais un jour... Un jour...

La barque nous permettait de rêver, de mettre en scène notre fuite. En quelques coups de rames, nous étions de l'autre côté, nous savourions les délices de l'échappée, de l'avenir.

— Regarde, maman nous fait des signes !

Nous revenions alors à la réalité en quelques coups de rame supplémentaires : il fallait être à la maison pour le dîner.

Après avoir trimé toute la journée, lavé le linge à la main et à l'eau froide, après avoir fait le ménage et s'être occupée des bébés, elle avait fait la cuisine. Elle ne connaissait pas de répit, n'avait pas de distractions, ne voyait personne, ne lisait pas. Elle ne pensait qu'à nous. Quand nous rentrions de l'école, Saïda, Farid, Haquima et moi, elle nous avait préparé du chocolat pour le goûter, et ce pain oriental qu'elle confectionnait elle-même.

Nous la prenions parfois dans nos bras. Nous la caressions, et elle pleurait. Elle s'en défendait pourtant et se cachait quand ses larmes coulaient. Alors nous

montions dans notre chambre et pleurions à notre tour. Elle était la seule tendresse que nous connaissions. En retour, nous lui prodiguions les seules marques de tendresse qu'elle ait jamais reçues.

Mais notre mère possédait aussi une grande capacité de vengeance. Outre son goût immodéré pour la boisson, Choukri entretenait une passion pour les femmes faciles. Cultivant sa gloriole de mâle triomphant, il s'en cachait à peine. Ma mère l'avait compris à de petits détails : un parfum vulgaire qui collait à ses vêtements, des traces de rouge à lèvres sur sa chemise... Cela blessait ma mère plus qu'elle n'aurait su le dire. En toute logique, elle aurait pu songer que, tant que Choukri courait la gueuse, au moins il lui épargnait ses violences sexuelles. Mais, pour elle, c'était là autant d'affronts à son honneur d'épouse.

Elle résolut alors de se venger. Un soir, elle savait qu'il était parti boire dans un estaminet de Massoeuvre, à quelques kilomètres de Rosières. Elle monta une expédition punitive avec ses enfants. J'avais huit ans, Haquima en avait dix, Saïda, onze, et Farid, six. Nous voici sur la route, à pied, dans la nuit noire. En vingt minutes, nous sommes arrivés : nous reconnaissons la voiture garée devant le tripot.

— Crevez les pneus ! ordonne Karima en nous tendant des couteaux aiguisés.

Pendant que deux d'entre nous font le guet, je m'emploie la première à ce sabotage inédit, avant que Saïda et Haquima attaquent les autres roues. C'est difficile, il faut d'abord creuser un trou avec la pointe de la lame pour pouvoir ensuite l'enfoncer en profondeur, mais je m'y emploie avec fureur, à demi morte d'angoisse. Tandis que des rires gras fusent par les fenêtres du tripot, j'entends enfin l'air s'enfuir de la chambre à air, comme une âme qui s'envole. Puis nous filons comme des rats.

Je ne sais à quelle heure est rentré Choukri. Il a dû rouler sur les jantes, mais n'a jamais mentionné l'incident : son honneur était en jeu. S'est-il jamais douté que c'était ses « inutilités » qui lui avaient joué ce tour ? Ou bien ne nous en a-t-il pas crus capables ? En tout cas, il n'en a jamais soufflé mot. Sans doute comptait-il assez d'ennemis pour attribuer ce méfait à l'un d'eux.

Cette expédition eut une conséquence heureuse : elle souda la solidarité entre Karima et ses enfants. Et j'en fus fière.

Ce serait mentir que de prétendre que je n'ai pas jugé mon père, ou plutôt celui dont j'aurais tant voulu qu'il soit un père. Je me suis demandé, plus tard, si cet homme avait jamais eu des sentiments à notre égard, ne serait-ce que par à-coups. À dix ans, on n'a guère d'expérience, mais ce sont des choses que l'on sent. Tout ce que je peux recueillir dans mes souvenirs est sa volonté à lui d'être

aimé : c'était son dû. Il nous convoquait souvent pour nous faire asseoir sur le canapé du salon :

— Vous préférez qui ? Papa ou maman ?

La question est d'une sottise primaire, mais la réponse était pour nous lourde de menaces.

— On t'aime, papa.

— C'est pas la réponse. La question est claire : qui préférez-vous ?

— Répondez, les filles, ce n'est pas important, intervient ma mère.

— Ta gueule ! riposte Choukri. Personne t'a sonnée !

— C'est toi qu'on préfère, papa, évidemment.

Il fait la moue.

— Tu ne nous crois pas ?

— Non, pas du tout. Que celles qui m'aiment se placent à droite et celles qui ne m'aiment pas, à gauche. Elles n'auront plus jamais le droit de m'appeler « papa ». Pour elles, je serai « Monsieur » et je ne les regarderai plus. D'ailleurs, elles devront baisser les yeux.

Évidemment, nous nous placions toutes à droite. Faut-il qu'il ait été imbu de sa personne pour y avoir cru !

Comme Saïda était un peu boulotte, Choukri la surnommait *gamoussa*, « bufflesse ». Haquima ayant eu les seins formés assez tôt, on la surnommait « Gabrielle, la pute du quartier », d'après une créature de ce nom qui vivait à Rosières et s'y était forgé une réputation sans ambiguïté. Sans doute Choukri avait-il eu recours à ses services... Quant à moi, comme j'avais les yeux un peu bridés, j'avais été gratifiée du surnom de *niacoué*. On peut juger des conditions épanouissantes dans lesquelles nous avons grandi...

Avec les souvenirs que Choukri m'a laissés, ma mémoire a bâti le personnage de référence du mufle brutal, faible comme tous ceux qui se croient forts.

Peut-être croyait-il jouer avec nous quand il testait ses prises de karaté. « Je suis ceinture noire », assurait-il. Mais nous étions quelque peu informées sur cet art grâce à la télé, et en réalité ses passes ressemblaient plus à un hybride mal ficelé de judo et d'arts martiaux. Comme il s'entraînait avec nous, nous avons rapidement appris à esquiver ses coups tordus, ses coups de pied sournois destinés à nous faire tomber et qu'il appelait ses « balayettes ». Nous nous mettions sur le dos, par terre. Cela l'exaspérait et il devenait grossier. Il courait après nous et, avec l'âge, nous avions appris à le distancer. Alors, en plus des injures, il nous lançait ses chaussures à la tête. Longues, lourdes et renforcées, comme des Doc Martens, elles volaient partout. Nul doute qu'il cherchait à nous assommer. Nous courions à l'étage, mais il était redoutable quand il avait bu : il

nous attrapait par les cheveux ou par les pieds, nous contraignant à demander grâce. Parce que nous étions plus faibles. Faibles parce que filles. Seul Farid, au début, était exempté de ces clowneries brutales.

Choukri avait fini par nous convaincre obscurément qu’être une fille était une condition inférieure. Je l’ai vérifié, du moins l’ai-je cru, quand Saïda a atteint sa puberté : dès lors, elle était bonne à marier, bonne à faire des bébés. Le mariage forcé l’attendait donc.

La vie devint plus difficile : les deux aînées utilisaient de vieux chiffons en guise de serviettes hygiéniques – il n’était pas question de se servir de tampons, qui risquaient de les « déchirer » –, et Haquima, toujours décidée à ne pas révéler sa puberté, se débarrassait des siens au hasard des rues et des bois.

Parallèlement, j’avais pris la féminité en horreur. Je pratiquais des activités de garçon, je grimpais aux arbres, je jouais aux billes et à l’occasion je me bagarrais. Ainsi, je serais peut-être un jour un véritable garçon. Tel est le résultat lorsqu’on a été « chiée ».

J’avais tout de même appris quelque chose à Rosières : dans cette communauté d’ouvriers où les familles se ressemblaient, chrétiennes et musulmanes, le racisme était hors de propos. Un jour, un garçon nous avait traitées de « biques », de « ratonnes » et autres gracieusetés. Nous l’avons maîtrisé, déshabillé et jeté dans les orties. Tout le monde en a ri. Il avait été mauvais camarade. Ces choses-là ne se disaient pas entre collégiens, c’était des trucs de vieux, pas convenables. La tolérance ne m’avait pas été enseignée par mon père, loin s’en faut. Non, la tolérance, c’est-à-dire le respect, m’avait été inculquée par la vie à Rosières.

Mais je n’allais pas jouir longtemps de ce confort dans le lotissement du Rang Rouge.

RETOUR AU « PAYS »

D'année en année, en douce, notre situation se corsait. Insensiblement, de façon caricaturale, et même grotesque. Depuis l'installation à Rosières, la vie des El Atrassi, comme celle de la plupart des familles maghrébines, était rythmée par le retour au pays annuel, pendant l'été. On part au pays pour se ressourcer, pour se faire valoir, aussi, pendant quelques semaines. Être installé en France signifie qu'on a décroché le gros lot, et il faut le montrer à ces gens qu'on pensionne généreusement depuis la France. En effet, comme la plupart des travailleurs immigrés, Choukri envoyait chaque mois de l'argent aux siens, quitte à ce que nous devions nous serrer la ceinture.

Mes parents parlaient de ce voyage, du précédent et du suivant, pendant toute l'année. Dans notre enfance et notre adolescence, le Maroc ne revêtait pour nous, les enfants, aucune signification particulière. Nous nous considérions comme français et nous ne connaissions là-bas personne qui nous tînt à cœur. Nous regardions avec envie ces camarades d'école, puis de collège, qui allaient en colonie au Mont-Saint-Michel, au Portugal, en Italie... Nous, nous partions deux mois pour Oulja, banlieue de Rabat. Et, une fois sur place, nous attendrions dès le premier jour celui du retour en France.

Quelle expédition ! Du Maroc, les familles ont adressé leurs desiderata aux El Atrassi de Rosières : du thé, des parfums, du poivre en grains, du dentifrice, des fringues, des shampoings... La grand-mère Miloudia, par exemple, demande des clous de girofle, qu'elle écrase derrière l'oreille, pour se parfumer. Il faut donc, à chaque départ, entasser l'équivalent d'un rayon de supermarché dans une voiture et une remorque, la voiture étant de seconde – voire de troisième – main. À chaque voyage, la remorque contient aussi des gazinières dérobées à l'usine, qui seront dûment vendues sur place.

Évidemment, les parents se querellent sur les destinataires des cadeaux :

— C'est moi qui travaille, c'est moi qui paie. Pourquoi je devrais faire des cadeaux à ta famille ?

En réalité, ils se querellent sur tout, y compris sur le choix de la famille qui aura l'honneur de notre première visite.

Cinq minutes avant un voyage de trois jours et deux nuits, Choukri prend une douche. Puis il fait une prière, pour le cas où un accident de la route l'emporterait au ciel avant d'arriver à destination. Cependant, il ne vérifie ni la pression des pneus ni les amortisseurs. Et il faut ensuite que trois, puis, au fil des années, quatre, cinq et enfin six enfants, s'entassent à l'arrière, vaille que vaille. Ceux qui ne trouvent pas de place sur la banquette s'assoient par terre, entre les colis, et *yallah* ! En avant !

Choukri tient le volant, Karima assure le ravitaillement. Nous les avons surnommés Starsky et Hutch. Pas question de s'arrêter dans des restoroutes : notre mère a préparé des sandwiches au poulet agrémenté d'olives. Si la faim nous tenaille et que les « inutilités » réclament du rab, Choukri beugle :

— Qu'est-ce que c'est que tous ces affamés, à l'arrière ! Il y en a trop, je vais m'en débarrasser !

Alors, une main sur le volant, il se retourne à moitié pour distribuer des torgnoles à la volée.

Au volant, Choukri boit beaucoup d'eau. Quand la bouteille est vide, il la jette par la fenêtre. Nous buvons nous aussi car la voiture n'est pas climatisée et nous transpirons, mais nous n'obtiendrons de pause pipi que si plusieurs d'entre nous la réclament, et notamment Karima. Sinon, pas question de s'arrêter pour si peu, ce serait « traîner ». Il en sera ainsi pendant les quelque soixante heures que durera le voyage. Une vraie partie de plaisir...

Faut-il évoquer les incidents intestinaux de l'équipée ? Un jour, Haquima, qui souffrait d'une gastro, n'a pas pu maîtriser ses entrailles. Non seulement elle avait des coliques, mais elle était honteuse, terrorisée. Elle a prétendu que le fautif était le petit Mustapha, âgé d'un an à peine. Elle n'a dupé personne : il nous a bien fallu nous arrêter pour nettoyer et aérer le véhicule. Choukri a tempêté à cause du temps perdu et les grossièretés n'ont pas manqué :

— De vraies turbines à chocolat ! Il faut vous mettre des bouchons, je ne vois pas d'autre solution !

L'itinéraire peut paraître déconcertant : Rosières, Massoeuvre, Bordeaux, Bayonne, Saint-Sébastien, parfois Toulouse... Choukri évite l'autoroute pour deux raisons : la première est qu'il faut payer le péage, la seconde est qu'un équipage aussi peu réglementaire risque d'attirer l'attention des gendarmes. Une voiture qui traîne le ventre sur la chaussée peut forcer à une longue halte, voire à l'interruption du voyage. Sans compter que les gendarmes pourraient s'intéresser au contenu de la remorque, et notamment à ces gazinières.

Nous ne sommes pas les seuls à emprunter ce parcours : de temps à autre, nous croisons une voiture aussi surchargée. Ce sont d'autres personnes qui

rentrent au pays pour les vacances. Nous n'empruntons l'autoroute qu'en Espagne, parce qu'elle est gratuite et moins surveillée. Les aînées sont chargées de veiller à l'exactitude du parcours, d'annoncer les embranchements et de bien regarder les panneaux, faute de quoi c'est la raclée, l'omniprésente et éternelle raclée.

Aux stations-service, ma mère remplit d'eau les bouteilles en plastique qui ont contenu la vinasse consommée par Choukri à Rosières. La nuit, les parents dorment dans la voiture sur un parking – où d'autres familles se reposaient aussi – pendant que les enfants font le guet. Ils n'ont pas le droit de dormir.

— Moi, je conduis, mais vous, vous ne fichez rien de la journée. Je ne vois pas de quoi vous vous reposeriez. Si quelqu'un approche, vous me réveillez. Je ne veux pas me faire égorger.

Enfin, le bateau ! La mer ! Nous quittons la voiture, d'où s'échappe un indescriptible remugle d'odeurs humaines au terme de soixante heures de tribulations. Nous allons enfin pouvoir respirer. Mais d'abord, les toilettes ! Il faut faire la queue pour y accéder car des familles entières s'y lavent. Elles ont fait le même voyage que nous, courant contre la montre, et aspirent à un peu d'hygiène. Chacun se nettoie les pieds, les aisselles, les fesses avec un gant de toilette qui se passe et se repasse.

Tout cela pour arriver à Oulja. Je n'ai pas connu ce bidonville tel qu'il était quand mes parents l'ont quitté. Depuis, il a été acheté par la municipalité de Rabat car il se trouvait sur le tracé d'une autoroute, et je ne peux pas dire que le lieu soit enchanteur.

Les maisons sont en pierre, il est vrai, et les familles El Atrassi et Azzouzi ont pu s'en acheter une chacune, avec l'argent qu'on leur a donné en les expropriant de leurs anciennes mesures. L'électricité a été installée, mais les rues ne sont pas asphaltées. Ce sont des pistes recouvertes de sable, lequel vous vole au nez quand un enfant y court ou qu'une voiture y passe. Le quartier s'appelle Douar Doum, c'est l'un des plus défavorisés de Rabat. Certes, les maisons sont dotées de toilettes, mais celles-ci, des trous à la turque, n'ont pas de chasse d'eau. Inutile d'y chercher du papier toilette, on se lave au robinet. Les toits ne sont certes plus en tôle ondulée, mais les maçons qui ont érigé cette nouvelle banlieue ont travaillé à la va-vite car les sols de béton sont semés de trous. Les murs ne sont ni enduits ni peints. Nous dormons sur le sol. Voilà pour le décor.

Les cousins et cousines sont pour nous des étrangers. Nos rapports ne sont pas sans gaieté, puisque nous avons à peu près le même âge, mais nous n'avons jamais rien partagé. De surcroît, nous sommes nimbés de l'aura de « Français » puisque nous vivons là-bas, dans l'Eldorado. Inutile de parler de gel douche ou de shampoing, les filles savent à peine ce que c'est. Pour se mettre les cheveux

en forme, elles les mouillent et les serrent dans un foulard avant de se coucher. Alors elles empruntent nos produits, et nous, ingrates, les traitons de « gratteuses », de profiteuses.

Mes sœurs et moi sommes tenues de ne pas perdre la face. Nous ne saurions en aucun cas évoquer la façon dont nous sommes traitées par Choukri. Jamais nous n'aurions le front de demander à l'une de mes cousines :

— Est-ce que ton père vous traite d'inutilités ?

Une telle question entraînerait des drames en cascade, serait répétée dans les familles et reviendrait aux oreilles de mon père, qui nous administrerait une rousse effroyable. Nous jouons donc la comédie et, pour être honnête, j'avoue que nous la ramenons même un peu. Il ne me semble pas, d'ailleurs, que mes cousines soient brimées ou malheureuses. Dans la famille de mon père, les filles de la tante Zahra sont belles et épanouies. À la maison, elles se promènent en soutien-gorge et en string, sans fausse pudeur ni provocation, et les aînées ont même leur permis de conduire.

Mais notre comédie reste fragile et les hostilités se préparent sous les apparences de civilité. Quand nous allons au hammam populaire, mes sœurs et moi montons la garde autour de ma mère. Non seulement il nous faut endurer le spectacle de ces corps dévastés par trop de grossesses, de ces ventres et de ces seins affaissés, de ces jambes variqueuses et de ces pieds déformés, de ces femmes qui se rasent le pubis et les aisselles en public, sans parler de la vulgarité des propos qui s'échangent d'un banc à l'autre, mais il faut aussi surveiller les allées et venues des femmes qui triment des seaux d'eau chaude. Ma mère, en effet, craint de se faire ébouillanter par une El Atrassi qui la reconnaîtrait. C'est que les femmes entretiennent elles aussi le principe de la primauté absolue du mâle, et ma mère a eu le front de faire trois filles à mon père...

Telle est la vie au pays. À Rabat, nous comprenons que nous sommes malgré tout plus heureuses à Rosières.

Au pays, mon père plastronne sans faiblir, soutenu par sa famille. Il fait le riche, le joli cœur, il est « le Français ». Riche ? Je le découvrirai peu à peu : de notre enfance jusqu'à notre adolescence, Choukri a fait du commerce d'électroménager. Commerce parallèle, ou plus exactement trafic : plusieurs fois par an, et pas seulement lors des vacances, il rapporte des gazinières dérobées à l'usine de Rosières pour les revendre à une boutique tenue par un de ses amis, Darch, du genre accommodant. Et leur affaire prospère puisque, en quelques années, leur boutique réussira à offrir à la clientèle le meilleur choix de gazinières françaises. Avec les bénéfices, Choukri fera construire une villa en bord de mer – certes pas à notre intention.

On observera sans doute que je fais de la délation. Non, je décris simplement les faits, le décor moral qui fut le mien. D'autres ont plus de chance ? Tant mieux pour elles, tant mieux pour eux. Mais, de mon côté, outre le culte exacerbé du mâle et de la brutalité qu'il implique, j'ai dû supporter également l'image d'une vie commandée par un principe unique : la raison du plus fort est toujours la meilleure. Et c'est dans ces conditions que, d'année en année, la situation s'est envenimée.

LEÇONS DE NATATION

Pendant nos séjours annuels au pays, nous tuons le temps. Dans la journée, il n'y a pas de télévision : la première émission n'est diffusée qu'à 18 heures, précédée de l'hymne national. Les programmes proposent des films comme *Goldorak*, mais doublés (arabe) que nous, visiteuses, ne connaissons pas, puisque nous sommes nées de l'autre côté de la Méditerranée. En attendant cette première émission, nos cousines et nous sommes presque toujours ensemble. Nous parlons de la France, de la télévision là-bas, des chanteurs que nous aimons – elles écarquillent les yeux –, nous jouons aux cartes... Et nous allons au cimetière.

Le lieu ne ressemble pas du tout aux cimetières d'Europe : c'est un champ. Les tombes y sont de simples monticules de terre dont certains ne portent pas de nom. Mes parents prient pour les défunts. Parfois, une idée nous effleure : et si nous n'étions pas en train de nous adresser à la bonne personne ?

Nous allons aussi à la plage, aux Sables d'Or ou à Salé. À chaque retour au pays, la plage est le théâtre où la vie familiale est le plus clairement résumée : un affrontement entre le mâle dominant et ses esclaves, un étalage ininterrompu de ses prérogatives de chef. Cela commence dès le trajet. Au volant, quand Choukri voit une jolie fille sur le bord de mer, il lui fait des appels de phares sans paraître gêné par la présence de ma mère. Les pécores se laissent souvent aguicher, le macaron « F » sur notre voiture semblant représenter pour elles l'initiale de « Fortune ». Un Français en vacances au Maroc est à coup sûr un homme aisé ! Il s'ensuit que Choukri découche souvent. Il a des maîtresses, et nous le savons. Les crises de jalousie de ma mère n'y font rien, évidemment. Reste que, quand elle se fait faire des tatouages au henné, il s'insurge. Dans la culture marocaine, le henné est un gage de sensualité, et Choukri el Atrassi ne supporte pas que sa femme soit sensuelle.

Puis c'est la plage, enfin. Elle est bondée. Elle nous réserve une des pires épreuves de la saison : les leçons de natation de Choukri. La première fois qu'il proposa de nous apprendre à nager, nous fûmes d'abord touchées par ce que nous prenions pour une marque d'attention, sinon d'affection. Il nous emmenait

dans l'eau et nous nous accrochions à son cou, heureuses de l'aventure. Mais il allait loin, assez loin pour que nous n'ayons plus pied... Là, il nous lâchait, terrifiées. Selon lui, c'était pour nous rendre fortes. Nous y sommes toutes passées. C'était son grand jeu, la version aquatique de ses facéties de karaté.

La plage n'étant pas surveillée, aucun maître nageur ne nous serait venu en aide. Nous nous débattions en criant, et je ne sais combien de fois des nageurs et des nageuses nous ont ramenées vers le rivage, suffocantes et tremblantes. Lui avait regagné la plage entre-temps et nous observait, allongé sur sa natte. Avait-il voulu nous noyer ? Non, je pense qu'il donnait libre cours à son sadisme, sans en être conscient. Il s'amusait.

Ma mère non plus ne savait pas nager. Il l'a emmenée au large, aussi loin qu'il pouvait. Et là, alors qu'elle se débattait déjà, il lui a enfoncé la tête sous l'eau. D'autres nageurs sont intervenus et l'ont sauvée.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il avait nourri l'espoir secret de la noyer. Il aurait peut-être prétendu ensuite qu'il avait essayé de la sauver, mais que c'était *mektoub*. Le sort. Elle l'a sans doute soupçonné, elle aussi, car elle n'a plus jamais enfilé un maillot de bain. De ce jour, une tunique lui suffisait comme tenue de plage.

De même que mes sœurs, j'ai toujours eu peur que notre mère meure sous les coups, mais je n'avais jamais imaginé qu'elle risquait de mourir noyée. Nous surveillions donc la plage, guettant cet homme, notre père, quand il s'approchait de l'une de nous.

Un jour que mes sœurs et moi étions dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous l'avons aperçu se préparant à se baigner. Il nous fallait toutes sortir de l'eau avant qu'il nous voie.

— Attention, Haquima ! Il est derrière toi !

Elle a détalé à toutes jambes pour être bien vite hors de sa portée.

— Saïda, attention ! Cours !

Il était trop près, elle n'a pas pu échapper à son sort. Une fois de plus, il l'a entraînée au large, où elle a frôlé la noyade.

Seul Farid est exempté de ces traitements. C'est un joli gamin, à peine un bout d'homme, et je l'aime. De temps en temps, cependant, je le regarde et m'interroge : quelle est la raison de ses privilèges ?

J'ai conscience que les récits d'une telle obstination dans la persécution peuvent susciter des soupçons : et si c'était moi qui interprétais de façon malveillante les gamineries d'un père sans doute un peu brusque, mais au fond bon garçon ? Non, le portrait que je fais de lui doit être présenté dans sa réalité : celui d'un homme pour qui la vie d'une femme est peu de chose, parce qu'elle

est elle-même quantité négligeable, une créature faible et vouée à la reproduction, et à la reproduction de mâles avant tout. En témoignent les épisodes qui suivent.

Une année, à un mariage auquel la famille avait été invitée, Souhayl, la cadette, a mangé du couscous avec les autres. Je suppose qu'elle était tombée sur un morceau avarié, puisqu'elle a été victime d'une intoxication alimentaire grave. Peu avant le retour, elle a été prise de violentes nausées et de coliques. Il fallait l'emmener à l'hôpital, ce qui ennuyait Choukri. Sa fille se tordait de douleur devant lui, mais il la considérait sans émotion. À la fin, les supplications de ma mère finirent par l'ébranler. Soit, il irait à l'hôpital. Mais il feignit d'abord de ne pas trouver les clés de sa voiture, puis de ne pas réussir à démarrer.

Enfin il se mit en route, mais à très faible allure, avant de s'arrêter sans raison au bord de la chaussée. L'évidence s'imposait : il aurait été heureux que Souhayl rende l'âme. Cela ferait une fille de moins. C'est alors que Souhayl s'évanouit.

— Elle va mourir ! se lamenta notre mère.

La réponse de Choukri fut un coup de poing au visage de sa femme. Entrouvrant les yeux, Souhayl aperçut le visage ensanglanté de sa mère. Elle gémit. Choukri grommelait, ma mère pleurait. Ils arrivèrent enfin à l'hôpital et Souhayl en réchappa par miracle.

Saïda, qui parfois s'enturbannait la tête et se balançait d'un air égaré, en tant qu'aînée, a souhaité avoir sa propre chambre quand elle a été en âge de la réclamer. Nous ne pouvions pas continuer à dormir à quatre dans le même lit, nous n'étions plus des petites filles. Saïda a finalement obtenu sa chambre, si l'on peut appeler ainsi un grenier encombré de gazinières, mais, du jour où elle obtint son espace privé, elle a nourri une peur obsessionnelle de la nuit, qui lui semblait peuplée de monstres. Un fantôme hantait ce grenier : c'était la menace que le comportement agressif et haineux de notre père faisait peser sur elle. Un jour que je suis montée la voir, j'ai trouvé sur la porte un carton sur lequel étaient écrits ces mots : « Née un vendredi treize, morte le... ? » Mes yeux n'oublieront jamais cette porte et ce carton.

Au Maroc, j'étais donc dans le royaume de mon père – et on aura compris que je n'y étais pas une princesse. Par conséquent, j'étais contente quand nous revenions à Rosières. Là, au moins, hors de la maison, j'étais en sécurité. Tout le monde connaît tout le monde, personne ne verrouille sa porte, et si un enfant ou une vieille dame tombe dans la rue quelqu'un les voit par la fenêtre et va les secourir.

Mes sœurs, le petit Farid et moi grimpons aux arbres pour cueillir des

bigarreaux et nous pêchons dans le Cher des écrevisses et des poissons-chats qui se tapissent sous les pierres.

Mais que peut connaître de la vie une fillette ? J'ai longtemps nourri l'illusion que je m'en sortirais en prenant des allures garçonnières. À dix ans, je me suis coupé les cheveux court et j'ai rejeté tout ce qui m'assimilait aux filles. Dans une crise de rage antiféminine, j'ai même démembré les poupées Barbie de Haquima, ce qui nous a brouillées. Mais cela n'a pas suffi. Il allait en falloir bien plus pour me tirer d'affaire.

LES COMÉDIENNES

Avant l'un de nos retours au pays, celui de 1985, ma mère tombe enceinte – à ce propos, je note que, même en français, la grossesse est confusément perçue comme une infortune, puisqu'une femme « tombe » enceinte. Au début du mois d'août, elle est proche du terme et redoute d'avoir à accoucher à Rabat : elle sait ce que les Marocaines peu fortunées doivent subir dans les maternités car ses sœurs et ses nièces le lui ont décrit. Outre une hygiène plus que discutable, on n'y pratiquait pas de péridurale pour atténuer les douleurs et, en cas d'épisiotomie, on ne faisait pas de points de suture. Les infirmiers, imprégnés de la misogynie ambiante, appuyaient frénétiquement sur le ventre des malheureuses en assaisonnant leur pratique de propos odieux :

— Tu prenais ton pied quand tu l'as fait, le bébé ! Eh bien, voici la facture, tu vas déguster !

Cela a sans doute changé depuis lors, mais en 1985 encore, les pauvres devaient apporter leurs draps à l'hôpital et s'en aller après l'accouchement.

Cette nouvelle grossesse m'emplit d'inquiétude. Mon père répète que ma mère accouchera certainement d'une « pute ». Peut-être espère-t-il secrètement qu'elle fasse une fausse couche car il la bat fréquemment. Si elle se plaint, il riposte – plus exactement, il gueule.

— C'est pas une pute qui va me pourrir la vie !

Il s'intéresse aussi peu à cette nouvelle grossesse qu'aux cinq autres.

— La pondaison, c'est une affaire de femmes. Elles n'ont qu'à se débrouiller. Moi, ça me fait chier !

Nous, les filles, commençons à penser qu'une malédiction pèse sur la famille et qu'il ne sera pas fait cadeau d'un garçon à Karima. Toujours est-il que Karima est impatiente de rentrer en France et que le hasard fait parfois bien les choses, Choukri n'est pas fâché non plus de quitter Rabat : non seulement il jouira de cinq jours de liberté et pourra aller s'abreuver où il veut sans avoir de comptes à rendre quand Karima sera à l'hôpital, mais il est las de son rôle de grand seigneur au Maroc. En plus des cadeaux qu'il a apportés et distribués, il doit continuer à « rincer » des tas de gens qui se rappellent à son bon souvenir. Il faut

sans cesse accueillir des amis qui se présentent sans avoir été invités et, pour cela, faire les courses pour vingt personnes. En France, une tasse de thé, c'est un peu d'eau chaude dans laquelle on fait infuser un sachet ; à Rabat, il faut du gaz pour faire chauffer l'eau et il faut acheter le thé. Bref, Choukri finit par être regardant.

Nous regagnons Rosières vers le 15 août. Aucun médecin ne suit ma mère. Comme elle n'a fait ni amniocentèse ni échographie, elle ne peut pas connaître le terme de sa grossesse, mais un hasard favorable – pour une fois – veut que notre retour ait eu lieu deux semaines avant la date présumée de l'accouchement.

Personne ne soulève la question du nom de l'enfant. Elle le dit elle-même :

— Je ne sais pas ce que ce sera. Peut-être un *alien*. Ou un chien.

Je m'efforce de rire. En attendant, les filles reprennent leur rythme de vie. Après un vrai petit-déjeuner composé de pain, de beurre et de confiture, je vais regarder le « Club Dorothée » pendant que mon père se repose avant de « réembaucher ». La télévision occupe une place grandissante dans mon existence, comme une fenêtre à travers laquelle je m'envole vers une autre vie. Je commence aussi à éviter mon père, je prends garde à ne pas passer près de lui. Il semble particulièrement de mauvaise humeur, comme si le seul fait de nous voir attisait son ressentiment. Je risquerais de me faire insulter au moindre prétexte et de recevoir à la tête le premier objet venu, un cendrier, une chaussure... Le pire est de passer devant lui quand il regarde la télé, mais, puisque c'est le seul trajet possible pour se rendre aux toilettes, nous l'empruntons à quatre pattes, à moins de faire le tour de la maison, par l'extérieur.

Un soir, ma mère a cuisiné un ragoût de viande, de pommes de terre et de courgettes, relevé de sauce tomate : c'est la *makla*. Nous nous mettons à table, dans la cuisine, après avoir tiré la rallonge pour les sept convives. Je déguste le pain oriental que ma mère a également préparé. Choukri, pour sa part, a dîné au lance-pierres avant de retourner s'asseoir devant la télé.

Puis ma mère se plaint d'avoir un peu mal. Soudain, elle se lève, les jambes écartées, et se mord les lèvres pour ne pas crier. À la fin, elle n'y tient plus, elle s'appuie sur la table et gémit.

— Choukri, j'ai des contractions ! crie-t-elle. Il faut partir tout de suite !

Nous observons la scène, pétrifiés. Choukri ne bronche pas.

— Fous-moi la paix ! lance-t-il. Tu me déranges !

L'hôpital est à 16 kilomètres de la maison. Il n'y a à Rosières ni médecin, ni sage-femme, ni caserne de pompiers. Il faut faire vite !

— Tu n'arrêtes pas d'accoucher ! Pire qu'une pondeuse ! On ne peut même plus regarder un jeu à la télé !

La situation devient alarmante : ma mère perd les eaux sur le sol. Je regarde avec consternation ce liquide amniotique, opaque, visqueux qui s'étale en flaques.

— Tu choisis vraiment mal ton moment !

Il se lève quand même. Peut-être est-il informé que, si un accident advenait, il en serait tenu pour responsable. Il enfille ses chaussures puis cherche ses clés, mais ne les trouve pas.

— Vous me les avez piquées, hein ?

Je cours chercher dans la chambre la valise qu'elle avait préparée, une valise en carton dans laquelle elle a entassé ce qu'elle appelle ses pyjamas. Quand je reviens, les clés ont été retrouvées et la petite troupe soutient ma mère pour l'accompagner vers la voiture. Je m'agrippe, je ne la quitterai pas. Mais Choukri nous arrête :

— Vous allez où comme ça, les putes ? Les filles ne font pas partie du personnel autorisé à accompagner l'accouchée.

Nous sommes figées par sa cruauté. Il ne va tout de même pas nous empêcher d'accompagner notre mère ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Couchez-vous par terre ! Allez !

Il montre du doigt le sol où ma mère vient de répandre ses eaux. Nous nous exécutons pour qu'il ne perde pas davantage de temps. Seul Farid est autorisé à accompagner sa mère. Choukri claque la porte, puis nous entendons la Renault 18 démarrer et s'éloigner.

L'hôpital est loin. Choukri ne sera pas rentré avant quatre ou cinq heures. Nous sommes livrées à nous-mêmes.

Quel doit être le comportement de quatre très jeunes filles – en fait, trois filles et une enfant, Souhayl – en pareilles circonstances ? L'aînée a quinze ans, moi, dix et la benjamine, trois. Nous ne sommes pas vraiment inquiètes. Le sentiment qui domine est celui d'être libérées de la présence du père.

Je change la chaîne de la télé. Haquima va au frigo pour y prendre ce qui lui plaît. Nous n'avons pas dîné. Le cœur n'y est pas, mais nous n'avons rien d'autre à faire. Assises, nous fulminons contre Farid.

— C'est un nul ! dis-je. Nul à l'école, nul au foot, nul partout... Ça, un garçon ? Le vrai garçon, ici, c'est moi !

Mes propos sont un décalque d'une chanson de Mylène Farmer. Je poursuis :

— Combien de fois me suis-je battue pour lui à l'école ? Combien de fois l'ai-je tiré du pétrin où il s'était fourré ?

Un moment plus tard, nous abordons la question de l'enfant à naître : comment l'appellera-t-on ? Sans doute lui donnera-t-on un prénom vieillot,

comme Samira ou Aïcha. Jamais Choukri ne consentira à un prénom moderne, comme Imrane. Une fois de plus, il épanchera sa hargne sur la fille.

Tout à coup, ma mère nous manque affreusement. J'espère qu'elle n'a pas trop gémi dans la voiture car c'est dans ce genre de situations que Choukri a le plus envie de lui donner des coups.

L'enfant qui va naître ne me fait pas vraiment vibrer. Nous sommes déjà nombreux, et à l'étroit. Mais enfin, il va naître, et on verra...

Pendant que Haquima fait la vaisselle, l'idée saugrenue me vient d'aller explorer le réduit qu'on appelle garde-manger. C'est un grand placard où les parents entreposent les conserves, la farine, le couscous, les oignons, mais aussi les bleus de travail de Choukri, soigneusement repassés et rangés, son kimono de karaté et ses ceintures, pas noires comme il le prétend, mais orange et jaunes. Ce lieu nous est interdit, d'où la fascination qu'il exerce et qui m'a déjà poussée plus d'une fois à m'y faufiler.

Là, je ne sais quelle inspiration soudaine me saisit. Je m'empare des pantalons de mon père, j'enfile ses chaussures aux bouts renforcés et je m'avance dans la cuisine, la démarche chaloupée. Mes sœurs, un instant saisies, éclatent de rire.

— Allez, sale pute ! dis-je à Haquima. Et la vaisselle, c'en est où ?

Comme elles se prêtent au jeu, je renchéris :

— Tu vas pas accoucher en pleine « Roue de la Fortune », quand même ! Bon sang ! J'en ai marre de cette baraque de merde ! Y'a que des femmes, dans ce truc ! Que des nanas !

Haquima et Saïda se joignent à la parodie en feignant de se tordre de douleur pour imiter ma mère :

— Mais l'enfant va naître, Choukri, tu entends ? J'ai des contractions !

Faute d'inspiration, sans doute, elles répètent cette phrase en boucle, et chaque fois je les envoie paître. Cette pantalonnade dure bien deux heures, puis la fatigue nous prend. Nous montons nous coucher en évoquant une fois de plus l'enfant qui va naître. Nous nous serrons les unes les autres dans les bras, Souhayl me donne la main.

Nous venons de nous livrer sans le savoir à un exorcisme collectif. Nous avons ridiculisé le père exécré et avons renforcé notre solidarité de sœurs. Nous nous aimons. Nous nous soutiendrons contre l'adversité. Que serions-nous sans cela ?

« TA MÈRE, ELLE EST AVEC ALLAH ! »

Le matin, au réveil, nous nous avisons que Choukri est rentré. Farid dort sur son petit matelas, au pied du lit. Soudain la panique déferle : si maman était rentrée, elle serait certainement venue nous embrasser. Où est-elle ? Je réveille Farid :

— Où est maman ?

Il ne répond pas. Pire, il refuse de répondre.

— Farid, où est maman ?

Toujours muet. Je lui tends une partie de mes économies, des pièces d'un franc : rien.

— Farid, je te laisserai la place près de la fenêtre quand nous irons au Maroc.

Je lui ficherais des claques pour le faire parler ! Qu'a-t-il pu arriver à maman pour que ce crétin obtus refuse de le dire ? Reste à interroger le père, mais c'est sans doute lui qui a interdit à son fils de parler. Il ne nous en dira sans doute pas davantage, ce qui ne fait qu'accroître notre anxiété.

Nous nous faufilons sur le palier pour jeter un coup d'œil en bas : Choukri est allongé sur le canapé, tout habillé, en jean et en haut de survêtement Adidas. Il dort. Bizarre, il est quand même 11 heures du matin. Et nous allons rater le « Club Dorothée » ! Mais si nous avons l'audace de réveiller Choukri, nous serions bonnes pour une trempe. Nous ficelons alors un plan d'urgence : nous allons envoyer Farid en bas. Il accepte car il sait bien que lui ne sera pas battu. Il s'aventure donc dans l'escalier et crie à pleins poumons :

— Saïda, je veux déjeuner !

De là-haut, nous observons Choukri, qui s'étire mais ne se lève pas.

— J'ai entendu, Farid, répond Saïda. Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Du Nesquik, vocifère-t-il, en prononçant ce mot de façon outrée, « Nescouiic ».

Mais il en fait trop et répète ce mot en boucle. Choukri va finir par se douter de quelque chose. Nous, les sœurs, descendons à notre tour pour gagner la cuisine, où Farid s'est installé. Saïda met du lait à chauffer et commence, elle aussi, à parler trop haut et trop fort.

— Oui, du Nescouiiic ! répète-t-elle.

Cette comédie imbécile s'interrompt un très long moment plus tard, quand Choukri nous rejoint dans la cuisine et se laisse tomber sur sa chaise. Nous allons pouvoir enfin l'interroger. Pas tout de suite, cependant, parce qu'il n'a pas l'air commode. C'est incroyable, à la fin ! Sa femme a accouché d'extrême urgence, un enfant est certainement né, et il garde ce masque ensommeillé et buté, comme s'il sortait d'une cuite.

L'anxiété se change en angoisse. Mais enfin ! Il s'agit de notre mère ! Haquima se décide à défier le sort, sachant qu'elle a le privilège d'échapper à la hargne paternelle parce que, depuis sa naissance, Choukri la tient pour une handicapée.

— C'est une fille ou un garçon ? Papa, s'il te plaît...

Pas de réponse.

— C'est une fille, c'est ça ? Tu ne dis rien parce que tu es déçu ?

Pas de réponse non plus.

— Eh bien, voilà, c'est encore une sœur, les filles ! déclare Haquima à notre intention. On avait raison !

Elle s'exprime sur un ton solennel, comme une prophétesse annonce une révélation. Choukri lance à Farid un regard menaçant. De toute évidence, c'est pour lui signifier de tenir sa langue. Quelque chose de grave s'est donc passé, mais quoi ?

— Je n'ai pas assez dormi, marmonne Choukri. Être dérangé en fin de soirée, même pour un accouchement, franchement...

Cette muflerie de butor ajoutée à son silence nous laisse bouche bée.

— Tu ne veux pas parler du bébé, d'accord. C'est comme ça, reprend Haquima. Mais donne-nous au moins des nouvelles de maman. Elle va bien ? Elle est en vie, au moins ?

Choukri se lève de table et laisse tomber :

— Maman est partie vers Dieu.

Un sourire indéchiffrable se dessine sur sa face mal rasée, puis il répète :

— Votre mère est partie vers Dieu.

Ensuite, il se dirige vers un placard, en tire trois seaux blancs, de grosses éponges et du savon liquide.

Nous sommes paralysées par le chagrin et l'horreur.

— Allez, les filles ! ordonne-t-il. Un seau pour chacune, comme ça, pas de jalousies !

Et il nous fait signe de le suivre jusqu'à la voiture. Incapables d'émettre un son, nous le regardons ouvrir les portières de la R18. Le spectacle est effrayant : on dirait une scène de crime. D'énormes taches de sang se sont coagulées sur la

banquette arrière et ont noirci. On peut deviner que maman s'est agitée, répandant son sang sous elle. Des empreintes de main révèlent les endroits où elle s'est accrochée. Mais tant de sang ? Ce n'est pas possible ! Choukri l'a tuée ! Il l'a tuée à coups de poing ! Ou avec une arme ?

Nous sommes pétrifiées d'épouvante. Quand Choukri ouvre le coffre, une odeur insoutenable s'en dégage.

— Qui est mort ? dis-je d'une voix étranglée. Qui est mort ? C'est maman ?

— Allah.

— Quoi, Allah ?

— Allah.

— Arrête !

— Ta mère, elle est avec Allah. Alors tu te tais et tu nettoies.

Effacer les dernières traces de ma mère sur cette terre ? Il n'en est pas question. Ce serait comme effacer son souvenir. Mais Choukri se fait impérieux :

— Je vais au bar, je vais me détendre. Et vous avez intérêt à ce que tout soit fait quand je rentrerai. Je vérifierai tout !

Quand il s'éloigne, le visage figé de Farid surgit dans ma mémoire : il a vu son père assassiner sa mère ! C'est pour ça qu'il ne parle pas. C'est pour ça que Choukri lui a adressé tout à l'heure un regard menaçant. Choukri a tué maman devant leur fils !

Et le bébé ?

Haquima s'échine à diluer le sang à l'eau froide sur les sièges, tandis que Saïda nettoie le sol et les revêtements à droite et à gauche. Nous ne comptons plus les allées et venues pour vider les seaux remplis d'eau brunâtre. Et nous faisons grand usage de désodorisant.

La question me taraude, comme elle taraude sans doute mes sœurs : qu'est-il advenu du bébé ? Maman aura sans doute accouché dans la voiture et, quand Choukri aura constaté que c'était encore une fille, il l'aura étouffée et enterrée à la lisière d'une forêt, sur le chemin... Ou bien il aura jeté la mère et la fille à l'eau ? J'ai envie de courir vers le Cher, peut-être les deux corps y flottent-ils encore.

La voiture est enfin présentable, sinon propre. La voiture du crime. Nous rentrons. Nous affrontons la présence de Farid, prostré. Maintenant, nous voudrions qu'il garde le silence, qu'il ne dise rien de ce qu'il a vu. L'idée m'effleure, le premier soir, de prévenir la police. Mais c'est trop compliqué. Ils arrêteraient Choukri, et alors que deviendrions-nous ?

Cinq jours passent, cinq jours de silence et d'oppression. Pendant ces cinq jours, Choukri entre et sort de la maison sans nous adresser la parole, sans même

nous faire la charité de nous débiter quelques mensonges auxquels nous pourrions nous raccrocher. Le souvenir de ces cinq jours colorera de façon indélébile le souvenir que j'ai de Choukri el Atrassi.

Le cinquième jour, après avoir entendu les pneus de la R18 dans l'allée, nous nous sommes figées. Nous avons aussi entendu la voix de maman. Nous nous sommes regardées, puis nous nous sommes élancées pour l'accueillir. Elle semblait reposée et portait dans ses bras un petit corps enveloppé dans une barboteuse jaune.

Choukri ne l'avait donc pas tuée... Et elle avait eu son enfant le plus normalement du monde, même si, nous l'apprendrions peu après, l'accouchement avait été difficile. Elle semblait plus heureuse que jamais. Notre première question fut :

— Quel est le sexe de l'enfant ?

— C'est un garçon, a répondu Karima.

Son bonheur s'expliquait déjà, mais nous n'étions pas au bout de nos surprises.

— Il s'appelle Mustapha, a repris Karima.

Ce nom, le vingt et unième du Prophète, avait été entendu en songe par la mère de Choukri. Il avait donc été imposé.

Puis Karima s'est assise pour nous raconter la délivrance.

— Ça été très pénible, parce que l'enfant s'est présenté par le siège. J'ai souffert beaucoup, j'ai répandu du sang partout. Quand nous sommes arrivés à la clinique, Choukri a couru comme un fou pour appeler des infirmiers, mais les choses étaient trop avancées pour qu'ils puissent me monter à l'étage, en salle d'accouchement. Alors ça s'est passé dans l'auto. Ils m'ont simplement aidée à pousser, et c'est seulement après qu'on m'a installée dans une chambre.

Nous écoutions, fascinées. Tout ce que nous avions imaginé était faux, et plus encore.

— Choukri est venu me voir tous les jours, a-t-elle repris. Il allait même m'acheter à manger. Et il m'a apporté des fleurs...

Des fleurs ? Choukri ? Nous peinions à le croire. Mais pourquoi nous avait-il imposé cette odieuse comédie ? Parce que nous étions des filles ? Parce que nous n'avions pas le droit de nous réjouir avec lui ? Parce que la naissance d'un mâle est une affaire qui ne concerne que les mâles ? Passe que Farid se soit laissé embobiner par les discours de son père, mais comment a-t-il accepté de nous faire croire que maman était morte ?

Bien plus tard, après des péripéties auxquelles je ne sais comment j'ai survécu, l'idée m'est venue que, pour Choukri, sa femme avait enfin accompli sa

mission en lui donnant un second garçon. Il n'avait donc plus rien à attendre d'elle, elle ne lui servirait plus à rien. Il avait secrètement décidé qu'elle était morte. Ses attentions pour elle n'étaient que de la compassion pour une mourante.

Dieu seul connaît les méandres des cervelles de jeunes filles, mais sur le moment un soupçon me prend : maman a inventé tout ça, elle nous ment, et ce n'est pas un garçon qu'elle a mis au monde. Tandis que ma mère reprend ses tâches ménagères – qu'elle vienne d'accoucher ou non, elle reste maîtresse de maison –, l'enfant repose sur un canapé. J'en profite pour m'asseoir près de lui et je l'examine. Je n'ai jamais vu un bébé mâle d'aussi près. Je soulève sa couche pour vérifier. C'est bien un garçon.

D'un coup, tous les cauchemars s'enfuient par la fenêtre, entraînant avec eux les images atroces que j'ai nourries pendant cinq jours. Et je suis envahie par une tendresse infinie pour ce bébé. Je l'aime comme si c'était le mien ! Je glisse du canapé, à genoux devant lui. Aucun bébé n'a jamais été aussi désiré, aucun ne sera jamais aussi beau que lui. Je le prends dans mes bras. Dans mon émotion, peut-être mon égarement, je le laisse glisser, il tombe par terre. Pas de très haut, mais tout de même.

— Maman ! crie une de mes sœurs. Amale a fait tomber le bébé !

Maman, qui est à la cuisine, n'a rien entendu. Mais le tapis est épais, Mustapha n'a pas crié et n'a eu aucun mal. Je le repose soigneusement sur le canapé et je l'embrasse.

La naissance de Mustapha fut différente des nôtres : il a été le seul à voir le jour dans une clinique – fût-ce dans la voiture –, à Saint-Doulchard. Nous, nous étions toutes nées dans le même hôpital. Avec Farid, Mustapha fut aussi le seul dont la naissance ait vraiment réjoui mon père. Karima a-t-elle eu l'intuition d'un tournant dans sa destinée et celle de sa famille ? Toujours est-il qu'elle prit l'initiative de consulter une voyante à Rosières : l'entrevue devait rester secrète, Choukri ne devait jamais rien en savoir. Cette voyante, qui habitait à 500 mètres de chez nous, exerçait en douce, pendant que son mari était au travail. Il me revint d'organiser la visite de ma mère, mais c'est Haquima qui l'accompagna et qui m'en fit le récit au retour.

Karima a tiré sept cartes de tarot, à l'aveuglette. La voyante les a retournées.

— Madame, je ne sais comment vous le prendrez, mais je dis ce que je vois. Je vous vois divorcer.

Silence.

— Je vois votre mari tomber malade, très malade. Je le vois fatigué. Je ne crois pas m'avancer en vous disant qu'il mourra seul après que vous l'aurez

quitté.

Le silence se poursuit. Aller chez une voyante, c'est frapper à la porte du destin.

— Je vois maintenant l'un de vos enfants...

— Quoi ? s'écrie Karima, alarmée.

— Il porte une mallette pleine d'argent, mais c'est symbolique. Il réussira. Il partira, il deviendra riche, puis il reviendra.

J'étais dans le jardin quand Haquima a couru vers moi pour m'annoncer, essoufflée :

— Papa va mourir, Amale ! On sera débarrassées de lui ! Et tu sais quoi ? Farid va gagner de l'argent ! Il deviendra riche, très riche, et surtout...

— Quoi ?

— Maman va quitter papa.

Je n'eus aucune idée de la façon dont ma mère avait accueilli ces prédictions. Dans sa culture, dans notre culture, il est acquis que le destin tient un grand livre dont seuls quelques initiés ont le pouvoir de tourner les pages et de déchiffrer ce qui y est écrit, *mektoub*.

La voyante n'a jamais prononcé le nom de Farid. En réalité, c'est l'autre garçon qui accomplira la prédiction.

MADONNA NOUS VIENDRA PEUT-ÊTRE EN AIDE...

J'avais atteint douze ans, Haquima quatorze, Saïda quinze. Souhayl avait trois ans. Farid en avait onze, Mustapha avait un an.

Nous, les filles, les « putes », formions un clan. Nous partagions les mêmes goûts et dégoûts. Parmi ces derniers figurait d'abord le relent aigre qui se dégageait des bouteilles de vin en plastique La Villageoise dont Choukri faisait grande consommation. Il ne se faisait pourtant pas d'illusions sur cette vinasse, il lui arrivait même d'en vider les restes dans l'évier quand il jurait qu'il allait « arrêter ». Mais il n'a jamais arrêté, sauf pendant les ramadans, où il s'abstenait scrupuleusement de boire. Nous regardions alors s'écouler en glougloutant dans la bouche d'évier ce tord-boyaux qui se payait en sang et en violence, ce liquide rouge qui ressemblait lui-même au sang d'une bête infecte.

Les bouteilles vides finissaient dans un coin du jardin et nous allions les piétiner, sautant dessus à pieds joints comme pour les mettre à mort. Les craquements du plastique étaient aussi délectables que s'il s'était agi des os de nos ennemis.

Le reste du temps, nous dorlotions nos fantasmes. Nous portions une vénération aux chanteurs Michael Jackson et, surtout, Madonna. Par mimétisme, Saïda et Haquima s'étaient persuadées qu'elles aussi avaient un don. Elles chantaient donc tout le temps, sur le chemin de l'école, aux récréations, à la maison... Nous en rions encore aujourd'hui. Haquima se campait, le poing tendu devant la bouche, comme si elle tenait un micro, et gueulait – quel autre mot ? Elle avait inventé des chorégraphies calquées sur celles qu'elle avait vues à la télé. Saïda, pour sa part, tenait tour à tour le rôle de répétitrice, d'attachée de presse, de manager, autant de métiers dont elle n'avait connaissance que par la télé également. Elle coupait sa sœur quand elle avait repéré une fausse note, et souvent avec une autorité redoutable.

— Arrête ! ordonnait-elle. Recommence ! Ne tends pas le bras tout de suite.

Nous n'avions pas les moyens d'acheter des disques, ni les magazines dans

lesquels les paroles étaient retranscrites, nous ne parlions quasiment pas anglais et, d'ailleurs, l'accent de notre « vedette », Haquima, était plus que discutable quand elle singeait les stars et baragouinait les *lyrics* sans rien y comprendre. Saïda, elle, parlait correctement, pour autant que je pouvais en juger.

C'est peut-être en les observant que j'ai nourri d'autres ambitions. En réalité mes sœurs ne m'emballaient guère, mais j'étais solidaire de leur fantasme : je ne pouvais pas faire autrement, c'était notre seule évasion possible. Combien de gamins, dans les bidonvilles d'Afrique, d'Amérique ou d'ailleurs, n'ont-ils pas rêvé d'être Pelé, Maradona, puis Ronaldo ? Nous, les « inutilités », les « putes », rêvions d'être des stars, pour émerger de la médiocrité de notre existence. Après tout, les Jackson Five avaient bien été battus, eux aussi, quand ils étaient enfants... Joe Jackson, leur père, leur infligeait un enfer pour qu'ils mémorisent leurs mouvements avant d'entrer en scène. Il faisait claquer le ceinturon, ou bien un fouet. De la discipline, de la sueur, de la ténacité, et après le succès, la gloire, la revanche.

Ainsi, nous écoutions Madonna, en extase. Sainte Madonna ! À l'époque, l'un de ses tubes était « Papa Don't Preach ». Nous ne comprenions rien aux paroles, mais le seul mot *Papa* sonnait déjà comme une revanche. Elle aussi en avait bavé.

L'inévitable advint. Nous avons commencé à ruminer un projet de grande escapade, puisque ce ne serait évidemment pas à Rosières que nous ferions carrière, mais à Paris. Paris, c'était notre New York, la cité de toutes les promesses. Notre imagination la peuplait de gratte-ciel. Outre Rosières, nous ne connaissions du monde que Bourges, Saint-Florent-sur-Cher, Massoeuvre et l'embranchement de Saint-Sébastien, en Espagne, parce qu'il nous faut faire attention à ne pas le rater, sous peine de se faire agonir d'injures.

Paris. Ce sera Paris ou rien ! Nous rencontrerions un producteur, le Producteur, personnage mythique, génie de conte de fées, et tout changerait. Il signerait un fabuleux contrat à Saïda et Haquima. Quant à moi, j'y aurais forcément une part, je ne savais trop à quel titre. À la différence de mes sœurs, je n'aspirais pas au succès *people* et à l'argent, en tout cas pas dans la chanson ; je voulais acquérir à Paris assez de moyens pour revenir délivrer maman. Dans ma mégalomanie juvénile, je rêvais que je l'enverrais chercher dans une grande limousine avec chauffeur, et elle n'emmènerait avec elle que Souhayl et Mustapha. Pas de bagages, et certainement pas cette misérable valise en carton qu'elle avait préparée pour le dernier accouchement : je l'emmènerais faire la tournée des boutiques avant de regagner notre villa.

Choukri, lui, se dématérialisait dans ces visions de grandeur. Il perdait son

pouvoir sur nous. Mentalement, nous l'abandonnions à Rosières, à son pinard, à ses gazinières et à ses mirobolants retours au pays. Et peut-être, un jour, aux regrets de ses « putes ».

Ce n'était pas le fantasme d'un soir. Nous réussirions, c'était sûr. Sans quoi ce serait la mort, *el moût*. Cette fiction s'enracina dans nos cœurs et se développa dans nos esprits pendant des semaines et des mois. Nous avons ainsi commencé à organiser des représentations pour maman – quand Choukri n'était pas là, bien sûr. Elle s'installait sur le canapé et ses deux filles aînées chantaient. Elle les écoutait attentivement. Je ne l'ai jamais vue rire, même quand elle était censée le faire. Puis elle les félicitait.

— Nous voulons être des stars, maman.

— Je vous souhaite la réussite dans tous vos projets.

Nous avions donc le soutien tacite de notre mère, mais elle ignorait évidemment nos autres projets, qui prirent forme à l'occasion d'un reportage télé sur Madonna. Saïda et Haquima suivaient l'émission d'un œil avide. Pour ma part, j'allais et venais, sans intérêt particulier pour le sujet puisque, je le répète, je ne me prenais pas pour une chanteuse. Elles m'appelèrent frénétiquement, en vain. L'émission ayant pris fin, elles me suivirent dans l'escalier pour me la raconter. Madonna avait eu elle aussi une enfance malheureuse et un père difficile.

— Tu ne vois pas à quel point nos histoires se ressemblent ?

— Pour le début, oui, mais le reste, non.

Je voyais bien qu'une enfance tourmentée pousse souvent à se dépasser. Nous aussi voulions échapper à notre condition. Quant à devenir des stars de renommée internationale, c'était une autre paire de manches, et ma naïveté n'allait pas jusque-là. Pourtant, je me suis laissé influencer. L'exemple de Madonna était celui qu'il fallait suivre impérativement. Sinon, c'était un aveu d'échec éternel et de manque de volonté. L'escalier, qui fut le théâtre de ces échanges et celui-là même que ma mère avait dévalé la tête en bas, serait le symbole de notre évasion. Et puis, comment résister, surtout avec un nom comme le mien, Amale, « Espoir » ?

Restait à réaliser le projet. Quand ? À la fin de l'année scolaire. D'abord parce qu'il fallait nous assurer d'être passées en classe supérieure, mais aussi parce que nos futures vedettes n'étaient pas encore prêtes à affronter le grand public. Elles devaient répéter, et répéter encore. Et elles répétèrent, comme des obsédées ! Au collège Voltaire, à Saint-Florent-sur-Cher, elles répétaient même dans les toilettes, lesquelles évoquaient vaguement des loges d'artistes, avec les miroirs au-dessus des lavabos. L'acoustique des lieux flattait aussi leurs voix, et, sur un

claquement de doigts de Saïda, Haquima ne se faisait pas prier pour offrir un échantillon de ses talents. Nos camarades de classe venaient écouter, et les toilettes devinrent de la sorte une mini-salle de concert.

Je n'entendais pas beaucoup de critiques. Nos camarades étaient bien indulgentes, et je pense aussi qu'elles étaient étonnées de voir deux filles de leur âge se préparer au music-hall. Peut-être étais-je sévère : si Haquima, à mon avis, n'avait pas le sens du rythme ni un accent correct, Saïda, elle, possédait les deux et maîtrisait les chorégraphies.

L'entrée en scène de Magali, une jolie rousse qui venait d'une famille sans histoire ni problèmes financiers, aida notre projet à se concrétiser. Nous avons d'abord admiré sa mise : des jeans sur mesure et customisés, c'est-à-dire originaux et uniques, luxe impensable pour nous qui, en comparaison, portions des haillons. Elle nous apprit que c'était sa tante qui les lui taillait, les cousait et appliquait sur certains des bandes dessinées entières ! La relation s'établit et entraîna la confiance, puis les confidences. Magali apprit ainsi que nous étions battues comme plâtre. Elle s'indigna. C'était inadmissible ! Ça ne pouvait pas continuer, il nous fallait réagir ! Oui, mais comment ?

Le même dialogue reprenait régulièrement, sans jamais aboutir à une solution. Mais, de jour en jour, de semaine en semaine, nous précisions de plus en plus clairement notre décision : fuir. Cela nous fendait le cœur de laisser derrière nous ceux que nous aimions, maman, Souhayl, le petit dernier, mais il le fallait.

Un pacte finit par nous unir, une de ces alliances qui soudent parfois les adolescents avec une force que leur envieraient des militaires. Premier point : ne rien révéler à personne, surtout pas à des adultes. Second point : aller jusqu'au bout, jusqu'à la mort s'il le faut. Notre avenir, nos vies même étaient en jeu.

— Amies pour la vie ! jurions-nous, la main dans la main et les yeux dans les yeux.

Pourquoi avions-nous inclus Magali dans ce projet ? Parce qu'elle était l'amie de Saïda. Et pourquoi elle, de son côté, avait-elle voulu se joindre à nous ? Par compassion, parce que notre sort la bouleversait. Mais il fallait convenir que, pour elle, une fugue d'un jour ou deux n'entraînerait que peu de conséquences : dès qu'elle serait rentrée, elle serait accueillie les bras ouverts et les yeux mouillés. Dans son milieu, on savait bien que de temps en temps le diable prend les filles et les pousse à fuguer. Tandis que chez nous... Nous n'osions même pas imaginer notre sort si, par malheur, notre projet venait à échouer.

Mais cela ne nous empêchait pas de peaufiner notre plan. Carte Michelin en main, nous avions calculé que 240 kilomètres nous séparaient de Paris. En auto-stop, à supposer qu'un automobiliste veuille bien embarquer cinq adolescents en vadrouille sur les routes – Saïda, Haquima, Magali, Farid et moi –, ce serait

long. Et, bien sûr, pas l'ombre d'une appréhension des dangers à affronter, des pervers, des tordus d'une espèce ou de l'autre ! Après tout, que savions-nous de la vie ?

En attendant, Saïda et Haquima perfectionnaient leur scénario et répétaient les interviews qui ne manqueraient pas de les assaillir. Cela se passait le plus souvent dans le grenier. Parfois, je poussais la porte pour voir comment elles s'y prenaient. Perchée sur une gazinière volée, Haquima était censée répondre à la rafale de questions de la docte Saïda.

— Haquima, pourquoi avez-vous décidé de vous lancer dans la chanson ?

— Je chante depuis mon enfance. C'est pour faire plaisir à ma maman.

— Non, ne dis jamais ça à un journaliste ! C'est niais, c'est con ! Parle de ta passion pour la musique, de ton envie de faire partager ta musique sur scène. Bon, je reprends : je suppose que vous aimez Madonna. Vous l'imitiez, ça se voit...

Haquima bredouillait.

— Ouais, c'est vrai, j'aime beaucoup Madonna. Elle m'a peut-être influencée...

— Non, ne dis pas que tu aimes Madonna ! Tu aimes la musique, un point c'est tout ! Ne dis surtout pas que tu as été influencée ! Tu veux seulement exprimer ce que tu sens, toi et toi seule.

Ce n'était sans doute pas sot. Saïda avait du bon sens. Ces deux-là finiraient peut-être bien par réussir.

Parfois, Saïda n'y allait pas de main morte :

— Vous pensez que vous avez du talent ? Vous n'en avez pas et vous le savez. Votre façon de vous trémousser est à chier !

Alors Haquima perdait pied, sur le point de pleurer.

— Je ne vais jamais y arriver...

— Mais si ! Ce que je te dis, c'est pour t'endurcir. Il faut que tu apprennes à encaisser des horreurs. Tu es la meilleure, ne l'oublie pas !

Et Saïda de prodiguer ses conseils :

— Ne dis jamais à la presse que tu n'es qu'une enfant, on ne te prendrait plus au sérieux. Et baisse un peu ta marinière sur l'épaule, comme Madonna. Oui, voilà.

Je trouvais leur persévérance formidable, même si elles poussaient à mon avis leurs prétentions un peu loin.

Et moi, que ferais-je à Paris ? Peut-être que sainte Madonna nous viendrait en aide.

LA FUGUE ET LA CORDE

— Rendez-vous demain matin à l'arrêt de bus, pour le dernier jour d'école de l'année. Nous n'y monterons pas. Il n'y aura pas de contrôle de présence. Nous n'aurons qu'une journée avant qu'on se rende compte qu'on s'est cassés. Nous aurons nos sacs et nos provisions.

Ainsi en avons-nous décidé. Pendant les heures qui nous séparent de l'évasion, nous prenons soin de n'éveiller ni les soupçons de ma mère, ni ceux de mon père. Le dernier dîner se passe exactement comme tous les précédents, dans la crainte d'une colère paternelle.

Ce n'est qu'une fois retirées dans une chambre que nous osons affronter la réalité de notre projet.

— Maman sera dévastée, dis-je.

— Elle souffrira, oui, admet Saïda. Mais au bout de quelques mois elle s'y sera faite. Et après, quand elle sera avec nous, elle nous remerciera. Elle sera riche. Elle n'aura plus peur.

Et, dans notre imagination, là-bas à Paris, elle trouvera enfin un homme qui l'aimera et la comblera comme elle le mérite.

En bas, au salon, la télé et son bruit de fond ordinaire. Puis le silence de la nuit règne enfin : nous descendons faire nos provisions, du pain de mie et une grande bouteille d'eau. Pour tout pécule, nos économies : trente francs.

Le lendemain, après le petit-déjeuner, j'embrasse Souhayl et Mustapha avec une tendresse particulière, puis ma mère remonte dans sa chambre.

À 7 heures, comme d'habitude, nous gagnons l'arrêt du bus de ramassage scolaire, près de l'épicerie. Mais nous ne montons pas dans le car. Une fois qu'il a démarré, nous nous mettons en route et jetons nos affaires de classe dans le premier buisson venu. Puis nous les y enfonçons à coups de pied. À nous la liberté !

Nous marchons toute la matinée sur la route de Saint-Florent à Bourges. Peu après midi, un break conduit par un quinquagénaire s'arrête à la vue du pouce levé de Magali. Avec son pantalon à bretelles, l'homme a l'air d'un paysan. Il regarde les jambes et les seins de Magali, et pose beaucoup de questions.

— Nous allons à Bourges voir une tante malade. Elle est mourante et il nous faut arriver vite.

— Et sinon, vous avez des amoureux ? C'est bien, d'avoir un amoureux.

J'ai envie de lui répondre que ce ne sera pas lui, mais ce n'est pas le moment d'être insolente. De fait, la curiosité du bonhomme se tarit et il nous dépose à la sortie de Bourges. Là, nous reprenons notre marche. Nous voici sur la départementale 23, puis sur la nationale 20. Nous longeons des forêts.

Vers 18 heures, un conducteur s'arrête, au volant d'une Golf grise. Âgé d'environ vingt-cinq ans, il ressemble au chanteur Terence Trent d'Arby. Nous débitons notre boniment, mais avec une variante : c'est à Paris, cette fois, qu'agonise la tante imaginaire. Notre homme est communicatif : il parle de musique, de Prince et de son île dont il a la nostalgie, la Guadeloupe.

Il est près de 2 heures du matin quand il nous dépose aux portes de Paris, dans une banlieue inconnue, Vanves. Les cinq aventuriers perdent vite leur belle assurance. Vanves ? C'est où, par rapport à Paris ? À quelle distance ? Dans notre imagination, nous devions arriver à des panneaux indicateurs libellés « Paris ». Ici, rien de tel. On ne voit même pas la tour Eiffel ! Nous nous agitions, nous essayons d'arrêter des voitures. Finalement, une 306 verte freine. C'est une voiture de police banalisée, ses occupants sont des policiers, mais nous l'ignorons.

— C'est par où, Paris, monsieur ?

— Nous sommes perdus, nous cherchons Paris.

Trois hommes mettent pied à terre.

— Qu'est-ce que vous faites par ici à cette heure-ci, les amis ?

— On se promène.

— À cette heure-ci ? Vous habitez Paris ?

— Non. Enfin... Bon, on va chercher. On a marché toute la journée...

Quand ils nous demandent nos papiers, nous paniquons.

— On les a oubliés. Je m'appelle Sabrina, et c'est ma sœur Imân. Nous habitons juste à côté. Vous pouvez venir à la maison, vous verrez nos parents.

— Nous allons vous ramener chez vous. À quelle adresse ?

Nous n'avions pas prévu cette tuile. Notre embarras indique aux policiers que nous racontons des salades. Épuisés, nous nous asseyons par terre.

— Mais qu'est-ce que vous faites dans les parages ? Qui êtes-vous ?

— C'est pour maman, gémit Haquima, au bord des larmes.

— Quoi, maman ?

Pour les hommes de la BAC, le bredouillis de Haquima est indéchiffrable. Notre compte est bon : les policiers appellent des renforts, qui arrivent moins d'un quart d'heure plus tard. Nous nous retrouvons au poste de police, en garde à

vue, en compagnie d'ivrognes, de SDF et de prostituées. Ce n'était pas le Paris dont nous avions rêvé.

Les policiers fouillent nos affaires à la recherche d'indices sur nos identités, mais ils ne trouvent que des restes de pain de mie et des serviettes hygiéniques usagées de Magali. Ils en plaisantent.

— La honte ! nous écrivons-nous.

Mais, en dépit de notre détresse, nous rions.

À la Brigade des mineurs, les interrogatoires s'enchaînent. Nous continuons tous à mentir sur nos noms, ceux de nos familles, l'endroit où nous habitons, les métiers de nos parents... Mais, au bout d'un moment, nous commençons à nous emmêler les pinceaux : Saïda raconte qu'elle est venue voir sa mère, et Farid, sa grand-mère. Haquima est frappée de mutisme, comme dans son enfance. Les policiers lui tendent une feuille de papier et un crayon, mais rien n'y fait : quand on lui pose des questions, elle ne répond à certaines que par des signes de la tête.

Nous pensons que ces comportements erratiques finiront par décourager les policiers, mais celui qui est de garde a visiblement l'habitude des adolescents. Il parvient assez vite à rompre un silence qui nous éprouve bien plus que lui. Il caresse le dos de Haquima et lui tend un verre d'eau, puis lui propose de manger. Elle est évidemment affamée, comme nous tous.

— Regarde-moi bien, lui dit-il. J'ai plusieurs enfants, je suis donc un père. Tu peux me faire confiance. Rien de mal ne t'arrivera, je te le promets.

Il bluffe cependant quand il menace d'appeler nos parents. Comment le pourrait-il, puisqu'il ne connaît pas nos identités ? Mais nos capacités logiques sont paralysées et la seule perspective de revoir Choukri nous emplit de terreur. Alors Haquima fond en larmes et tombe à genoux :

— C'est une question de vie ou de mort, il faut que vous nous croyiez ! Je ne vous dirai d'où je viens que si vous me jurez que vous ne me forcerez jamais à y retourner !

Le policier semble troublé.

— Pensez-vous que nous pourrions être adoptées ? reprend Haquima.

— Il existe des centres spécialisés où vous serez tous protégés sans être jamais séparés.

À ces seuls mots, « sans être jamais séparés », l'angoisse qui nous étreint depuis des heures relâche son emprise. Haquima ravale sa salive et raconte la vie de la famille El Atrassi. Elle n'oublie aucun détail : le jour où maman a été poussée dans l'escalier, les fois où nous avons manqué nous noyer, les chaussures lancées au visage...

— Vous êtes sûre que vous n'exagérez pas ?

— Non ! répond sauvagement Haquima.

Nous avons ensuite été transférés dans une maison pour enfants tenue par des sœurs, pour y finir la nuit. Nous nous sommes écroulés, épuisés, sur les lits offerts. Nous n'avons pas vu le jour se lever sur notre naufrage. Au réveil, nous avons remarqué que Magali n'était plus avec nous. Nous apprendrions plus tard qu'elle était rentrée chez elle, presque triomphalement. Nous avons pu manger, nous laver, nous reposer. Entracte.

Le lendemain, la mère supérieure vient nous informer que notre père est venu nous chercher. L'horreur nous fige.

— Mais... La police nous a dit...

— Il a vu les policiers, c'est d'accord avec eux.

Ce comédien de Choukri a donc réussi à les convaincre ! Nous supplions qu'on nous garde.

— Au nom du pape et du Saint-Esprit ! dis-je, en larmes.

Et je fais ce que nous appelons le signe de croix, mais de travers, comme Michael Jackson, front-gauche-droite, un signe de croix blasphématoire. Dans ces circonstances, les enfants El Atrassi ne sont plus musulmans, ils sont prêts à embrasser n'importe quelle religion, n'importe quelle secte, pourvu qu'on ne les renvoie pas dans l'enfer dont ils avaient cru s'échapper.

Un policier apparaît alors et nous annonce que nous allons être « confrontés » et que nous pourrions ensuite rentrer chez nous. La promesse de son collègue, la nuit précédente, a donc été trahie. J'aperçois par la porte ouverte mon père qui fait les cent pas dans la cour, en compagnie d'un ami. Le policier nous emmène à sa rencontre : quand je croise le regard de Choukri, je sais que j'affronte la mort.

— Mais pourquoi vous êtes méchantes avec votre papa ? s'indigne, ou feint de s'indigner, le policier. Regardez-le, il trépigne, il est angoissé ! Il est venu de Rosières vous chercher, le pauvre... Parlez-lui !

— Nous ne pouvons plus lui parler, riposte Saïda. Et si nous rentrons à la maison, il va nous battre. Il n'est absolument pas question pour nous de rentrer !

Peine perdue. Le policier, acquis à la cause de Choukri, ou bien pressé de se débarrasser d'une affaire qui pourrait devenir encombrante, nous lance :

— Vous n'êtes que des menteuses ! Une bande de petites effrontées !

— Vous voyez, monsieur l'agent, intervient Choukri. Je vous avais prévenu. J'avais prévu ce qu'elles vous diraient, au mot près !

— Je sais, monsieur El Atrassi, je le vois. Allez, c'en est assez ! nous déclare le policier. Retournez chez vos parents dans la joie et la bonne humeur !

De ce moment, nous n'avons plus articulé un mot. Entassés tous les quatre à l'arrière de la voiture, nous avons reçu l'ordre de ne rien dire, tandis que Choukri plaisantait avec son copain. Les injures du policier revenaient en boucle dans ma

mémoire : « Vous n'êtes que des menteuses ! Une bande de petites effrontées ! » Un sentiment d'injustice me remontait dans la gorge. Le mâle policier avait pris le parti du mâle père de famille outragé. La belle comédie que lui avait jouée Choukri ! J'ignorais alors que ce ne serait pas la dernière...

L'arrivée à Rosières, quelques heures plus tard, fut suivie de l'un des moments les plus noirs de nos vies. Dès que nous avons franchi le seuil, ma mère nous a saisis par les cheveux et jetés par terre, l'un après l'autre. C'est par le sac à dos qu'elle a agrippé Saïda pour la déséquilibrer et la faire tomber. La sueur en ruisselait sur son front. Elle nous a insultés, puis elle a tiré des mèches de cheveux et nous a pincés violemment.

Dire que c'était pour elle que nous avions organisé cette fugue ! Comme si notre échec n'était déjà pas assez cuisant, nous voyions la victime prendre le parti du bourreau. Au nom de quoi ? De l'honneur de ce dernier, ou du moins de l'idée qu'il s'en faisait.

Nous pleurions que nous ne recommencerions pas ; nous le jurions. En vain. Elle était sans pitié, déchirant nos vêtements comme une furie. Mon père arpentait le salon, observant la scène.

— Maintenant, c'est mon tour ! a-t-il annoncé. Et vous n'avez encore rien vu !

Il nous a poussés brutalement hors de la maison vers la cave, qui sert à entreposer du bois et à laquelle on accède par l'extérieur. Au bas du petit escalier, il nous a rangés par ordre de taille, Saïda, Haquima, Farid et moi. Et il nous a fouettés sans relâche avec une corde. Saïda étant l'aînée, elle a fait l'objet d'une sauvagerie particulière.

— Bande de putes ! criait-il. Vous m'avez foutu la honte dans tout le village ! Vous m'avez déshonoré !

Haquima s'est mise à genoux pour l'implorer, elle qui avait tenu tête aux policiers. Cette audace lui valut une raclée supplémentaire : après l'avoir tirée par les cheveux, Choukri l'a secouée, fouettée et criblée de coups de pied. Puis il nous a ordonné de nous cracher les uns sur les autres en nous insultant et en nous accusant mutuellement du déshonneur des El Atrassi. Ce faisant, se doutait-il qu'il ne faisait que renforcer en nous les sentiments qui nous avaient poussés à fuir ? Pendant que nous nous livrions à cette parodie de contrition, il doublait, puis triplait la corde, pour lui donner plus de rigidité. Il a alors dirigé sa hargne vers Farid :

— Puisque tu t'es si mal comporté, tu ne seras désormais plus considéré comme un garçon, tu es un petit pédé, *zamel* ! Et tu t'appelleras Farida. Tu es incapable de maîtriser tes sœurs, tu es un efféminé !

Zamel ça signifie « discrédité ». Il semblait qu'il n'y avait plus de limites à la

furie de Choukri. Haquima est tombée à genoux, il lui a décoché des coups de pied.

— J'en ai marre de cette vie ! a-t-elle crié, en sanglots.

Choukri, épuisé, ruisselait de sueur. Il a éteint la lumière et nous a enfermés dans la cave après nous avoir lancé :

— Vous savez ce que c'est que les pierres ? C'est ce que vous allez être. Vous n'avez pas intérêt à bouger !

D'en haut nous parvenaient les sanglots de ma mère. Assis par terre malgré nos fesses meurtries, nous entendions aussi courir les rats entre les réserves de bois. Des heures se sont écoulées. Nous avons somnolé, puis dormi. Un cliquetis de serrure nous a réveillés. Dans l'encadrement de la porte, au sommet de l'escalier, apparut notre mère.

— Petit-déjeuner.

Le jour s'était levé.

La vie, si on peut l'appeler ainsi, a repris peu à peu. Maman a été plusieurs fois jetée en bas des escaliers, les coups ont recommencé à pleuvoir sur nous. Et les policiers qui ne nous avaient pas crus...

Il n'était plus question de nos répétitions. Qui pouvait avoir envie de chanter ? Nous étions prisonniers d'une réalité hideuse, odieuse, brutale, et apparemment invincible.

11

L'ABANDON

Deux semaines après notre fugue, Choukri décrète un jour :

— Le chapitre est clos. On n'en parlera plus.

À Rosières, cependant, Magali a raconté sa version de l'aventure, et nous sommes depuis considérées comme des héroïnes, des pionnières.

— Les sœurs El Atrassi sont allées seules à Paris !

Belles pionnières qui ont fini à la cave, tirées par les cheveux et rouées de coups... Mais nous ne l'avons pas révélé à nos copines, qui nous prient de faire le récit de notre épopée.

Comment ai-je pu croire mon père quand il nous a assuré que l'incident était clos ? D'autant que, si j'ignorais les traditions des blédards, je savais toutefois que l'une des sœurs de mon père, Zahra, avait été forcée à l'exil parce qu'elle n'était pas arrivée vierge à son mariage. Le drap de ses épousailles n'avait pas été ensanglanté. Horreur ! Elle avait alors pris la fuite sous les huées, sur un cheval non sellé et sans doute volé. C'est que, chez nous, ceux qui déshonorent la famille sont rayés des mémoires : on n'en parle plus jamais. Mais cet épisode avait été annulé dans notre esprit par le fait que Zahra s'en était finalement mieux tirée que le reste de la famille. On ne refait pas l'histoire.

Nous avançons vers l'été. Comme l'année passée, nous pêchions des écrevisses dans le Cher. Nous nous baladions, enfourchant nos vélos... Puis nous avons fait nos préparatifs pour le sempiternel retour au pays. Mon père a entassé dans la voiture et la remorque les cargaisons habituelles : gazinières, thé, vêtements... Nous, les filles, n'emportons cette année-là qu'une valise commune, tellement bourrée qu'il nous a fallu nous asseoir dessus pour la fermer. Ni pyjamas ni brosses à dents. J'ai juste emballé quelques shorts et une paire de ballerines noires, taille 35, devenues si serrées qu'il me faudrait les porter en patins. Pour l'hygiène, macache. Il faut avouer que, lorsque nous sommes au pays, nous ne fleurons pas la vertu...

Une fois de plus, les amortisseurs crient pitié et les portières ferment mal, mais, vaille que vaille, le chariot des El Atrassi s'ébranle en direction du Sud.

Sur place, les rituels reprennent. Choukri drague les minettes et découche

parfois. Seul changement : il ne court plus après nous sur la plage pour tenter de nous noyer. Nous sommes devenues trop grandes pour ces jeux et nous courons désormais aussi vite que lui.

À la fin des vacances, nous sommes impatientes de parler français de nouveau : au bled, les gens peu éduqués qui en connaissent des rudiments s'expriment à peu près dans le même sabir que Tarzan s'adressant à Jane. Et puis, nous savons que le voyage de retour sera plus confortable que l'aller : débarrassés des cadeaux, nous pourrons enfin poser les pieds par terre.

La veille du départ, la famille organise un grand repas auquel sont conviés les oncles, les tantes et les cousins. C'est une formalité que Saïda, Haquima, Farid et moi subissons sans émotion ni plaisir : famille de sang n'est pas famille de cœur. Nos échanges sont formels, nous sommes au Maroc sans en être. Nos parents ont toujours considéré que leur foyer véritable était dans ce pays, mais pas nous. Nous sommes trop imprégnés de la France depuis l'enfance pour nourrir la nostalgie d'un ailleurs. « Chez nous » ne signifie pas chez nous. Notre vrai « chez nous », c'est l'école, puis le collège, les amis, le chocolat chaud, la douche, la télé, le « Club Dorothée » et bien d'autres choses. Le dernier soir, nous nous sommes donc couchés en ne pensant qu'à la joie du retour.

Le jour du départ, rien ne semblait annoncer un quelconque incident. Nous avons bu notre thé matinal, dégustant le pain cuit par la grand-mère Miloudia, remercié celle-ci et ma tante Zahra pour les sandwiches de poulet et d'olives confectionnés pour le voyage, puis nous avons serré dans la valise le peu qu'il y avait à rapporter en France : du khôl, du *souek*, un bâton qui blanchit les dents, et du henné.

Nous nous apprêtons à partir, comme d'habitude, vers 16 ou 17 heures. La voiture est garée devant la maison. Nous faisons nos adieux avec les larmes de circonstance quand Choukri apparaît, l'air soucieux.

— Que se passe-t-il ?

— Venez au salon, je vais vous expliquer.

Il nous informe qu'il a téléphoné en France. Il est vrai que nous ne partons jamais en vacances sans charger quelqu'un de relever le courrier là-bas, à Rosières.

— Une lettre est arrivée pour moi, dit Choukri.

Et il s'assied sur le divan, la *dekka*, une longue caisse couverte d'un matelas et de coussins, la mine contrariée.

— À la suite de votre petite virée, l'administration a décidé de vous placer en foyer. Ça signifie que, si vous mettez le pied sur le territoire français, les douaniers vont vous repérer et vous arrêter. Je ne peux donc pas vous ramener en

France, mais sachez que c'est pour vous protéger.

Stupeur générale, puis consternation : Choukri sait pertinemment que nous ne nous opposerions pas à un placement en foyer, mais que nous ne pourrions pas supporter d'être séparés.

Nous ne découvririons que bien plus tard qu'il s'agissait là d'une pure invention de Choukri, inspirée par son entretien avec les policiers de Vanves, quelques mois plus tôt. Il n'y a jamais eu aucune lettre d'aucune administration dans ce sens. Tout ce qu'il racontait était un mensonge destiné à punir les « putes » par un exil forcé. Pour lui, la tradition devait être respectée, mais, n'ayant pas le courage de l'annoncer sous cette forme, il s'était servi de cette fabrication tortueuse. L'avait-il assez répété !

— *Achamtouni !* Vous m'avez déshonoré ! Je ne peux plus aller au Cercle sans sentir des regards dans mon dos ! On chuchote, on ricane, on me montre du doigt...

Pour un peu, nous l'aurions plaint. Que deviendrait-il si on le privait de ses beuveries ? Il était vrai qu'avant nous aucun enfant de la communauté d'ouvriers n'avait jamais fugué – sans doute n'avaient-ils pas subi les mêmes mauvais traitements. Quand je me remémore cet épisode, je vois un grand mou, un pleutre qui prétend rentrer à Rosières comme un caïd et contraint ses filles à l'exil, afin de briller aux yeux de ses copains maghrébins. Et il a été malin : il a organisé son coup de théâtre au dernier moment, pour écarter toute contestation, tout plan pour contourner la prétendue menace des autorités françaises.

— Dès que je serai rentré, reprend-il, je prendrai un bon avocat. Ça ira. Même si je dois y laisser ma chemise, je me battraï pour vous, je vous le promets. Je vous récupérerai.

Mensonge supplémentaire destiné, celui-ci, à ma mère.

— Mais combien de temps ça va durer ? demandons-nous tous ensemble.

— Oh ! quelques mois seulement, le temps de se dépatouiller. Maintenant, je ne peux malheureusement pas vous emmener. J'aimerais que les choses se passent autrement. Nous aurons gain de cause. Je vous aime, nous ne serons jamais séparés.

Ce fut là, sans doute, le second mensonge le plus ignoble jamais sorti des lèvres de cet homme, après celui de la mort de ma mère. Puis il est sorti. Sur le moment, cependant, personne ne soupçonnait une machination. Mais la scène s'est gravée dans ma mémoire : la famille s'apprêtant à quitter les lieux, à l'exception des trois sœurs et de Farid, et ma mère résignée, sans doute parce qu'elle avait été prévenue auparavant.

La famille de ma mère, d'ailleurs, soutenait Choukri. Le pauvre homme faisait de son mieux pour mener sa barque, avec ces filles écervelées qui ne cessaient

de lui causer des ennuis. Il a tendu des billets à Miloudia, la grand-mère maternelle, pour nos frais de nourriture, environ mille deux cents francs, pas trop, l'équivalent de deux cents euros, afin de ne pas éveiller les soupçons. Ils peinent déjà à vivre seuls, alors avec quatre bouches en plus...

Ma mère s'efforce de nous rassurer :

— Vous allez me manquer. Soyez sages, et surtout ne vous battez pas !

Pauvre dupe... Choukri aussi nous serre dans ses bras et nous jure :

— Personne ne vous arrachera à moi !

Rétrospectivement, j'ai peine à concevoir la duplicité de Choukri. Il m'a fallu des années pour commencer à comprendre qu'il avait été la victime d'une culture archaïque héritée de l'âge des cavernes, telle qu'elle subsiste sur tous les continents, et qui considère que les femmes – non, les femelles – ne servent qu'à donner du plaisir et à faire des enfants. Et qu'elles ne doivent pas ressentir elles-mêmes de plaisir, sans quoi elles deviennent des traînées. Alors, pour prévenir cette impensable déchéance, on les excise. Si elles vous déshonorent, on les exclut. Mais, sur le coup, je pense à bien autre chose.

— On ne peut quand même pas nous laisser ici comme ça ! s'indigne Saïda.

— Si nous ne reprenons pas les cours, quelqu'un s'inquiétera au collège, dis-je.

— Tout ça, c'est de la folie ! s'écrie Haquima.

— Attends un peu, nous ne sommes pas marocaines, nous sommes françaises !

Plusieurs contrariétés surgissent en même temps : d'abord, nous risquons de perdre une année et de devoir redoubler – moi, par exemple, je vais rater ma rentrée en cinquième, sans parler du fait que je vais aussi manquer le « Club Dorothée »... Sans compter que nous serons séparées de nos amis et que, enfin, nous ignorons combien de temps nous resterons exilées au Maroc. Farid, lui, ne dit rien.

Ma mère ouvre la valise commune pour en retirer quelques vêtements, des t-shirts, des pantalons. Dans mon ignorance, j'interprète cet épisode comme un simple contretemps, totalement incapable d'en saisir la vérité, et encore moins les répercussions. Tout ce que je retiens de la situation est que nous sommes abandonnées dans un pays étranger. Tenant Mustapha dans les bras, ma mère se dirige vers la porte. Nous nous élançons pour embrasser le bébé, qui passe de bras en bras, étouffé de baisers, ainsi que Souhayl.

Ma grand-mère réapparaît pour déclarer :

— Que Dieu vous mène à bon port ! Et n'oubliez pas ma liste de courses.

La famille entière est dans la rue, mais des voisins sont également sortis, tandis que d'autres regardent par les fenêtres. Je soupçonne que l'affaire s'est

ébruitée : les filles, ces écervelées, ont encore fait des sottises et sont condamnées à rester au pays.

Ma mère est installée dans la voiture, Choukri est au volant. Il effectue une marche arrière, le sable vole. La voiture va rentrer en France sans nous, et nous observons silencieusement cette scène de défaite. Soudain, Farid s'élance et s'accroche à la portière, l'ouvre et parvient à monter.

— Putain, le con ! Il va se faire jeter !

Choukri secoue la tête. Mais non, Farid est resté dans la voiture. Nous restons interloquées, tandis que la voiture s'engage déjà dans la rue. Des gamins courent après elle en criant :

— *Fransa ! Fransa !*

Puis la voiture gravit la côte et disparaît au premier tournant dans un nuage de poussière.

Nous regagnons la maison. La lourde porte métallique se referme sur nous, comme celle d'un caveau mortuaire.

LA CAPTIVITÉ ET L'ESCLAVAGE

Miloudia Azzouzi, ma grand-mère maternelle, ne sait ni lire ni écrire. Elle est la gardienne tutélaire du foyer originel, une matrone sexagénaire, au corps massif et au masque affaissé où brillent des yeux lourdement cernés de khôl. Je ne connais pas sa vie, mais je sais que, n'ayant jamais quitté son pays, son clan ni sa famille, elle n'a jamais rêvé – en tout cas pas de la France car c'est le fait des jeunes générations. Son seul horizon mental est celui de son regard : sa maison, son quartier. Le réalisme, qui est pour elle une condition absolue de survie, consiste à respecter les traditions fixées par les hommes. Quand ils ont décidé de donner ma mère en mariage à Choukri el Atrassi, elle s'est inclinée. En aucun cas il ne faut contrarier les hommes. Ici, l'homme est l'exclusif avenir de la femme.

Nous sommes les filles de sa fille, mais depuis maintes années elle a pu constater au cours des vacances d'été que nous n'appartenons pas et n'appartiendrons jamais au clan. D'ailleurs, ses autres petites-filles, nos cousines, nous appellent « les Françaises ». J'ignore quel regard elle porte sur nous, mais je doute qu'il soit indulgent : nous sommes trop occidentalisées à son goût, et pis ; des rebelles, comme nous en avons donné la preuve. Et elle nous a désormais à sa charge.

— Ne vous agitez pas, nous intime-t-elle dès la première soirée. Je ne veux pas de casse-pieds.

La consigne formelle est de ne pas troubler le sommeil de notre oncle, son fils, l'autorité masculine de la maison, personnage hirsute et maussade qui hante les lieux à des heures irrégulières. Celui qu'entre nous nous surnommons « le Bouc », en raison de l'odeur qu'il laisse après lui dans les toilettes.

Nous ne savons presque rien de lui, sinon qu'il a passé huit ans en prison, pour viol en réunion.

— Ce n'est pas de sa faute, nous ont expliqué nos cousines. Il lui est arrivé des choses dont il ne peut pas parler. Il fait des cauchemars... S'il y a un bruit la nuit, parfois il se met à hurler...

Nous découvrons ainsi la notion pour le moins originale du violeur victime.

Le Bouc est le seul homme qui vive sous le toit maternel. Nous avons certes des cousins, mais nous ne les voyons que très épisodiquement : ils vivent dans leurs familles et ceux qui sont en âge travaillent, sont mariés et ont fondé leur foyer. La séparation des sexes est ici de rigueur dès l'âge de raison.

Les deux cousines qui vivent chez Miloudia sont les filles de sa fille Zahra, notre tante, qui est veuve.

Les jours passent et se changent en semaines, puis en mois. Pas de nouvelles de la France. Le mythique avocat dont parlait mon père ne semble pas très efficace.

Au bout de six mois, la situation se détériore. L'argent donné par Choukri s'est épuisé : plus de viande, plus de confiture ni de chocolat, et même les rations de pain commencent à diminuer. Nos réserves de shampoing, par exemple, arrivent à leur terme et les cousines font main basse sur ce qui reste. Mais nous ne protestons pas car nous avons promis à nos parents d'être sages, et nous ne voulons pas passer pour des casse-pieds aux yeux de Miloudia. Puis les cousines commencent à nous prendre les quelques effets que nous avons, alors nous nous battons. Saïda et Haquima se laissent faire, mais pas moi : je fais des doigts d'honneur à ces chipies.

Miloudia se veut pédagogue :

— Venez, les filles ! Je vais vous apprendre à cuisiner. À devenir de bonnes épouses !

Une fois de plus, Saïda et Haquima se plient docilement à cet apprentissage de ménagères, mais je m'y refuse. J'y gagne le surnom d'*el Razila*, « la Têtue ».

— Elle est dure, cette tête-là ! peste Miloudia en tapant sur ses phalanges pliées. T'as de la pierre dans la tête, toi ! T'es comme ta mère !

Notre présence commence à lui peser. De temps à autre, elle nous glisse quelques pièces dans la main et nous ordonne d'aller téléphoner à Choukri, de l'épicerie. La réponse est toujours la même :

— Oui, ça avance. Vous rentrerez bientôt.

Et il ajoute cette rengaine énigmatique :

— Petit à petit, l'oiseau fait son nid...

Une année entière finit par passer, et les parents reviennent pour les vacances d'été. Effusions, manifestations d'affection, larmes, baisers sans fin au petit Mustapha, à Souhayl et Farid. De nouveau Choukri nous assure :

— Tout va bien. Vous rentrerez bientôt.

Nous interrogeons Farid sur le collège, les cours, nos copines... Nous découvrons que, outre l'exil que nous subissons, nos images se sont détériorées à

Rosières. Nous avions été considérées comme des héroïnes, mais le fait que nous ne soyons pas rentrées du Maroc signifie pour nos anciens camarades que nous avons été punies. Nous sommes désormais des galopines, sinon des souillons, qui n'ont que ce qu'elles méritent.

Farid me donne le sentiment que la vie est plus légère sans nous à Rosières. Débarrassé du fardeau de la honte et de ces trois premières filles dont il ne voulait pas, Choukri boit moins. Souhayl n'est pas battue, même si maman l'est encore quand elle nous réclame ou qu'elle pose trop de questions. Notre statut d'« inutilités » n'a jamais été si patent, et c'est à cette période que je commence à m'interroger sur un point qui me paraît confus, et même contradictoire : alors que la police nous avait d'abord rendues de force à l'autorité de Choukri, aurait-elle désormais opté pour le placement ?

Nous ravalons notre dépit et tâchons de nous consoler avec les cadeaux rapportés par notre mère. Ceux que nous apprécions le plus, mes sœurs et moi, sont les vêtements. L'hiver dernier, j'ai souffert du froid car je n'avais qu'un pantalon léger et pas de pull pour me protéger. Je faisais alors comme mes cousines : je m'enveloppais dans une couverture.

Le seul autre cadeau qu'on m'ait fait m'a laissé un souvenir affreux, bien qu'il m'ait tenu chaud quelque temps. C'était un survêtement offert par ma tante, une voisine, employée comme bonne à tout faire chez des Américains qui la payaient grassement pour s'occuper de leur fille, atteinte de trisomie – un fardeau pour eux. La malheureuse Ina était incontinente et ma tante l'avait recueillie chez elle en secret : personne ne devait la voir. De surcroît, Ina était mourante.

Une nuit, pendant le séjour de mes parents, des coups retentissent à la porte, puis des éclats de voix mettent la maison en émoi. On a besoin de mon père parce qu'il sait conduire. Mais conduire qui, et où ? Il apparaît alors qu'Ina est morte dans la soirée. Ma tante et son époux affolés veulent ramener le corps chez les parents américains avant l'aube. Mon père refusa de transporter un cadavre ; les parents d'Ina durent envoyer un chauffeur. Mission accomplie, l'épisode s'achève à l'aube. C'est à ce moment que j'ai pris conscience que le survêtement que je portais était celui d'une morte. Je m'en suis défaite sur-le-champ, épouvantée.

La présence de mes parents prolonge l'illusion que notre exil marocain ne serait qu'un contretemps provisoire, causé par notre fugue à Paris. Les cadeaux et l'argent qu'ils apportent modifient les comportements de toute la famille, de Miloudia, des tantes et des cousines, dont nous vérifions l'hypocrisie à cette occasion : elles deviennent mielleuses et doucereuses et nous sommes provisoirement rétablies dans nos droits. Nous allons à la plage comme nous le

faisions lors des précédentes vacances.

Comme le séjour de mes parents touche à sa fin, Choukri nous ressert sa rengaine :

— Je vous sauverai. J'aurai le dernier mot, vous verrez. Je viens d'avoir l'avocat au téléphone.

On n'y voit plus très clair. Il y a quelques jours encore, Choukri prétendait qu'il fallait de l'argent pour payer « les avocats » ; maintenant, il parle au singulier de « l'avocat ».

Après les nouveaux adieux, c'est une nouvelle année de captivité qui va commencer.

— *Bes'salama !* s'écrie Miloudia, avec nos bons vœux !

Les discours de Choukri ne semblent pas l'avoir convaincue de notre prochain retour en France – ou bien a-t-elle reçu des informations sur la vérité de notre exil ? Quoi qu'il en soit, dès le départ de nos parents, l'attitude de Miloudia et des siens change radicalement.

— Vous êtes un fardeau ! nous lance-t-elle à la figure, deux jours plus tard.

Et de jeter à Haquima un tas de linge à laver. La tante Zahra se tient près d'elle, aussi avenante qu'un garde-chiourme.

— C'est à toi de faire la lessive ! déclare-t-elle à Haquima.

Et elle l'emmène au lavoir, une pièce sans toit équipée d'une planche à frotter le linge.

Dès lors, pendant des journées entières, Haquima, docile, à l'inverse de moi, a lavé des caleçons, des chemises, des dessous, des draps, des tapis... Zahra, debout près d'elle, la surveillait.

— Allez, frotte ! Plus fort ! Comment veux-tu que le linge soit bien lavé ?

Haquima a donc frotté tous les jours, jusqu'à s'arracher littéralement la peau des mains. Parmi les pièces à laver les plus détestées figuraient les caleçons de l'oncle, le Bouc, souillés et malodorants. Mais ni Zahra ni Miloudia ne se sont jamais émues de l'état de ses mains.

Les filles El Atrassi sont ainsi devenues des domestiques sans paie, des esclaves, car Saïda était astreinte aux autres tâches ménagères. Les velléités d'initiation de Miloudia à la cuisine furent vite oubliées : préparer le dîner est une affaire sérieuse dont des incapables telles que nous étions exclues. Dans la cuisine, la seule corvée consentie à Haquima était le pétrissage de la pâte à pain, après avoir extrait les charançons de la farine.

Nous sommes séquestrées. Les garçons à l'extérieur n'ont pas le droit de nous regarder, le courrier que nous recevons occasionnellement de France est décacheté avant de nous être remis, les colis d'anniversaire de ma mère sont ouverts et fouillés, et, si des billets y ont été glissés, ils sont prélevés par

Miloudia. Choukri envoie parfois un chèque, mais il est impossible à encaisser car il y a fait des trous.

Il nous est interdit de nous servir du shampoing, réservé aux cousines. En guise de savon, nous n'avons que les paillettes de *Tide*, les mêmes qui servent à laver le sol. Les cousines sont scolarisées, mais nous n'y avons pas droit. Nous sommes également moins bien nourries, et gare à nous si nous nous avisons d'aller nous servir dans le réfrigérateur :

— Qu'est-ce que tu fais au frigo ? glapit la voix de l'une ou de l'autre. Ferme-le tout de suite !

Nous dormons à même le sol, sur le ciment cabossé du salon. Chaque nuit, nous nous installons dans le creux le moins accidenté, pour ménager notre dos. Au matin, il nous faut affronter le spectacle du Bouc qui se promène en caleçon, souvent en érection. Cet étrange individu jette au feu les piles de son transistor, pour les recharger, et il assure que ça marche.

Pour nous, habituées à l'hygiène moderne de Rosières, les conditions de vie chez Miloudia à Douar Doum sont particulièrement pénibles. Nous nous lavons à l'eau froide dans les toilettes à la turque, dont émanent des odeurs nauséabondes, mais dont surgissent également des rats agressifs. Aussi prenons-nous soin de boucher le trou avec une bouteille renversée.

Les filles de nos âges, à l'époque, étaient peu sensibles au pittoresque des médecines traditionnelles, et encore moins à leur éventuelle efficacité. C'est avec une consternation terrifiée que je découvre peu à peu les méthodes qu'appliquent les Azzouzi, comme les autres gens du pays qui n'ont pas accès à la médecine moderne. Pour crever un abcès, par exemple, on applique dessus un oignon cuit. Pour calmer les douleurs d'une carie, on s'enfonce dans la gencive un clou de girofle. Si l'on a mal au ventre, un bol de bouillon de cumin fait l'affaire. Quand il m'arrivait d'avoir une verrue, Miloudia l'enduisait de bave d'escargot. Elle exposait le mollusque au soleil et me disait :

— Regarde-le sécher. Quand ce sera fait, tu seras guérie.

Plus que tout, l'hygiène féminine, qui pourtant devrait être chère à cette culture où la mission principale de la femme est de procréer, est absolument déplorable, et notre statut presque officiel d'esclaves ne permettait certainement pas de l'améliorer.

C'est durant cette captivité que j'eus mes premières règles. Comme il ne fallait pas rêver de trouver des tampons ou des serviettes hygiéniques, j'en ai été réduite, comme mes sœurs, à me servir de vieux bouts de linge d'une propreté discutable, dont je me débarrassais ensuite clandestinement. Tout ce qui comptait était ce que je vivais : j'endurais un mode de vie arriéré où les filles, les «

femelles », étaient traitées comme un cheptel négligeable. À longueur de journée, on nous rebattait les oreilles de la virginité et de l'honneur, mais sans jamais nous donner les moyens de prendre soin de cette virginité. Si nous avions contracté une infection, si elle avait entraîné la stérilité, c'eût été tant pis pour nous. Et même, c'eût été notre faute.

Je savais qu'à Rosières tout cela aurait été différent. Si j'en étais réduite à cette misère, c'était en punition. Ainsi en avait décidé Choukri, et la famille de ma mère avait fini par se ranger à sa décision. Elle partageait ses idées sur ce que doit être le comportement des filles.

Chaque jour, le supposé ordre de placement qu'aurait donné le gouvernement français perd un peu plus de sa vraisemblance. Nous avons bel et bien été condamnées à l'exil. L'évidence s'impose quand, au cours de notre troisième année d'incarcération, nous apprenons qu'on a vu la voiture de Choukri dans le quartier. Il est venu rendre visite à son frère, à quelques maisons de là. Et il ne s'est même pas manifesté.

Ses histoires d'avocat, c'est du vent, ce qui déclenche évidemment le moulin à commentaires, le Bouc ne se privant pas de donner les siens. Nous tendons l'oreille à ses propos et à tous ceux du voisinage. Nous apprenons alors que, dès la première année, des gens du quartier ont tenu à Choukri à peu près les propos suivants :

— Tes filles t'ont certainement fait du tort, mais tu es leur père, Choukri, et tu ne peux pas te décharger de leur responsabilité sur les autres.

Les Azzouzi et leur clan commençant à trouver le temps long, le Bouc aurait lancé un jour :

— Bon sang, quand est-ce qu'on finira par vous réclamer ?

Une offensive est ainsi lancée pour que Choukri récupère ses trois effrontées de filles.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, riposte-t-il. Ces filles sont des putes ! Je ne vous dis pas combien de fois je suis rentré à la maison après avoir trimé, pour les trouver dans le salon en train de baiser !

Puis il raconte qu'il paie pour notre nourriture et que, de toute façon, il ne peut pas nous ramener en France. Cet homme est devenu le plus fieffé menteur que j'ai jamais vu. Il a décidé de se débarrasser de ses trois filles dont les naissances l'avaient contrarié, et ici, à Douar Doum, il se trouve des gens pour le croire, s'imaginant qu'à Rosières ses filles – dont l'une, soit dit en passant, n'est pas encore pubère – avaient tenu impunément une maison de passe...

Nous nous voyons ainsi séparées de notre mère et du reste de notre famille jusqu'à la fin des temps, notre accablement est un puits sans fond. Mais Choukri nous aura involontairement rendu service : en tenant à notre sujet des propos

aussi éhontés, il aura découragé les soupirants éventuels qui auraient été tentés de demander la main d'une des petites « Françaises ». Désormais, nous passons dans le quartier pour des filles de mauvaise vie, et aucun père ne tolérerait que son fils aille se compromettre avec de telles créatures.

Notre terreur, en effet, était qu'on nous demande en mariage. Nous n'aurions pu refuser. Mais il est vrai également que Miloudia et Zahra ne nous laissaient pas de grands espoirs à ce sujet :

— Vous êtes tellement laides qu'il faudrait un aveugle pour demander votre main !

Ces deux femmes étaient décidément d'une bonne grâce à toute épreuve.

LA DOLCE VITA À AGDAL

Pas de téléphone, pas de montre, pas de calendrier, pas de célébration des anniversaires ni de la nouvelle année. À Douar Doum, nous perdrons la notion du temps si les saisons n'étaient pas si marquées : l'hiver, nous pelons ; l'été, nous suons. Je sais que la troisième année de captivité n'est pas achevée car mes parents ne sont pas encore revenus pour leurs vacances. Mais, comme le temps s'est radouci, j'en conclus que nous devons donc être fin avril ou début mai.

Pendant les quelques moments de liberté dont nous disposons en fin d'après-midi et en début de soirée, nous pouvons, de la terrasse, observer la rue et le quartier. Spectacle instructif. Douar Doum est un quartier agité, et même dangereux. Des querelles éclatent souvent, des couteaux sont tirés, le sang coule, des gens s'interposent pour séparer les combattants. On ne voit presque jamais la police. Des querelles entre hommes, évidemment, puisque après 20 heures une femme n'a rien à faire dehors. Nous en avons vu quelques-unes courir éperdument, poursuivies par des hommes, puis se faire rattraper et tirer par les cheveux en direction de l'*oued*. Leur sort est évident : elles se feront violer. Mais personne n'intervient.

Les premières fois, nous poussions les hauts cris :

— Que fait la police ? Pourquoi personne ne va à leur secours ?

— Elle n'a que ce qu'elle mérite ! C'est une pute, de toute manière. Qu'est-ce qu'elle faisait dehors à cette heure-ci ? répondait Miloudia en sirotant placidement son thé.

« Pute », *charmouta*, est le mot le plus courant dans ces parages. Les garçons l'emploient depuis l'âge de cinq ans. Le Bouc, lui, a repris la sentence de sa mère en termes choisis :

— Les filles qui sortent à cette heure-ci cherchent une queue.

Le pauvre homme doit l'avoir appris à ses dépens, puisqu'il a fait de la taule pour viol. Sans doute l'une de ces traînées l'a-t-elle sollicité un soir, lui et ses compagnons, puis, après qu'il se fut exécuté, l'a-t-elle honteusement dénoncé.

Les cousines renchérisent :

— Ne t'en fais pas, on ne la reverra pas, celle-là... Elle va devoir quitter le

quartier.

Les filles déshonorées sont en effet obligées de s'exiler. Cette justice immanente où la loi du mâle s'exerce sans contestation des habitants et sans intervention de la police pourrait laisser supposer que Douar Doum est une zone de non-droit, où chacun peut faire ce qui lui plaît, estourbir un malgracieux, violer les filles qui sortent au crépuscule et autres exploits. Il n'en est rien. Un jour, j'ai vu une fillette crier dans la rue que le roi était « mauvais ». Phrase insolite, mais qui peut faire sourire, après tout, dans la bouche d'une fillette. Dès le lendemain, une voiture est venue l'emmener avec ses parents vers une destination inconnue. La moralité est sévèrement surveillée et les propos séditieux sont vite châtiés.

Encore faut-il savoir ce qu'on entend par « propos séditieux ». Un soir que nous regardions la télé en famille, Michael Jackson passait à l'écran. Comme Haquima disait qu'elle le trouvait beau, le Bouc lui a assené un coup de poing sur la figure. Une incisive a sauté. La lèvre enflée, Haquima a sangloté, se disant défigurée. J'y ai songé une bonne partie de la nuit. Le lendemain, ma décision était prise : il nous fallait nous enfuir. Une fois de plus. Il y allait de notre vie.

Nous avons mis deux jours à mûrir notre projet et à admettre que, cette fois, Saïda ne se joindrait pas à nous. Soit. Mon projet était de gagner Tanger et, de là, de prendre un bateau pour la France.

Fuir dans la journée était quasiment impossible car nous étions soumises à la surveillance constante de Miloudia, Zahra et nos cousines, sans parler du Bouc. Et fuir la nuit, on l'aura compris, était trop risqué. Le mieux était donc de s'esquiver à l'aube, quand tout le monde dort.

Nous dormions tous ensemble par terre. Je me suis levée la première pour me rendre aux toilettes, au rez-de-chaussée. Pour que la comédie soit parfaite, j'ai ouvert le robinet qui fait office de chasse d'eau. Haquima m'a rejointe et, quelques instants plus tard, a fait de même. Puis, à nous deux, nous avons tiré la lourde porte qui séparait le réduit de la terrasse, aventure rendue périlleuse par les grincements des gonds. Mais nous n'avions pas le choix : cette terrasse était la seule issue qui permette de quitter la maison en douce. Quand le bidonville a été reconstruit pour devenir Douar Doum, les architectes, si on peut les appeler ainsi, ont improvisé et bricolé, pour aller plus vite, des réalisations aussi biscornues que cette terrasse de guingois inclinée jusqu'à la rue.

D'un bond, ma sœur et moi nous sommes retrouvées sur la chaussée, un mètre et demi plus bas. Sans un sou en poche, sans vêtements, sans provisions, sans même une bouteille d'eau et, bien sûr, sans papiers d'identité. Nous n'avons fait nos adieux à personne. Saïda les entendra dans son cœur.

Aussitôt nous courons à perdre haleine. Douar Doum se trouve dans une cuvette. Pour remonter jusqu'à la route, il faut gravir des centaines de marches. Nous aboutissons dans un souk, haletantes, puis nous prenons la direction d'Agdal, un quartier européenisé et cossu de Rabat, pour ne pas dire bling-bling. On y trouve des hôtels car l'endroit est fréquenté par les touristes, on y voit beaucoup de jeunes revenus au pays pour des vacances et, surtout, on y parle français. Notre projet est de nous y faire des amis et d'obtenir d'eux qu'ils nous aident, d'une façon ou d'une autre, à regagner la France.

Nous y parvenons vers 12 h 30 – une horloge publique nous l'indique. Nous courons depuis plusieurs heures sans boire et le ventre vide. Il faut dire que nous suivons le Ramadan. Mais le simple fait d'être arrivées nous fait respirer déjà la brise de la liberté. Puis nous nous retrouvons devant le lycée Descartes. Descolarisées depuis plus de deux ans, nous restons fascinées un bon moment devant le bâtiment. Des enfants attendent devant le lycée, en petits groupes. Des voitures avec chauffeur sont là pour les ramener chez eux. Celui d'une gamine s'impatiente, mais n'ose apparemment pas lui dire de se dépêcher. Un autre quitte le volant pour aller prendre le cartable d'un garçon, sans le déranger, et le place dans le coffre, laissant la portière ouverte pour que le gamin s'installe. Ils sont tous habillés comme nous l'étions avant l'exil, avec des jeans déchirés. Ce « coup de France » que nous prenons dans la tronche nous laisse désarmées.

Nous faisons un petit tour dans les parages. Les rues sont asphaltées, pourvues de passages pour piétons et de feux tricolores, bordées d'immeubles cossus et de villas. Nous sommes loin de Douar Doum.

Nos pas nous ramènent mystérieusement devant le lycée Descartes. La nuit tombe. Le gardien de l'établissement, un quinquagénaire moustachu, nous avise. Nous avons parfaitement conscience de notre apparence misérable, avec nos t-shirts et nos shorts. Avec un brin de malveillance, on nous qualifierait de souillons, et notre physique l'informe que nous ne sommes pas des Européennes. Il nous hèle. La conversation s'engage.

— Vous voulez partager le *fitr* avec moi ?

C'est le repas de fin de jeûne. L'offre ne nous surprend pas outre mesure car elle est inhérente à la générosité musulmane. Les mosquées offrent d'ailleurs le repas. À cette heure où les familles sont réunies pour le *fitr*, deux musulmanes seules dans les rues sont probablement abandonnées. Nous ne nous faisons pas prier. L'homme, qui vit dans une baraque proprette près du lycée, nous offre de la soupe et des dattes et nous buvons de l'eau à satiété. Est-ce son sens paternel qui l'anime ? Au cours de la conversation, aux questions qu'il nous pose, nous devinons qu'il perçoit que quelque chose cloche dans nos personnages. Nous prétendons que nous avons quitté la maison parce que nous n'apprécions pas la

nourriture que prépare la bonne, mais cela tient à peine debout car une mère de famille digne de ce nom y remédierait immédiatement, et un père de famille musulman ne laisserait certainement pas ses filles prendre la clé des champs au moment du *fitr*. Mais la discrétion le retient d'en demander davantage. Nous le remercions et prenons congé en l'assurant que nous allons retrouver nos parents.

Reste à savoir où nous allons passer la nuit : si les journées marocaines de printemps sont chaudes, les nuits sont fraîches. Au bout du compte, c'est serrées l'une contre l'autre que nous nous allongeons à même le sol, ma sœur et moi, dans l'ombre d'un bosquet d'un jardin public, à l'abri des regards. Notre première nuit de liberté. Nous ne nous doutons pas alors que, pendant près d'un mois, nous dormirons dans les jardins publics.

Une constatation élémentaire s'impose à nos naïves personnes : l'hygiène corporelle est un luxe. Le premier jour, nous faisons une toilette sommaire au robinet public, puis nous tirons nos cheveux sur la nuque et les attachons avec un élastique. Nous conservons ainsi une apparence relativement décente. Quant à se brosser les dents, ce sera pour plus tard.

Puis nous dérivons vers un établissement repéré la veille, le Croquanti, un snack fréquenté par la jeunesse dorée d'Agda, où aucun serveur ne vous force à consommer. Un juke-box constamment alimenté diffuse de la musique. Avec un peu d'astuce, nous repérons les sandwiches abandonnés, les fonds de soda dans les bouteilles, et nous utilisons les toilettes et les lavabos. Nous lions conversation avec les clients et, comme eux, parlons musique et cinéma. Le hit du moment est *Dirty Dancing*.

Faut-il l'avouer ? En dépit de notre situation désespérée, nous nous amusons comme jamais depuis que nous avons quitté Rosières. Notre jeunesse, la liberté retrouvée, le sentiment d'avoir triomphé et échappé à l'enfer pansent les plaies psychologiques. Nous ne pensons qu'à nous, nous sommes vivantes. Peut-être le resterons-nous. Il le faut.

Les garçons et les filles de nos âges, qui oscillent entre quinze et seize ans, nous interrogent évidemment : nous prétendons que nous habitons à Agdal, que nous allons à Saint-Ex, un autre lycée français, rue Al Maarif, et que nous rentrerons chez nous dès que nous les aurons quittés. Au bout de quelques jours, nous pouvons dire que nous nous connaissons. Il arrive qu'une fille ou un garçon nous offre un sandwich et un soda. En réalité, le quartier semble aux mains des adolescents : on ne voit quasiment jamais leurs parents, mais seulement leurs voitures. Il y a là quelques enfants de diplomates en poste à Rabat ou de riches négociants étrangers. Nous venons de pénétrer dans le cercle de la jeunesse dorée de la capitale. À nous de tenir notre rang supposé, fût-ce à coups de

mensonges.

Quatre jours après notre arrivée à Agdal et notre entrée au Croquanti, Haquima s'est attiré un fidèle, Loutfi. Peu après, un de ses amis s'est joint à nous, Mortada, que tout le monde appelle Morta. C'est la naissance du noyau dur d'un petit groupe. Nous nous donnons rendez-vous devant le snack, prétendument à la sortie du lycée, ce qui ne change pas notre condition de zonardes sans feu ni lieu. Tout au plus l'amitié et la générosité de ces garçons règlent-elles le problème de la nourriture et de la boisson de façon irrégulière.

Les nécessités de l'hygiène, cependant, deviennent pressantes. Il nous faut absolument renouveler notre garde-robe sommaire. Nous avons remarqué que, la nuit, des gens mettent des vêtements à sécher sur les balcons. Nous parvenons à en décrocher quelques-uns au bout d'un bâton. Un t-shirt par-ci, une culotte ou un jean par-là... Le vol de ces bricoles ne ruinera pas leurs propriétaires, mais nous permettra de conserver une apparence à peu près correcte.

Nous savons que la situation ne peut s'éterniser, notamment parce que juillet approche et que cette échéance annonce le retour de Choukri. Quand il apprendra que nous avons disparu de la maison de Miloudia, il lancera tous les diables de l'enfer à nos trousses, et là, plus que jamais, nous risquerons la mort.

Le projet de rejoindre Tanger n'est pas abandonné, mais remisé. Nous attendons l'occasion. Nous ne pouvons demander à personne de nous y emmener : ce serait un aveu qui risquerait de donner l'alerte.

Nos jérémiades inventées sur l'ennui de notre vie à la maison, sur nos parents toujours absents car appartenant au corps diplomatique, sur la solitude et sur la tyrannie de la bonne émeuvent Loutfi, qui nous invite à dormir chez lui. Il dispose, avec sa mère, d'un petit appartement à Agdal. Cette invitation bienvenue nous offre la possibilité de dormir dans un lit et de nous servir d'une salle de bains. Et puis, comme nous sommes ensemble, nous pourrions nous défendre dans le cas où l'intimité donnerait à Loutfi des idées déplacées. Mais ce garçon semble trop doux pour cela – peu de temps après, il nous avouera qu'il est homosexuel. Toutefois, il nous adviendra aussi de refuser de telles invitations, pour ne pas donner l'air d'être à la rue.

Dans la journée, l'inconscience nous porte à aller rôder autour des ambassades et à narguer les gardes en poste, juste pour nous amuser. Peine perdue : à l'ambassade des États-Unis, par exemple, les gardes, même bombardés d'œillades provocantes, restent de marbre.

Espiègeries de jeunes filles enivrées par la *dolce vita*...

DESCENTE VERS L'ENFER

Quinze jours plus tard, un sentiment animal m'alerte : nous sommes devenues trop visibles. La période des vacances familiales est proche, et mes parents sont peut-être déjà à Douar Doum. Dès son arrivée, Choukri aura certainement été informé de notre disparition. S'il faisait des recherches à Agdal, il n'aurait pas de peine à nous retrouver.

Nous n'avons trouvé aucun moyen de gagner Tanger. Il faut rentrer dans la clandestinité et, pour cela, retourner à Oulja, où vit l'une des sœurs de Choukri, Rabi'a. Elle habite dans une baraque au toit de tôle ondulée, près du cimetière. Non seulement elle est brouillée avec Choukri, mais son fils, Tawhid, beau garçon et forte tête, ne peut pas souffrir la famille de ma mère. Ni l'un ni l'autre ne nous trahira.

Au Maroc, les nouvelles vont vite : le téléphone arabe a informé cette tante de nos fugues, de la séquestration organisée par Choukri, de notre sort lamentable chez les Azzouzi. Rabi'a ne porte pas non plus ces derniers dans son cœur ; il y a quelques années, elle s'est battue avec le Bouc et lui a décoché un magistral coup de talon sur le crâne, qui l'a étendu tout net et lui a laissé une belle cicatrice. Elle et son fils nous réservent un accueil affectueux.

— Je n'en peux plus de la famille de ma mère ! s'écrie Haquima. Regarde ce que m'a fait le Bouc, dit-elle en indiquant l'incisive manquante.

Rabi'a hoche la tête. Tawhid s'empporte :

— Si quelqu'un vous emmerde, famille ou pas, je vous protégerai !

Et il montre le poignard qu'il porte toujours à la ceinture. Il a eu maille à partir avec la police, nous le savons, et quand celle-ci était à ses trousses il s'est caché toute une nuit dans un puits. Comme ma sœur fait des yeux ronds, Tawhid renchérit :

— Comment peux-tu avoir peur de ce type ? Il ne peut même pas se battre contre une femme, tu l'as bien vu avec ma mère ! On ira le voir et je lui réglerai son compte !

Mais, par égard pour notre mère, ni ma sœur ni moi ne sommes disposées à aller administrer une rouste au Bouc ou à lui en faire donner une. Autant inviter

Choukri à entrer dans la danse...

L'affection et la sécurité qui nous sont offertes nous font l'effet d'un baume. Pour la première fois depuis près de trois ans, quelqu'un de la famille nous protège vraiment, et personne ne nous traite de putes.

Hélas, le même instinct animal met fin à cette halte au bout de quinze jours : Choukri va bientôt arriver, et il sera informé que nous nous sommes réfugiées chez sa sœur. Force nous est de reprendre le maquis et de filer sans crier gare : mieux vaut que ni Rabi'a ni son fils ne sachent où nous allons. Aujourd'hui encore, je regrette ce départ brutal, qui semble ingrat.

Nous retournons donc à Agdal, où nous retrouvons notre maison à nous : la rue. Quelques-uns des garçons que nous avons quittés sont toujours là et se réjouissent de nous revoir. Hélas, l'été qui amène des touristes a enrichi le quartier de bandes qui viennent d'autres quartiers et que nous ne connaissons pas. Certains veulent se frotter au luxe, reluquent les villas et les établissements huppés, d'autres se contentent de zoner. Ils tentent parfois de nous prendre en chasse et de nous bousculer ; il y faut du poing et du mollet, mais nous parvenons à leur échapper. Cependant, il nous faut aussi redoubler de vigilance : la nuit, nous ne dormons plus ensemble car il faut que l'une de nous deux fasse le guet. Parmi les souvenirs de cette époque tourmentée figure celui de la jeune fille que j'étais, vigie nocturne, un bâton à la main, tressaillant au moindre bruit de feuillages et prenant à l'occasion un chat errant pour un humain vicieux.

Quel insecte malveillant ou quelle scolopendre me piqua durant mes quelques heures de sommeil sur le sol ? Je ne sais, mais une douleur aiguë apparut au bout de deux jours dans ma jambe droite. À chaque pas, j'étais transpercée. Quelques jours plus tard, un bouton apparut sur le mollet, de plus en plus dur à mesure que je m'affaiblissais. La jambe entière était prise. Je boitais.

Nos amis d'occasion feignirent de s'apitoyer. S'ils avaient eu un peu plus de substance, peut-être l'un d'eux aurait-il dû m'emmener chez un médecin – il y avait là des fils de diplomates, d'ophtalmologues, d'avocats, et même un fils de médecin –, mais ce ne fut pas le cas. Ils n'avaient pas d'expérience, pas le sens des responsabilités, et leur commisération n'était que simagrées. Ils se comportaient correctement, cependant, et ne s'autorisaient aucun geste déplacé. Nous étions donc en confiance. Quand nous n'étions pas au Croquant, nous nous retrouvions dans des parcs, pour des soirées entre jeunes. Ils apportaient des sandwiches, des gâteaux, des sodas, et l'un d'eux installait une chaîne hi-fi portable ; nous écoutions alors des tubes de Prince, de Michael Jackson, de Madonna. Je dansais, autant que je le pouvais.

Un soir, tout chavira. Haquima et moi, assises sur un banc, buvions du soda dans des verres à thé. Ma sœur se déclara fatiguée, tandis que je souffrais de plus en plus de mon infection à la jambe. Dans mes derniers moments de lucidité, je repérai près de nous un garçon obèse, ruisselant de sueur, et un autre qui arborait des mèches blondes, à la californienne. C'était des métis, de père américain et de mère marocaine. À un moment, je tentai de me lever, mais je titubai et me rassis. Puis tout devint flou. J'eus conscience qu'on me palpait, de façon indiscreète. Il y avait trois garçons autour de ma sœur, et trois autour de moi. Ils me soulevaient les jambes. J'entendis ma sœur les supplier de s'en prendre à elle plutôt qu'à moi, puis un voile noir s'abattit sur moi, sur nous, sur le monde.

Quand nous revînmes à nous, il faisait nuit. Ma sœur ouvrit les yeux un instant après moi. Toutes les deux par terre, recroquevillées, nous nous sommes regardées dans la clarté d'un lampadaire. Nos pantalons étaient baissés. Nous nous sommes levées pour les remonter, puis nous nous sommes assises sur le banc. Un regard circulaire alentour : personne.

Nous avons été violées. Le soda contenait une drogue, drogue des violeurs ou autre, l'arme des lâches. Le fils de médecin, sans doute le coupable, avait dû la voler chez son père. Nous ignorons le temps qu'ont mis ces voyous à leur infâme besogne.

— Il faut qu'on se lave, a dit l'une.

Dans l'état de stupeur où nous étions, nous parlions d'une seule voix. Nous n'étions plus nous-mêmes.

— Ça doit rester entre nous, a dit l'autre.

Ce pacte secret allait durer vingt ans, rompu seulement aujourd'hui par ces lignes que j'écris.

Où aller ? À la police ? Surtout pas. Nous serions traitées en coupables et plus que jamais déshonorées. La famille ? Pas question. Son premier réflexe serait de nous emmener chez un médecin pour vérifier que notre virginité était intacte – au Maroc, ces consultations sont gratuites –, puis elle exigerait que nos violeurs nous épousent, comme c'est la coutume. De toute façon, nous ne savions pas qui nous avait violées. Nous imaginons déjà la recherche des coupables, les contestations, le scandale... Une question se posait fugacement, dont nous ne connaîtrions jamais la réponse : avons-nous été violées par un seul garçon ou plusieurs ? En tout cas, nous étions sûres que nous ne reverrions aucun d'eux. Ils devaient maintenant nous fuir comme la vengeance céleste, et nous n'avions pas davantage envie de croiser leurs regards.

Cet épisode a tout cassé : nous sommes dépossédées de nous-mêmes. Quant au projet de gagner Tanger, il tombe aussitôt en poussière.

Au matin, nous allons chez Loutfi. À nos voix rauques, à nos expressions

défaites, à nos tenues chiffonnées, il perçoit que nous ne sommes pas dans notre état normal, mais ne pose pas de questions. Sa discrétion même est suspecte. Sait-il quelque chose ? En tout cas, il ne le révélera pas. Il nous offre la libre disposition de sa salle de bains.

Je nous revois, ma sœur et moi, assises l'une en face de l'autre dans la grande baignoire, frottant furieusement nos culottes.

— J'espère qu'aucun d'eux n'était malade, demande-t-on d'une seule voix.

Sida et maladies vénériennes hantent en effet les conversations des jeunes sur la sexualité. Et nous n'osons même pas nous avouer le risque que nous puissions avoir été fécondées.

Déflorées, sans projet, sans avenir, réduites au rang maudit de ce que Choukri appelait les « inutilités », nous ne sommes plus rien. Nous avons conscience que, depuis notre fugue de Rosières, nous descendons vers l'enfer palier par palier. Et ma jambe me fait de plus en plus mal.

Les trois jours suivants sont partagés entre l'hébétude, la souffrance et l'anxiété. Notre vigilance est décuplée la nuit, quand nous montons la garde. Puis l'imprévu advient.

Le quatrième jour, tandis que nous marchons dans la rue, notre regard se fixe sur une femme en djellaba devant nous. C'est notre mère. Elle regarde à droite, à gauche. Elle cherche.

— Maman !

Elle s'immobilise, se retourne, et nous voici dans ses bras.

— Je vous ai trouvées ! Je vous croyais mortes ! Dieu soit loué !

Elle pleure. Elle paraît lasse, ses traits sont fatigués. Elle ne remarque pas que je boite. Sa première question est pour demander si nous avons été violées.

— Avant tout, nous allons à l'hôpital. On va vérifier.

La force de son éducation. Nous marchons avec elle et nous avisons qu'elle se dirige non pas vers l'hôpital, mais vers Douar Doum. Nous approchons de la maison de Miloudia. Sa sœur Zahra, celle qui torturait Haquima au lavoir, la rejoint. Elle nous considère de loin, sans émotion, le visage fermé. Et ma mère reprend notre interrogatoire devant elle. Comme nous ne répondons pas, elle insiste :

— Vous avez été déshonorées, oui ou non, à la fin ?

— Oui.

Après un silence, Zahra déclare :

— Nous ne pouvons pas les reprendre, Karima. S'il les voit, notre frère les battra sans merci. Débrouille-toi, trouve une solution. Tu as la journée pour ça.

15
LA FUITE

Pour tout le monde sauf pour ma mère, il fallait se débarrasser de nous. Nous sommes reparties toutes les trois, moi traînant la jambe, dans une direction inconnue.

— Où allons-nous ?

— Chez Soad.

Nous ne connaissons cette cousine maternelle que de nom. Elle vit dans une belle maison climatisée, dans le quartier de Youssefieh, ses enfants vont au lycée français. Son accueil me paraît bienveillant ; ma sœur et moi sommes frappées par l'embonpoint de cette femme, et surtout par son arrière-train imposant, qui nous inspirera le surnom d'Escargot – cet âge est sans pitié. Ma mère la prend à part et, nous l'apprendrons plus tard, lui raconte notre longue mésaventure. Puis elle lui demande l'hospitalité. Quand les deux femmes reparaissent, la cousine nous sourit et demande à un domestique de nous servir des rafraîchissements et des gâteaux.

— Vous êtes ici chez vous, nous dit-elle.

Au lieu de s'esquiver après avoir servi, le domestique demeure planté là, l'air bouleversé, et finit par s'expliquer. Un meurtre atroce vient d'être découvert. Le cadavre d'une femme démembrée et mutilée a été retrouvé à Oulja, les seins coupés, les paupières cousues... Un crime d'honneur, à l'évidence.

Ma mère et sa cousine poussent des cris d'horreur, tandis que Haquima et moi sommes étranglées par une peur rétrospective. Nous l'avons échappé belle.

Défaite, mais soulagée de nous avoir trouvé un havre, ma mère prend alors congé : elle doit retourner s'occuper de Souhayl et de Mustapha, et aussi retrouver Choukri. Non, elle ne lui dira rien. Quand elle est partie, Soad soupire et déclare :

— Ce n'est pas bien, ce que votre père vous a fait, mes filles.

Nous voilà informées sur ses dispositions à notre égard. Puis elle nous indique notre chambre, où nous serons en sécurité. Pour combien de temps ?

Dès lors s'instaure provisoirement une situation bancale, mais qui n'en est pas moins tendue. Les Azzouzi savent que nous sommes vivantes et que nous avons

été violées, Zahra ayant évidemment ragoté, mais, par égard pour ma mère, ils n'en ont rien dit à Choukri. Ils sont cependant divisés en deux camps : d'une part, ceux qui pensent que nous avons poussé le bouchon un peu loin, mais que nous ne méritons pas notre sort ; d'autre part, ceux qui pensent que des « traînées » comme nous n'ont eu que ce qu'elles méritaient. C'est le cas du Bouc, qui aurait dit :

— Qu'elles ne s'avisent pas de rentrer, sinon je les tannerai !

Choukri est, à son insu, le dindon de la farce. Notre sort dépend de sa décision. Ma mère, qui nous rend visite un jour sur deux pour ne pas éveiller les soupçons, prêche le faux pour savoir le vrai, lui déclarant qu'elle a entendu des rumeurs.

— Les petites sont à la rue, Choukri. Et si elles sont vivantes, elles ont forcément été violées. Qu'est-ce qu'on fait si on les retrouve souillées ?

Buté, Choukri invoque l'article 475 du code pénal marocain¹ et répond :

— Il faudra les marier à leurs violeurs, sinon nous aurons des ennuis. Nous n'avons pas le choix, elles nous ont tous éclaboussés par leur comportement. Il faut trouver un arrangement qui nous permette de restaurer notre honneur.

Autrement dit, nous sommes condamnées à rester sur le territoire marocain. Ma mère tente de le radoucir, mais en vain :

— C'est comme ça, Karima ! Tes filles ne quitteront plus le territoire marocain, elles ne le peuvent pas. On les mariera, et après elles n'auront plus aucun contact avec moi.

Choukri réussirait ainsi à accomplir ce qu'il avait prévu depuis notre naissance : se débarrasser de nous. Il se déferait de la menace de nos fugues aussi bien que de notre présence, et de la nécessité de mentir pour prolonger notre séquestration. Car, entre-temps, il a perdu la face pour d'autres raisons : ses mensonges au sujet de l'avocat chargé de nous rapatrier ont été mis au jour. Aujourd'hui encore, je ne parviens toujours pas à concevoir qu'un homme puisse froidement décider de s'amputer d'une partie de sa descendance. Je suis contrainte d'y voir la marque ultime de l'insondable mépris pour les femmes, d'une certaine culture qu'on croit pouvoir exonérer de son horreur en la qualifiant de traditionnelle.

Elle-même victime d'un mariage forcé, ma mère ne peut se résoudre à cette solution. Alors elle se décide enfin à enfreindre la tradition. C'est le début de sa rébellion.

Choukri ignore que nous nous trouvons à quelques dizaines de mètres de lui : seule une longue montée sépare la maison de Soad, l'Escargot, de celle des Azzouzi. Ma mère vient donc nous voir à pied.

Elle invoque des prétextes variés pour s'absenter : elle prétend qu'elle va au hammam, qu'elle a été invitée à déjeuner... Mais, cette proximité lui paraissant dangereuse, elle nous impose de nous vêtir de djellabas et de porter des foulards, pour ne pas être repérées. Interdiction formelle nous est faite de nous montrer à la terrasse ou aux fenêtres.

Bien lui en a pris : un jour, nous croisons Choukri en voiture, à côté d'un policier marocain. Il nous voit, mais ne nous reconnaît pas. Nous avons appris par ma mère qu'il est au mieux avec la police. Il veut nous retrouver parce qu'il est décidé à en finir avec cette histoire avant son retour en France.

Nous nous demandons, ma sœur et moi, s'il n'aurait pas perdu le sens des réalités : comment lui ou la police pourraient-ils bien reconnaître les violeurs, si longtemps après les faits ? Ces voyous ne se promènent pas avec une pancarte sur le dos disant « Je suis le violeur d'Amale » ou « Je suis le violeur de Haquima ». De surcroît, il ignore les circonstances de notre mésaventure et, si la police nous interrogeait et les appréhendait, elle serait bien en peine d'identifier ces garçons, puisque nous-mêmes ne les connaissons pas. Ainsi, la détermination de Choukri ne pourrait que le mener dans le mur et déclencher bien des complications. Ma mère en est consciente elle aussi. C'est pourquoi elle déploie une énergie inimaginable à faire avorter les projets de Choukri.

Notre but absolu est de quitter le territoire marocain, mais une difficulté majeure apparaît : nous n'avons pas de passeport – nous figurons sur celui de Choukri – et, par-dessus le marché, notre signalement a été communiqué à la police.

Peu de jours après avoir reçu l'asile de la cousine Soad, nous nous rendons donc à l'ambassade de France, puis au consulat. Nées en France, nous nous considérons comme françaises. Mais, à l'ambassade, le secrétaire qui nous reçoit aimablement met en avant une condition juridique :

— Ces enfants auraient dû, entre quinze et dix-huit ans, manifester la volonté de devenir françaises. Elles ne l'ont pas fait, nous ne pouvons donc pas les aider.

Sauf que nous avons justement entre quinze et dix-huit ans. Au consulat, le vice-consul nous reçoit sous le portrait du président de la République. Il écoute notre histoire attentivement, patiemment même, car il arrive que nous parlions toutes les trois à la fois ! Il nous informe que nous ne pouvons opter pour la nationalité française parce que nous n'avons pas de papiers. Sa solution est de téléphoner en France pour trouver en urgence un foyer d'accueil pour ma mère. Cette proposition ne tombera pas dans l'oreille d'une sourde, mais, pour le moment, il n'y a pas de solution pour notre retour en France. Nous retournons bredouilles chez Soad.

Pendant ce temps, Choukri, qui joue les pères éplorés avec les policiers, active ses recherches. Saïda, Souhayl et Mustapha savent bien où nous sommes, mais ils n'en pipent mot. Choukri s'impatiente : il faudra que les deux derniers soient présents à la rentrée des classes.

Ma mère continue de jouer l'ignorance et, mieux, se lamente sur notre sort :

— Qu'est-ce que je peux y faire ? Je voudrais bien qu'on les retrouve, moi aussi, gémit-elle. Je voudrais les serrer sur mon cœur...

Depuis dix-sept ans qu'il vit avec elle, Choukri n'y voit que du feu.

Puis les emmerdes « volent en escadrille ». Au cours de ces jours déjà pénibles, l'état de ma jambe empire. Elle est maintenant tout à fait raide, la douleur m'arrache parfois des cris, je dors mal et je sens que cela va aller de mal en pis.

— Il faut tout de suite trouver un docteur, décide Soad.

Elle a entendu parler d'une femme médecin qui exerce non loin. Elle obtient son adresse, s'y rend en compagnie de ma mère, qui me rapporte à son retour que cette femme habite dans une villa cossue et que son allure est européenne. Le hic est qu'elle demande à être payée avant de se déplacer. Et elle demande cher.

Je vois finalement arriver une élégante quadragénaire en tailleur, parfumée, visiblement une adepte obstinée du brushing. Elle parle un français sans accent.

— Installez-la sur la table, dit-elle à Soad, ce sera plus commode pour examiner sa jambe.

On m'aide à me hisser sur la table, couverte d'un simple drap. Je ne porte que ma culotte et la djellaba ; le contact d'un pantalon sur la jambe me serait insupportable. La femme commence à me palper la jambe.

— Votre fille souffre d'un abcès interne, annonce-t-elle à ma mère. Il faut l'opérer d'urgence et vider l'abcès.

Ce qui me frappe, bien que je ne sois pas experte en la matière, est que ce médecin ne porte pas de gants et ne nettoie pas le pourtour de l'abcès. Elle ne s'est même pas lavé les mains.

— Vous allez m'anesthésier ?

— Évidemment, mon enfant.

Puis elle demande à ma sœur d'aller chercher un coussin. Nous supposons que ce sera pour y poser ma tête, mais, quand ce présumé médecin sort de son sac une boîte métallique dont elle extrait un stéthoscope et un scalpel, point de matériel d'anesthésie en vue. Elle verse sur l'abcès le contenu d'une ampoule de Dacryosérum, dont j'apprendrais bien plus tard qu'il s'agit d'un produit réservé à l'ophtalmologie, sans aucune propriété anesthésique ni désinfectante. Puis

cette faiseuse éhontée lance aux trois femmes présentes :

— Tenez-la.

Ma mère saisit mon bras gauche, ma sœur le droit, et Soad maintient mes pieds. Scalpel en main – non stérilisé, même pas frotté à l’alcool –, elle incise l’abcès sur une quinzaine de centimètres. Je hurle et me débats tellement qu’elle est contrainte d’arrêter. Le scalpel a dévié et m’a arraché un lambeau de chair. Un sang noir, malodorant et mêlé de pus, se répand autour de la plaie. Je crie de façon ininterrompue, ma mère en a les larmes aux yeux, et voilà que cette femme enfonce le doigt dans la plaie, qu’elle semble vouloir fouiller.

— Mais qu’est-ce que vous faites ? demande ma mère.

— Il faut attraper les globules pour les tuer.

Choper les globules ? Avec les doigts ? Nous prend-elle à ce point pour des ignorantes ?

Mes yeux se révulsent et je suis prise de convulsions. Ma mère pense que j’agonise, je tombe en syncope. Je sais ce qui a suivi par ce que m’en a raconté ma mère. La femme exigeait encore plus d’argent pour poursuivre ses soins. Comme ni Soad ni ma mère n’en avaient sous la main, elles sont allées en emprunter à des voisins. À leur retour, j’étais toujours évanouie. Cette fausse chirurgienne a alors exigé qu’on me porte sous la douche pour laver ma jambe.

— Il y a trop de sang pourri, a-t-elle dit, je n’y vois rien, vous comprenez ?

Des mains m’ont soulevée, j’ai rouvert les yeux, le jet de la douche a rincé ma jambe enflée. J’ai ensuite été réinstallée sur la table, et l’usurpatrice a versé sur la plaie ce qu’elle disait être de la pénicilline en poudre. Puis elle m’a laissé la boîte en me déclarant froidement :

— Tu n’en auras pas d’autre. Il va falloir que tu la gères, parce que je n’ai que ça.

Elle a fourré des compresses dans la plaie, puis elle est partie.

Combien de malheureux cette haridelle champouinée a-t-elle charcutés comme moi ? Je veux espérer qu’elle rôtit aujourd’hui en enfer, à feu doux, pour faire durer le plaisir. Le mien. Car elle a failli me valoir une amputation, sinon la mort.

En examinant la plaie, je distingue les fibres du muscle et, me semble-t-il, les tendons. Je frissonne d’horreur. C’est à moi qu’il reviendra de changer le pansement tous les deux jours, selon les recommandations de cette sorcière, et de bien enfoncer le doigt pour appliquer la poudre antibiotique.

1. « Quiconque, sans menaces, violences ou fraudes, enlève ou détourne ou tente d’enlever ou de détourner un mineur de moins de dix-huit ans, est puni par un emprisonnement d’un à cinq ans et d’une amende de 200 à 500 dirhams. Lorsqu’une mineure nubile ainsi enlevée ou détournée a épousé son ravisseur, celui-ci ne peut être poursuivi que sur plainte des personnes ayant qualité pour

demander l'annulation du mariage et ne peut être condamné qu'après que cette annulation a été prononcée. »

Autrement dit, le mariage permet au violeur d'échapper aux poursuites pénales, et il est évident que les parents de la victime n'ont aucun intérêt à celles-ci. On devine la condition de la victime épousée...

LE SAUVETAGE ET LA REVANCHE

L'épisode de la jambe infectée présente un aspect positif dont je ne suis cependant pas consciente : il galvanise les gens qui essaient de me sauver. Un soir, trois jours après l'intervention de la prétendue doctoresse, Soad est saisie par l'urgence de la situation : non seulement je suis en piteux état, mais les recherches de Choukri, secondé par la police, s'intensifient.

— Choukri n'arrête pas de les chercher, la police interroge tout le monde. Il ne reste que peu de jours, peu d'heures avant qu'il les retrouve !

Il faut que ma sœur et moi rentrions en France le plus vite possible. Mais comment y parvenir sans papiers ?

Tous ceux du clan Azzouzi qui nous sont favorables sont alors convoqués chez Soad pour un conseil de famille. Je suis allongée dans une pièce voisine de celle où elle les harangue :

— La gamine est en danger. Regardez sa jambe, elle ne peut même pas la plier ! Et la plaie sent mauvais... Je crains que l'intervention n'ait servi à rien.

De mon lit, je hurle que je veux rentrer. C'est alors qu'une idée géniale germe dans la tête de ma mère. Par chance, c'est la première fois que Farid n'a pas accompagné les parents au Maroc : cette année, Choukri l'a envoyé dans une colonie de vacances. Or, il n'a qu'un an de moins que moi, nous nous ressemblons, et il figure sur le passeport de ma mère. Ma mère décide donc de rentrer en France avant Choukri, sous le prétexte d'inscrire à temps Souhayl et Mustapha à l'école. Le trajet ne se fera pas en voiture, mais en car, puis en bateau.

Ma mère me fera donc passer pour Farid, à l'insu de Choukri. Et Haquima ?

— Amale, explique ma mère, je sais que tu souffres et que tu es en danger. Pour le moment, il n'y a qu'une place, et elle est pour toi.

Les frontières du pays sont très surveillées. Je sais que ma mère risque gros. Reste à faire la leçon à Mustapha et à Souhayl : ma mère lui raconte simplement qu'il s'agit d'un jeu :

— Si on croise des policiers qui posent des questions, lui recommande-t-elle, tu te tais. Et pendant tout le voyage, Amale s'appellera Farid, tu as compris ?

Suit un bref entraînement :

— Appelle ta sœur.

Il obéit et croit bien faire en criant « Farid ».

— Mustapha, non ! On ne t'a pas demandé d'appeler ton frère. Si on te demande d'appeler ta sœur, tu te tais, elle n'est pas là.

Avant le départ, ma mère me coupe les cheveux comme un garçon. Ma mère m'apporte des vêtements amples et un gros blouson. Mes seins sont écrasés par une ceinture de karaté.

C'est le cœur tremblant que je parviens sur le bateau. Je m'appuie sur Souhayl et Mustapha chaque fois que je dois faire quelques pas. Les passeports sont tamponnés à bord et, quand le douanier se présente pour examiner celui de Karima el Atrassi, ma mère, accompagnée de ses enfants Farid, Souhayl et Mustapha, il me semble que je vais défaillir. J'évite de le regarder dans les yeux. Mais il applique son tampon.

Délivrés, nous montons sur le pont supérieur. Nous respirons un instant, mais le douanier, qui semble avoir conçu quelque soupçon, revient nous examiner. Ma mère reste impassible. Il retourne enfin sur ses pas, la voie est libre.

Sept jours se sont écoulés entre l'intervention sur ma jambe et le moment où nous nous trouvons, enfin tranquilles, sur le bateau. Pour calmer ma fièvre, ma mère me tamponne le visage de temps à autre avec un mouchoir trempé d'eau froide.

Je suis dans un état de stupeur, les larmes me viennent aux yeux quand nous posons enfin le pied sur le sol français.

La suite, le train jusqu'à Bourges, puis le taxi, ne m'a laissé que des souvenirs embrumés et fragmentaires. Je dormais presque tout le temps.

Je me rappelle cependant mon arrivée aux urgences de l'hôpital de Bourges, où je suis née. Le premier médecin qui a examiné ma jambe a explosé en cris d'indignation :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est impensable ! Qui l'a charcutée comme ça ?

Un autre médecin, une femme, est venu ensuite se pencher sur la plaie et a secoué la tête.

— C'est quoi, ces compresses pourries ? Mais c'est un trou qu'elle a dans la jambe !

Des internes sont venus voir à leur tour cette urgence hors du commun. Ça bourdonnait autour de nous, j'ai perçu les mots « septicémie », « gangrène », ma mère était égarée. On m'a emmenée en salle d'opération. Un anesthésiste m'a

fait une injection, et je ne me souviens évidemment pas de la suite.

À mon réveil, les visages de ma mère et d'une infirmière m'observaient. Elles me souriaient, mais je voyais bien que ma mère avait les yeux humides.

— Elle avait un abcès interne mal soigné, expliquera plus tard le chirurgien, pendant la consultation précédant la sortie. Elle faisait une gangrène humide. À deux jours près, il aurait fallu l'amputer.

Il nous fait raconter l'intervention, là-bas à Rabat, et écarquille les yeux en nous écoutant :

— Comment ça, tuer les globules avec le doigt ? Vous êtes sûres que cette femme était médecin ?

— J'ai vu son diplôme, dit ma mère.

— Il était certainement faux ou volé. Et qu'est-ce que c'était que cette poudre blanche ?

— Je ne sais pas, il ne m'en reste plus. Elle m'avait appliqué du Dacryosérum.

— Du Dacryosérum ? répète le médecin, incrédule, levant les bras au ciel.

C'est ainsi que j'ai appris ce qu'était ce produit. Il restera à étudier le cas de cette femme qui avait prétendu m'opérer à prix d'or. Une infirmière licenciée pour faute grave ? L'épouse délaissée d'un médecin ? En tout cas, un filou féminin de la pire espèce.

Un gros pansement enveloppait ma jambe, j'avais un traitement à suivre, mais j'étais sauvée.

Ce renversement heureux de ma situation n'était pas le fruit du hasard. Il avait été provoqué par l'évolution de ma mère au fil des dernières années et, surtout, par la décision de Choukri de se débarrasser au Maroc de ses trois premières filles. Aucune idéologie n'avait influencé Karima, je suis certaine que c'est la simple humanité et l'instinct maternel qui l'ont incitée à défier l'autorité du potentat brutal qu'était son mari, l'homme qui estimait avoir droit de vie et de mort sur les siens.

Le sort qu'il nous infligeait depuis près de trois ans avait réveillé chez ma mère le souvenir de son premier jour de mariage, éclairé sous un jour cru les souffrances qu'elle endurait depuis dix-sept longues années. Elle avait commencé par se renseigner, plusieurs mois avant son départ pour le Maroc, sur les moyens légaux de s'échapper de sa prison sans barreaux. Elle s'en était d'abord ouverte à une voisine, puis à une autre, une troisième... J'imagine l'effort qu'elle a dû s'imposer pour parler et se confier. Bientôt, toutes les personnes compétentes de Rosières, y compris des hommes, avaient été mises à contribution pour répondre aux questions de ma mère. Comment une femme peut-elle divorcer ? Comment cela se passe-t-il du point de vue financier ? Peut-

elle prétendre à des allocations si elle n'a pas travaillé ?

Notre longue absence avait étonné les familles de nos anciennes camarades : que s'était-il donc passé après la fugue à Paris ? Pourquoi étions-nous restées au bled après les vacances ? Interrogé sur ce point, Choukri racontait des balivernes : nous vivions à Rabat dans une villa luxueuse, nous ne manquions de rien, nous poursuivions nos études. Mais, découvrant par la bouche de ma mère les réalités de la vie des El Atrassi, les familles du quartier en avaient été choquées. Et Choukri passait désormais pour un menteur et un père dénaturé, sans même comprendre qu'il y perdait des plumes. Il s'était déshonoré lui-même.

Ces encouragements donnés à ma mère montraient que, pour les proches, les voisins, les amis, son sort et celui de ses enfants étaient réellement scandaleux. Si Choukri ne nous avait pas battues comme il le faisait, nous n'aurions pas fugué la première fois. S'il n'avait pas tenté de nous supprimer de son existence en nous condamnant à un exil odieux au Maroc, nous n'aurions pas fugué une seconde fois.

Un seul homme était responsable de la situation de ses filles aînées, et c'était lui. Ma mère avait alors commencé à tisser sa toile d'araignée, dont les fils seraient des câbles d'acier. Il se prenait pour un héros, il tomberait comme une mouche.

La décision de divorcer s'imposa à elle, irrévocablement : même si elle parvenait à nous faire rentrer toutes les trois du Maroc, mes sœurs et moi, la cohabitation serait désormais impossible. Trop de mal avait déjà été fait. La famille El Atrassi s'était fêlée, puis fissurée, sous les coups de ce mâle orgueilleux. La seule issue consistait à rompre tout lien avec lui.

Choukri se saoulait comme à l'accoutumée et ne s'étonnait sans doute pas de ne plus entendre de réprimandes. C'est que ma mère profitait de la torpeur où le plongeaient ses beuveries pour lui faire les poches. L'indépendance financière, en effet, lui était apparue comme la première condition de sa libération.

Elle alla en catimini, à pied et en compagnie de Farid, alors âgé de treize ans, à Saint-Florent-sur-Cher pour ouvrir un compte dans la principale banque de cette localité. Mieux, elle y fit verser les mensualités de la Caisse d'allocations familiales. Farid, le garçon « disqualifié » en raison de notre fugue à Paris, avait d'emblée pris le parti de notre mère. Comme elle, il n'accordait aucun crédit aux fables que Choukri racontait sur l'avocat censé œuvrer au rapatriement de ses trois sœurs. La duplicité de ce père qui lui avait permis de rattraper la voiture familiale alors qu'elle quittait Douar Doum lui avait ouvert les yeux : il n'était pas un homme à qui l'on pouvait se fier.

Nous l'ignorions alors, mais, dans notre exil marocain, nous étions devenues

des emblèmes. Pour Choukri, nous étions des trophées, les filles sacrifiées parce qu'elles l'avaient prétendument déshonoré. Pour ma mère, nous étions aussi des trophées d'une autre nature, qui symbolisaient la lutte contre un père inhumain et contre l'adversité.

Avant le dernier voyage, ma mère avait appris l'existence, en France, d'organismes de secours qui entretiennent des foyers d'accueil et aident les femmes victimes de mauvais traitements à trouver du travail et à prendre soin de leurs enfants. Sa surprise fut totale, tant elle avait ignoré pendant des années qu'elle pouvait légitimement se dérober aux coups de Choukri. C'est l'un de ces foyers, celui que le vice-consul de France avait alerté en urgence, qui nous accueillit à notre retour. Après notre première visite au consulat, quand elle eut décidé d'appliquer son plan, ma mère y était retournée pour demander à être admise au foyer Saint-François.

Au retour du Maroc, ma mère gagna directement le foyer de Bourges avec Souhayl et Mustapha. C'est là qu'elle attendit ma sortie de l'hôpital. J'imagine qu'à son retour Choukri se sera d'abord étonné de ne pas la voir, avant de s'installer devant la télé, sur le canapé, avec sa bouteille de Villageoise. Sa déconvenue dut être colossale. Je regrette de n'y avoir pas assisté. Il aura probablement supposé qu'elle avait fugué, comme cela lui était déjà arrivé – des absences de quelques heures au terme desquelles elle rentrait, déconfite, à la maison. Sans argent, sans personne pour l'accueillir, elle ne pouvait aller bien loin...

Mais, cette fois, elle était partie avec les deux cadets. Comment allait-elle s'en occuper ? Et où ? Perplexe et vexé, Choukri aura probablement essayé de se confectionner un dîner et de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Lui qui se prenait pour un chef de tribu s'est retrouvé seul à son retour au foyer. Il s'en est sans doute consolé en se promettant que sa crétine de femme ne perdait rien pour attendre. Mais les jours se sont succédé, sans changement. Et un matin lui sont parvenues les convocations du juge aux Affaires familiales.

Sa fierté de mâle incontesté fut certainement mise à rude épreuve. Et ce ne serait pas la dernière fois.

LES NAUFRAGÉES DU FOYER SAINT-FRANÇOIS

Alors que j'étais à l'hôpital et que ma mère et ses deux cadets s'installaient au foyer Saint-François, un épisode révélateur survint, qui montre à quel point la situation intenable que Choukri el Atrassi avait imposée à sa famille menaçait de distendre les liens qui nous unissaient.

Ma mère avait informé Farid qu'elle était désormais installée à Bourges et séparée de son mari, mais il ignorait que j'étais revenue en France et, plus encore, sous son identité.

Un jour, en fin de semaine, elle l'a invité à passer la journée avec elle.

— Je t'emmènerai dans un endroit où t'attend une surprise.

Peut-être s'est-il imaginé qu'elle allait simplement lui acheter une paire de chaussures ou un jean, mais elle l'a emmené à l'Hôtel-Dieu, où elle l'a conduit jusqu'à ma chambre, et c'est ainsi qu'il s'est retrouvé au pied de mon lit. Abasourdi, presque hébété.

J'étais amaigrie, mes cheveux étaient tombés. Mais quel frère ne reconnaîtrait pas sa sœur ? Un long silence s'est installé, qui m'évoquerait plus tard ce qu'avait dû être la surprise des apôtres à Emmaüs.

— Amale ? a-t-il finalement articulé d'une voix déformée par la surprise.

— Oui.

— T'es revenue ?

Inutile de répondre.

— Mais quand ? Comment ? Qu'est-ce que tu as à la jambe ?

— C'est une longue histoire.

Je mesurai instantanément les ravages de l'absence et ceux provoqués par les histoires qu'il avait entendues sur mon compte et celui de mes sœurs pendant trois ans. L'affection qui nous unissait s'était évaporée, simplement parce que j'avais disparu de son horizon mental. Il avait pensé qu'il ne me reverrait plus. J'étais morte. Si je suis aujourd'hui consciente de la fragilité de l'adolescence, entretenue par l'égoïsme propre à cet âge, sur le moment j'avais soif d'affection. J'attendais un geste de tendresse, je n'ai obtenu qu'un long regard, et une main sur la mienne au moment de nous séparer.

— Tu vas aller cafter, maintenant ? Et dire à papa que je suis revenue et que tu m'as vue ?

Pas de réponse. Le garçon est bouleversé. Il ne sait plus quoi penser, il est la proie d'un conflit de sentiments primaires, tiraillé entre la fidélité à son père, l'amour qu'il porte à sa mère et celui qu'il sent renaître pour une sœur qu'il avait crue disparue à jamais. Ces sentiments se mêlent, il lui faut reconsidérer notamment le dogme selon lequel les mâles sont toujours victorieux.

— Qui a gagné, à ton avis ? lui demande ma mère pour marquer le point.

L'épreuve fut certainement violente pour lui. Par bonheur, ma mère le voyait tous les jours, et ce contact régulier a sans doute aidé Farid à encaisser le choc progressivement. Imprégné des racontars ineptes de son père, il avait conclu que celle qui avait disparu, là-bas au Maroc, n'était qu'une pute sans importance. On ne choisit pas ses sœurs, et celle-là, comme les autres, était une pute. Ainsi, les méfaits de la fausse vie familiale des El Atrassi avaient manqué mutiler mon frère. J'avais failli perdre une jambe, et lui, une partie de son humanité.

Incidemment, ma mère l'avait interrogé plusieurs fois : avait-il parlé à Choukri de sa rencontre avec moi ? Non. Peut-être avait-il peur d'une raclée. Mais il est revenu me voir régulièrement à l'hôpital.

S'il en est un qui reçut une claque retentissante, ce fut Choukri, lors de la réunion de conciliation qui précéda le divorce, peu après l'installation de ma mère au foyer Saint-François. Elle m'a raconté la scène. D'abord, Choukri avait découvert à cette occasion que sa femme avait bel et bien quitté le foyer avec les cadets. Il ne l'en aurait pas crue capable. Comment s'y était-elle prise ? Blême, incrédule, il la considérait, assise face à lui, de l'autre côté de la table. Elle déclara, en présence des avocats :

— Je voudrais qu'il me verse une pension alimentaire pour Souhayl et Mustapha, ainsi que pour ma fille qui vient d'arriver.

— Quelle fille ?

— Khadda.

Le désarroi lui défit les traits encore un peu plus.

— Mais comment as-tu fait ? balbutia-t-il au bout d'un moment. Comment as-tu fait pour les papiers ?

Ma mère lui rit au nez :

— Tu croyais que tu t'en étais débarrassé, hein ? Tu as tout fait pour que je ne la revoie pas, et tu croyais avoir réussi. Mais les faits sont là, Amale est en France.

Rien dans sa vie ne l'avait préparé à ce coup. Nous apprendrions quelque temps plus tard qu'il s'était repris à frimer et racontait à ses camarades de travail

qu'il avait « lourdé sa bonne femme ». Aujourd'hui, affront suprême, c'est sa bonne femme qui demandait le divorce.

Notre victoire contre la gangrène ne nous a pas réservé pour autant une vie de roses et de miel, loin s'en faut.

En premier lieu, mes sœurs étaient toujours au Maroc, et il fallait trouver un moyen de les rapatrier. Ensuite, les épreuves m'avaient diminuée, physiquement et moralement. J'étais toute maigre et mes cheveux recommençaient à peine à pousser. Longtemps, j'ai eu de la peine à marcher normalement. Je suis passée par une période dépressive. Séparée de mes deux sœurs, je n'avais personne à qui me confier – si ce n'est ma mère, que je ne voulais pas laisser avec mes « états d'âme » –, et nous n'avions aucun moyen en vue pour les faire revenir. Le bonheur était devenu pour moi une fiction coûteuse. Ma vie m'apparaissait comme un mauvais rêve où, accrochant ma robe à une écharde, je la voyais se défaire tout entière pour finir par me retrouver nue.

J'osais à peine me l'avouer, mais j'avais deux trous dans le corps, celui de ma jambe et l'autre. Blessée sur un champ de bataille, je me serais accommodée de l'un. Mais pas de l'autre. Et, par-dessus le marché, j'avais maintenant peur des hommes. Plus question de sortir du foyer sans emporter une bombe lacrymogène. Heureusement, je n'étais pas enceinte et j'espérais fermement, désespérément, que ma sœur ne le fût pas non plus. D'autre part, lors de mon séjour au Maroc, j'avais contracté le virus de la gale ; ma famille et moi-même avons donc été mises en quarantaine.

Deux éléments ont tempéré cette morosité, qui risquait de virer à la neurasthénie. D'abord, j'ai repris la vie scolaire : j'ai été inscrite dans le même collège que Farid. Mais, à seize ans, après avoir été coupée du système pendant près de trois ans, ce fut dur. Après une batterie de tests, on m'a fait passer en quatrième. Dur également : j'étais une classe sous la sienne ! Enfin, ce collège accueillait beaucoup d'enfants de Rosières, et il n'a pas été facile de reprendre contact avec eux. Pendant trois ans, j'avais été là-bas un objet de moqueries ; aujourd'hui, traînant la jambe, avec des cheveux rares et trop courts, j'étais devenue un objet de dérision. « L'Aventurière », comme ils me surnommaient, devait s'appuyer sur le bras de son frère pour des trajets de quelques dizaines de mètres.

Le second élément heureux fut le foyer Saint-François, le radeau des naufragées. Cet asile était dirigé par un abbé dont le nom s'est échappé de ma mémoire. Pour notre sauvegarde, il surveillait de sa fenêtre les allées et venues. Le lieu attirant en effet des maris vindicatifs, l'accès en était contrôlé. L'abbé savait repérer l'époux rancunier ou pris de boisson qui se cachait derrière un

arbre et guettait une occasion de se faufiler dans l'établissement, histoire d'administrer une bonne rousté à l'infidèle. Nous nous sentions enfin protégées. Celles qui n'ont jamais été battues ignorent quel réconfort cela représente d'être sûre que jamais personne ne lèvera la main sur soi.

Le décor de nos quartiers d'habitation, comme celui de tous les autres, était nu : des murs blancs. Et nous y étions arrivées virtuellement nues. Nous occupions deux petites pièces, dont l'une servait de living et l'autre, de chambre à coucher, avec des lits superposés et un lit d'appoint qui réveillait en Mustapha la nostalgie de son lit pliant de bébé. Mais, nous le savions, nous ne reverrions jamais Rosières. J'y suis retournée des années plus tard, avec mes enfants, afin d'exorciser le passé, mais ce fut un moment douloureux.

Quand je débarquai au foyer, je fus ravie par la présence d'une télé, mais celle d'un réfrigérateur me parut absolument fabuleuse. Elle me rendit le goût de manger, perdu pendant les longs mois d'errance à Rabat. Au retour des courses, ma mère le remplissait d'aliments dont j'avais même oublié le goût : yaourts, bananes, biscuits... Je les dégustais lentement, presque religieusement, aussi parce qu'il me fallait réhabituer mon estomac à des repas réguliers, que je prenais au réfectoire, le midi et le soir. Et je culpabilisais pour mes sœurs.

Je réapprenais à vivre, et ma mère aussi. Elle avait un travail rémunéré : elle était serveuse dans ce même réfectoire et y faisait la plonge. Elle s'émancipait également. Elle commençait à prendre soin de son apparence, esquissait un maquillage et faisait les magasins. Bientôt, elle s'acheta un tailleur, puis une robe, et elle alla chez le coiffeur. Les premiers résultats ne furent pas convaincants ! Pour l'avoir trop rarement fait, elle ne savait même pas appliquer du rouge à lèvres et, comme elle était distraite, il lui arriva de sortir un jour avec un seul œil maquillé ! Quant à la coiffure, ses « nouveaux cheveux », comme elle les appelait, semblaient inspirés d'un personnage de *Dallas* : courts et frisés, avec une petite frange. Farid et moi la surnommions Mafalda, du nom de l'insupportable petite héroïne de bande dessinée. Elle ne portait que très rarement des chaussures à talons, si bien qu'un jour elle frôla la catastrophe dans les escaliers du foyer.

Ma mère était belle, mais, au terme de sa longue traversée du désert, elle mettrait un certain temps à apprendre les codes de la séduction et de la mode. Mais l'essentiel est qu'elle sortait. Elle allait au restaurant avec des amies et était devenue volubile, elle autrefois si taciturne. Affirmant son personnage social, elle avait enfin libéré sa personne.

Les radeaux ne flottent pas indéfiniment. Ils finissent par sombrer ou par toucher le rivage. Nous, nous avons accosté. Le divorce fut enfin prononcé à

l'amiable : Choukri était déchu de ses droits parentaux et n'avait plus le droit d'approcher ma mère. Les enfants vivraient désormais avec elle, à l'exception de Farid, qui avait choisi de rester avec son père. Choukri s'était vu concéder un droit de visite restreint, mais seulement en présence d'une assistante sociale – il n'en a jamais usé. Il n'avait désiré qu'un héritier et s'en contentait : c'était Farid. Quant au second, Mustapha, il était trop jeune encore pour flatter sa vanité de mâle, et d'ailleurs Choukri n'avait cure de son éducation.

Ma mère aurait pu exiger une petite somme pour son dédommagement, une partie de ce capital immobilier que Choukri avait constitué au Maroc, grâce à ses gazinières volées. Elle s'y est refusée. Sagement, son avocat lui indiqua qu'il aurait été difficile d'en prouver l'existence et de l'évaluer. Mais c'est la magnanimité qui lui dicta d'y renoncer : elle n'avait pas divorcé pour avoir de l'argent. Ce serait la part du sable.

La rancœur n'avait cependant pas déserté Choukri. Il était venu s'installer à Bourges, dans un petit pavillon près du commissariat. J'y allais au début, quand mon père était absent.

— Derrière la porte, m'a rapporté Farid, il a pendu des chaînes de vélo, pour le cas cas où l'on viendrait l'agresser. À l'intérieur, il a accroché des sabres au mur. Il a toujours un bâton à portée de main, un bâton de blédard.

Charmant chez-soi ! Mais Farid s'en accommode. J'ignore qui sont ces ennemis que Choukri craint tant. Peut-être des gens de Rosières.

Ni mes sœurs ni ma mère n'apprécient de savoir Choukri en ville. La première fois qu'il a vu Karima dans la rue, il a couru après elle en brandissant un Opinel. Et, comme Bourges est une petite ville et que Choukri aussi fait ses courses, il lui arrive de croiser ma mère chez Leclerc. Alors il l'insulte et la menace, au point que les vigiles doivent intervenir.

— Tu fais ta belle, hein ? crie-t-il, la voyant désormais bien habillée. Tu crois que tu as gagné, *ya karba* (calamité) ? Tu vas voir ce qu'elles vont t'apporter dans la vie, tes filles, rien que des ennuis !

Ma mère, impassible, continue de pousser son Caddie tandis qu'il poursuit ses imprécations :

— Je te les laisse, elles me dégoûtent ! Elles ont été déshonorées !

Pour nous, le déshonneur est d'avoir eu un père pareil.

« SALAUDS DE PAUVRES ! »

À ce point-ci, l'aventure des El Atrassi semble achevée. Chacun a suivi sa trajectoire, et les lois françaises ont sanctionné les coups bas et rétabli chacun dans ses droits. Chacun, sauf moi. Seize années de souffrances m'ont emplies d'un immense et inassouissable désir de revanche et de compensation. Une conviction m'habite obscurément : personne ne me marchera plus sur les pieds. Et ce que je veux, je l'aurai à tout prix. Tout m'est dû, rien ne me résistera. J'avais dans la jambe un gros trou, mais la frustration a creusé dans mon âme rien moins que des cavernes.

C'est avec peine que je l'avoue. Les mois qui suivirent ne furent pas les plus glorieux de ma vie, mais je dois les raconter, parce que le récit qui suit contient une leçon bien plus vaste que celle de ma seule histoire personnelle.

Nous vivions très modestement, pour tout dire sans argent, au foyer Saint-François. Or, les trois années de privations extrêmes endurées au Maroc avaient exacerbé en moi une avidité quasiment sans borne. J'avais subi la loi du plus fort et, comme j'avais prouvé que je pouvais l'inverser, j'en avais conclu que je pouvais être la plus forte à mon tour.

J'étais à peine rétablie, un mois après ma sortie de l'hôpital, que je commis mon premier vol. Je voulais un jean, j'en rêvais, et je savais qu'on en trouvait aux magasins Aubrun. J'y entrai en sachant exactement ce que je voulais, le modèle, la couleur, la taille, le rayon où il était rangé. Je connaissais aussi les allées et venues des vendeurs, que je savais moins nombreux entre midi et 14 heures. J'y allai avec Farid et lui confiai que j'avais jeté mon dévolu sur un Levi's coupe homme, un 501 brut. Toutes mes amies en avaient un, pourquoi pas moi ? Je chargeai Farid de faire le guet. Mes sœurs n'étaient pas encore revenues. J'ignore pourquoi j'exerçais sur mon frère un tel ascendant moral, sans doute à cause de mes expériences : pour lui, j'étais quelqu'un qui avait déjà « vécu ».

Aubrun est un grand magasin du centre-ville. On y accède par la parfumerie, puis les escalators mènent à l'espace Homme, au troisième étage. À l'époque, il n'existait pas d'antivols, de bips ni de portiques magnétiques ; aucune autre

sécurité que la surveillance visuelle. J'allai vérifier que l'article convoité était bien à la place que j'avais prévu. L'étiquette indiquait le prix : 500 francs. Absurde ! Je fouillai dans la pile pour trouver le 27-30 de mes seize ans. Pas besoin d'ourlets. Je le fourrai dans mon sac. Personne ne m'avait vue. C'est du moins ce que je croyais, mais je me fis arrêter à la sortie par un grand vigile, sorte de Mike Tyson ou de Dark Vador surgi de nulle part, sans doute agent de sécurité. Ma frayeur fut vive.

— Contrôle de routine. Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Je « sentais la patate ». Farid, à distance, me faisait des signes de la main, la secouant d'abord, puis se passant le pouce sur la gorge comme pour me dire « T'es cuite ».

Comme je n'ai pas de papiers – je ne suis rentrée en France que quelques semaines auparavant –, la panique me saisit à l'idée que cet homme, à cause de ma bêtise, me renvoie au Maroc. Au lieu d'accepter la vie comme elle vient, de prendre mon mal en patience, j'ai commis une erreur colossale, peut-être fatale. Sur le grand jeu de l'oie de la vie, j'aurais pu lire à ce moment : « Annulez tous les efforts de votre mère pour vous sauver. Rejoignez vos sœurs Saïda et Haquima qui sont encore captives au Maroc. Retournez à la case départ, en passant peut-être par la prison. »

Mais l'entrevue avec le vigile fut très différente de ce que j'imaginais. Il m'avait certainement repérée de loin et s'était esquivé avant la sortie pour me prendre par surprise. Il m'a conduite dans un bureau presque vide, simplement meublé d'une table et de trois chaises, sous des consignes de sécurité punaisées au mur. Le personnage était alarmant, mais ses propos furent modérés :

— Écoute, ma grande, pas la peine de raconter des salades, « je l'ai fait, je l'ai pas fait »... Dis-moi ce que tu as pris et sors-le. On va s'arranger.

Comment m'avait-il repérée ? Farid nous a rejoints, blême. Je me voyais déjà menottée, emprisonnée, reconduite ; bref, perdue. J'ai sorti le jean et l'ai posé sur la table. Le vigile l'a tiré vers lui :

— On n'a pas toujours tout ce qu'on veut dans la vie, tu sais. Surtout nous, les Africains.

— Quoi, les Africains ?

— Nous devons être dignes et montrer l'exemple. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire n'importe quoi, tu comprends ?

Non, je ne comprenais pas. Se priver ? Encore ? N'étais-je pas déjà assez privée ?

— Allez, file ! C'est la première fois que je te vois, et c'est la dernière.

Mais cette leçon de magnanimité et de dignité sera vite perdue, puisque je traverse la rue tout de go pour aller aux Galeries Lafayette, pendant que Farid

ironise :

— Qu'est-ce que t'as cru ? Qu'on te renverrait au bled ? Ça n'arrive pas aux petits voleurs à la tire, aux gamins... Si tu te fais choper, on te donne une fiche de vol, au pire on appelle les parents, et encore...

Ses attitudes de malfrat expérimenté me portent sur les nerfs.

— Pauvre con, incapable de faire le guet !

Mon cœur bat la chamade quand, une demi-heure plus tard, je quitte les Galeries Lafayette avec un jean, le même modèle que chez Aubrun, dans mon sac.

Aussitôt, Farid, dépité de m'avoir aidée à faire un larcin sans en profiter, exige que je lui procure désormais des « cadeaux ».

C'était il y a vingt ans. Ce que je comprends aujourd'hui est qu'il n'y a pas lieu de sanctifier la souffrance. Elle endurecit, c'est tout. Elle déforme, aussi.

Au début, je n'ai pas volé pour l'amour du « sport », pour la montée d'adrénaline ou pour l'exploit. Je n'étais pas kleptomane, je faisais cela parce que je n'avais pas d'argent, et aussi pour le plaisir que j'éprouvais ensuite à offrir à ma famille tout ce dont elle manquait. Cela me permettait de m'affirmer.

Je revois Mustapha jouer avec un Babar en peluche que j'avais volé pour lui quand il avait trois ou quatre ans et Souhayl, ravie de ses barrettes et des stylos parfumés que je lui offrais. J'ai volé pendant des mois, surtout des vêtements, pour ma mère, pour mes sœurs quand elles sont arrivées, pour Farid et pour moi. Une semaine m'avait suffi pour me constituer toute une collection de jeans Levi's : un délavé, un marron, un beige, un vert, un noir, un bleu. Et aussi des Doc Marten's. Dans le magasin, je glissais dans les cartons mes ballerines usées à la place des chaussures subtilisées, et je m'amusais en imaginant la réaction des vendeurs quand ils les y trouveraient. J'ignorais alors où tout cela me mènerait...

« Salauds de pauvres ! » Plus tard, cette célèbre réplique que déclame Jean Gabin dans *La Traversée de Paris*, me fera sourire – d'un sourire en biais, j'en conviens.

J'avais sans doute une dextérité que Farid ne se reconnaissait pas, puisqu'il me demandait de piquer pour lui tel ou tel objet. J'acceptais toujours.

— À condition que tu fasses bien le guet.

En réalité, ce n'était pas si difficile. Non seulement les systèmes de protection actuels n'existaient pas, je le répète, mais il n'y avait même pas de caméras de surveillance ! Dès que les vendeuses étaient occupées ailleurs, je tendais le bras, saisisais l'article désiré et le fourrais dans mon sac en bandoulière : des jupes, des robes, des vêtements d'enfant, mais aussi des friandises, Kinder, M&M's...

J'arrivais à la maison avec un sac plein que je vidais sur la table.

— Je suis votre père Noël ! disais-je à Souhayl et Mustapha.

J'étais heureuse de leur faire plaisir. Ils tendaient les bras, ravis, tandis que ma mère essayait parfois de me remettre sur le droit chemin.

— Ce n'est pas bien, ce que tu fais. Ça ne peut que te mener dans le mur !

Mais, tant que je ne me faisais pas prendre, le problème ne me semblait pas urgent. D'ailleurs, ma mère cédaient elle aussi à la tentation en acceptant parfois quelques-uns de mes larcins. Je volais même du whisky pour Choukri, pour qu'il laisse sortir Farid.

Au début, nous commettions nos larcins en amateurs : des Playmobil pour Mustapha, des sous-vêtements pour moi, des biscuits, du shampoing... Puis, avec le temps et l'expérience, j'étais devenue professionnelle. Et Farid s'était fait la main : désormais il volait lui aussi, surtout pour notre mère, mais sans s'oublier.

Salauds de pauvres !

CAMBRIOLEURS DÉVALISÉS ET AUTRES BRICOLES

Mon apprentissage de la délinquance était efficace. Ma mère avait humé un jour un parfum dont elle s'était entichée : Poison, de Christian Dior. Elle voulait Poison, elle l'aurait. Marchant un soir avec Farid dans la rue Moyenne, au centre de Bourges, nous passons devant une parfumerie. Il n'y a pas de rideau de fer et la vitrine me semble assez mince pour céder rapidement. Après un rapide repérage, nous passons à l'action, à l'heure où la rue est déserte. La vitrine est forcée au silex. Ma mère veut Poison ? Elle aura une cinquantaine de flacons, de celui-là et d'autres parfums.

Je n'épiloguerai pas sur le fait que ma mère acceptait ces cadeaux illicites. Le fatalisme a eu raison de la morale. Son destin avait été taillé sur le même patron que le mien et, pour avoir été moins provocantes, ses réactions n'étaient pas si différentes des miennes.

Deux mois se sont écoulés depuis le vol de mon premier jean : dans ce bref laps de temps, je suis passée du vol à l'étalage au cambriolage, et le vol est devenu pour Farid et moi une activité à plein temps. Je précise au passage que, comme nous sévissons de nuit, nos activités ne gênent aucunement nos études, que nous poursuivons sagement dans la journée.

Farid et moi sommes bien organisés : nous repérons deux boutiques par semaine, et toutes celles de la ville y passent ! Nos délits fleurent l'amateurisme et n'appartiennent pas au domaine du grand banditisme – nous ne nous attaquons ni aux banques ni aux bijouteries –, mais commerçants et riverains ne s'en plaignent pas moins. La police est sur les dents, ses voitures multiplient les rondes, mais nous avons appris à les éviter, comme ces moustiques qui savent échapper à la claque fatale. Le soir, Farid et moi regardons des cassettes de films de gangsters : *Scarface*, *Les Affranchis*...

Puis notre tandem se renforce de deux recrues, des garçons. Ils sont dans notre tranche d'âge : quinze et dix-sept ans. Leurs histoires ne sont pas plus édifiantes que la nôtre : Charlie, qu'en d'autres circonstances on qualifierait de charmant

garçon, a vu sa mère assassiner son père ; Nordine, quant à lui, a découvert que son père a été assassiné, dans un bar, lors d'un règlement de comptes. La presse locale nous surnomme bientôt « les Rôdeurs ».

Les magasins Paraboots et Oxbow, un opticien, un bar-tabac et d'autres commerces figurent déjà à notre palmarès, et notre audace grandit très vite. Pour Oxbow, par exemple, nous montons sur le toit – il n'y a qu'un Velux à découper. Il nous faudra deux jours pour tout vider. Quand je dis « tout », c'est bien le mot : nous ne laissons rien sur place, et il nous est même arrivé d'emporter les téléphones et le fax. Tout se vend. Plutôt que rôdeurs, le mot « sauterelles » nous aurait mieux convenu.

Dans notre frénésie, nous volons tout et n'importe quoi : je dérobe par exemple, dans un magasin de musique, des saxophones pourtant volumineux que j'ai de la peine à transporter. Charlie connaît un receleur qui récupère les stocks chez sa grand-mère, à Clermont-Ferrand, et les achète en liquide. Les transferts de marchandises se font en voiture : nous avons appris à fracturer les portières et, bien qu'aucun de nous n'ait le permis, nous conduisons quand même. Un jour, nous trouvons des cadeaux dans une voiture que nous nous apprêtons à voler. Aujourd'hui encore, cela me fait mal de penser qu'à cause de nous des enfants n'auront rien trouvé cette année-là au pied du sapin. Mais à l'époque nous n'y pensons pas. Pour nous, c'est un juste retour des choses : nous avons été servis naguère de la même pitance.

Comme la maison de Choukri était proche, nous nous en servions parfois pour stocker les produits de nos cambriolages. Celui du magasin Oxbow, notamment. Ainsi, l'été suivant, ma sœur Saïda, qui n'avait pas encore été rapatriée, s'étonnait dans une lettre que tout le quartier de Douar Doum fût habillé en Oxbow ! Choukri, en effet, nous avait volé le lot, en avait revendu une grande partie et s'était largement servi au passage. J'apprendrais qu'il avait également dérobé les saxophones entreposés chez lui, revendus au Maroc de la même façon. Les voleurs avaient été volés par leur propre père, lui-même voleur de longue date. Mais Choukri n'a jamais trouvé la planque, dans sa maison, où nous cachions l'argent que nous avions gagné, dans un renforcement de la soupente, derrière un panneau de contreplaqué.

Tant va la cruche à l'eau... La police a fini par nous identifier et nous arrêter. J'ai bien été interpellée une dizaine de fois et subi autant de gardes à vue. Mais il en fallait plus pour faire disparaître cette seconde nature de voleuse qui s'était collée à moi.

J'ai été emprisonnée quatre fois : d'abord six mois pour avoir cambriolé une

salle de jeux, puis deux mois, ensuite dix jours, et enfin trois mois. La maison d'arrêt de Bourges s'appelle Le Bordiot. On l'aperçoit du train, quand on arrive en ville. Elle est belle, mais les fenêtres ont des barreaux...

Quand je suis entrée dans ma cellule la première fois, j'ai cru que je délirais : elle était peinte en rose ! Je la partageais avec une sexagénaire qui avait tué ses trois enfants successivement avant de les enterrer de ses mains. Mes échanges avec elle furent minimaux : il était pour moi inconcevable de tuer un enfant et, plus encore, son propre enfant. Pour moi, la place de cette femme était dans un asile.

Pour dire la vérité, la vie au Bordiot n'est pas déplaisante. Un dimanche, l'une des gardiennes vient me demander chez qui je voudrais être « invitée ». Je crois à une plaisanterie, ou à un bizutage. Pourtant, j'apprends que nous sommes bel et bien autorisées, le dimanche, à nous rendre dans la cellule d'une amie pour y prendre le café. La clémence du système carcéral s'explique : l'administration craignant, à juste titre, que les détenues ne sombrent dans la dépression et ne se suicident, elle pense qu'un semblant de vie sociale pourrait réduire ce risque. Le personnel m'appelle « madame » et me demande quelle activité me plairait : l'atelier couture, le sport, le métier d'esthéticienne ?

« Ils sont fous ! », me dis-je, désorientée.

Mais la gardienne insiste :

— Alors, madame, je vous mets dans quoi ?

Pourquoi donc avais-je eu si peur de la prison ? L'État avait tout organisé pour que je puisse me réinsérer le plus aisément possible dans la vraie vie, quand je sortirais d'ici. Quelle chance ! J'opte pour des cours d'informatique.

J'ai droit à une heure de « promenade » le matin, à une autre l'après-midi, je travaille pour gagner de l'argent – il m'est arrivé d'assembler des étiquettes de bagages pour Air France –, on a installé dans ma cellule un poste de télévision que je loue pour 200 francs par mois et j'emprunte des livres à la bibliothèque pour me plonger dans des lectures pour le moins erratiques : *le K* de Buzzati, *Le Horla* de Maupassant, Pierre Bellemare, Agatha Christie... Le jour de Noël, j'ai même droit à un petit cadeau.

J'en profite pour prendre soin de ma personne. On me propose des antidépresseurs et des anxiolytiques, que je refuse. Mais toutes les heures un gardien ou une gardienne passe et propose :

— Dentiste ! El Atrassi ?

— Promenade ! El Atrassi ?

— Atelier pâtisserie ! El Atrassi ?

Je réponds toujours oui. J'ai le sentiment que, pour le personnel, je suis un « cas ». Un dentiste et un psychiatre viennent me dispenser leurs soins, et l'on me

donne des conseils de maquillage et de coiffure. Pour le psychiatre, ils n'ont pas tort ; j'ai fait quarante-cinq jours de mitard au total, une fois pour une bagarre, une autre pour avoir mis le feu à mon matelas. Comme ça, juste pour rire, pour la nouvelle année ! J'étais un cas *borderline*.

Au mitard, en revanche, comme dans le film *Hurricane Carter*, tout est cimenté pour qu'aucune pièce du mobilier ne soit arrachée. Pas de courrier, pas de télé, les promenades de santé s'effectuent dans la solitude. Et là, les barreaux existent.

Mais, hormis ces épisodes, je suis heureuse au Bordiot. Ce n'est pas le cas de ma mère ni de mes sœurs, horrifiées que je sois en prison. En prison. Le dernier degré de la déchéance. Ce n'est pas non plus le cas de Farid, qui fait les mêmes temps de prison que moi, mais n'est pas, contrairement à moi, habitué à l'enfermement. Mes sœurs ne se rendent pas compte que la déchéance a commencé bien plus tôt...

Cette prison m'a révélé que j'étais bien plus abîmée de l'intérieur que je ne l'aurais soupçonné. J'avais perdu le goût de vivre. Après la séquestration au bidonville de Rabat et les errances nocturnes, puis le viol, la prise en charge par les autorités pénitentiaires était paradisiaque.

Deux condamnations plus tard, j'ai demandé des aménagements de peine et me suis présentée à la porte du Bordiot avec mes affaires, vêtements repassés, livres, chaussons, pince à épiler, priant pour qu'on me laisse entrer. J'ai sonné :

— Je viens maintenant.

— Mais ça ne se passe pas comme ça, madame El Atrassi ! me répondirent les gardiens éberlués.

Comme ils voulaient me renvoyer chez moi, je me suis énervée.

— Envoyez un fax, téléphonez ! Débrouillez-vous pour me faire entrer ! Mes vacances approchent et je ne pourrai pas m'organiser.

La souffrance dans l'enfance durcit comme le feu durcit le bois. Aucune torture, aucune humiliation, nulle douleur physique ou morale ne me fera plus peur. Je serrerais les dents. La révolte et la fierté m'ont enseigné qu'il n'y a que le rire ou la mort.

Néanmoins, c'est évidemment un soulagement de n'avoir plus à lutter, comme en prison. À présent que j'ai quatre enfants, j'ai refermé la porte sur ce personnage que j'étais alors, qui aimait, oui, qui aimait la prison du Bordiot. J'ai construit une famille et je n'en serai plus jamais séparée.

LE CHÉRUBIN PRODIGIEUX

La famille que j'ai fondée a commencé dans ma tête, ou plutôt dans mon cœur, sans que j'en aie conscience, à la naissance de Mustapha à Rosières. Il avait pour moi le visage de l'espoir et, dès ses premiers mois, je me suis évertuée à lui rendre la vie aussi douce que possible. Je le lavais, le berçais, le cajolais, lui chantais des ritournelles. Comme nous n'avions pas les moyens d'acheter des couches jetables, je lavais consciencieusement les siennes. Je n'avais pourtant que dix ans, le temps qui séparait nos naissances, mais je prenais tant soin de Mustapha que cela me valut même les seuls signes de reconnaissance dont Choukri ait jamais fait preuve à mon égard. Le fait que je rende hommage à ce garçon semblait le flatter.

Pour mes sœurs et moi, la question était entendue, ce cadet serait celui qui ne souffrirait pas des mêmes maux que nous : la misère, l'humiliation et les séquelles de l'alcoolisme paternel. Il représentait à nos yeux la pureté, et nous ferions tout notre possible pour qu'il la conserve. Mustapha fut ainsi le plus aimé des enfants El Atrassi, et le seul à jouir du privilège d'avoir un chien, un berger allemand baptisé Djo. Pour sa famille et ses amis, ce nom reste aujourd'hui encore accolé à celui de Mustapha.

Nous n'attendions rien de Mustapha en retour de cet amour que nous lui prodiguions. Ce fut peut-être une erreur car, plus tard, il ne semblerait pas du tout affecté par nos épreuves. Nous l'avions sans doute immunisé. Quand mes sœurs et moi lui racontions nos vies, c'était comme si nous lui exposions les vies d'autres personnes. Au récit de la séquestration de la famille au Maroc, puis du viol, il hochait simplement la tête avec un drôle de sourire.

Il est sans doute difficile pour un garçon de se représenter des épreuves de filles, soit, mais Mustapha était précoce par ailleurs, doté d'une insolence naturelle et curieux de tout. Il pensait apprendre au contact de ses aînés, et mal lui en prit parfois. Ainsi, il suivit par exemple un ami qui volait des voitures, juste pour « voir ». La BAC leur tomba dessus et, d'émotion, Mustapha se fit pipi dessus. Heureusement, il était alors trop jeune pour être inculpé.

— Qu'est-ce que tu as à te mêler des affaires des grands ! s'écria simplement

notre mère en apprenant l'incident.

Même mon père lui manifestait une sollicitude exceptionnelle, comme en témoigne cette péripétie rocambolesque. Quand Mustapha eut douze ans, ma mère décida de sa circoncision. Choukri habitait toujours à Bourges, ma mère avait déménagé avec les siens à Tours, mais elle apprit que l'intervention pouvait être pratiquée gracieusement à Bourges. Bien qu'il n'eût pas l'autorité pour imposer son choix, Choukri écrivit au chirurgien : « Vous ne toucherez pas à son zizi, je vous l'interdis. Je vous poursuivrai. » Ma mère n'en tint pas compte. Elle emmena son fils à l'hôpital de Bourges, où le chirurgien lui montra le courrier de son ex-époux et déclara forfait. Mais il consentit à lui donner la lettre, dont nous avons ri pendant des années.

Dans son adolescence, Mustapha avait parfois une façon impérieuse d'exiger l'amour des autres. Une année qu'il avait attrapé la teigne en jouant avec des animaux, il y perdit ses cheveux et fut contraint de porter un bonnet. Il en fut humilié. Comme nous tentions de le consoler, il arracha son bonnet en nous disant :

— Si vous m'aimez tant, mettez donc mon bonnet !

La maladie est contagieuse, mais Haquima prit aussitôt le bonnet et s'en coiffa.

— Voilà ! Maintenant, tu sais maintenant qu'on t'aime, lui dit-elle.

Par bonheur, elle n'attrapa pas la teigne...

Ce chérubin gâté de tous était aussi doté du sens des affaires. Nous nous en sommes rendu compte à la maison, quand il est venu se plaindre d'avoir organisé un commerce de barres chocolatées volées. Dans le cadre d'une opération lancée pour financer un voyage scolaire, des élèves avaient été chargés de vendre Mars, Bounty, Raider et autres friandises dont les bénéfices alimentaient une caisse commune. La barre valait une trentaine de centimes ; Mustapha la revendait un euro. Il faisait donc des affaires en or, mais l'administration scolaire finit par concevoir des doutes sur la façon dont il s'était procuré la marchandise. Bizarrement, il disposait de quantités bien supérieures à celles de ses camarades.

— J'en ai marre ! fulminait-il. On m'accuse parce que je suis un Arabe !

La vérité était qu'il se servait librement dans les réserves de la maison !

Pour nous, soupçonner Mustapha équivalait à une déclaration de guerre. Haquima et moi nous sommes rendues au supermarché, avons rempli un sac de barres chocolatées et sommes allées tout droit voir le directeur de l'école. Nous avons renversé le contenu du sac à ses pieds en clamant que nous en avions plein la maison et que nous exigions des excuses. Mustapha fut innocenté sur-le-champ.

À une autre occasion, Mustapha était rentré en larmes à la maison parce que sa prof de gymnastique l'avait giflé. Gifler notre héros était inacceptable. Le jour même, vers 15 heures, nous voici, Haquima et moi, en route pour une expédition punitive. Les enfants s'entraînaient au basket dans le gymnase. Du doigt, Mustapha nous indiqua la prof. Ma sœur fonça sur elle et lui rendit la gifle. L'autre, suffoquée, poussa les hauts cris et menaça de porter plainte, en prenant les élèves à témoin. Par chance, ils répondirent en chœur qu'ils n'avaient rien vu. La prof était de taille à mettre ma sœur au tapis d'un coup de poing, mais elle se contenta de fulminer. Mustapha riait à s'en casser les côtes.

Cela dit, mon frère n'assurait pas toujours ses arrières. En colonie de vacances, il a invectivé les animateurs comme un charretier et leur a même lancé des pierres, alors que nous n'étions pas là pour le défendre.

— C'est un élément perturbateur, commentèrent les animateurs. Il fait tout pour se faire remarquer. C'est plus fort que lui, il en a besoin pour exister. Mais c'est la dernière fois qu'on l'emmène.

C'est bien la preuve que l'excès d'amour et l'impunité perpétuelle ont aussi leurs inconvénients...

Ce chérubin était surdoué. Sans doute en grande partie grâce à une mémoire phénoménale, il n'a jamais eu besoin de travailler durant toute sa vie scolaire ! Vers treize ou quatorze ans, il regardait des sketches en DVD, toujours un Bic en main, et prisait particulièrement Richard Pryor, Martin Lawrence, Chris Rock, Eddie Murphy, *Les Simpson*, *Le Prince de Bel-Air*, Jamel... Ne parlant pas bien l'anglais, il demandait à Saïda de lui traduire tel sketch, afin de le reproduire en français. Ce qu'il fit.

Mustapha décrocha son bac avec mention, avec un 17 en philo, sans que je l'aie jamais vu réviser ni relire un cours. Et il s'étonnait que certains de ses amis qui avaient travaillé assidûment ne l'aient pas obtenu. Sans doute ces victoires trop faciles le poussaient-elles à une certaine présomption, mais pour nous c'est la fierté qui triompha. Je n'étais pas riche, mais je lui offris 50 euros.

Qu'allait-il faire de sa vie ? Pompier ? Non. Ouvrier ? Non plus. Donner dans la délinquance ? Pas davantage. Mustapha avait un esprit bien fait et le savait. Il déclara un jour qu'il serait footballeur ou danseur. Le premier projet tomba à l'eau. Il jouait dans un club de Tours, le FAS, et voulait étudier le sport au collège Corneille, mais il ne fut pas admis à cause de son comportement. Quand il l'apprit, il pleura de rage. Alors il a ensuite opté pour le spectacle, ce que je trouve très significatif : il réaliserait, lui, nos rêves d'adolescentes, quand à Rosières, avant la fugue à Paris, mes sœurs s'entraînaient à endosser leurs rôles

de futures vedettes. Les expériences des sœurs avaient servi de terreau à l'épanouissement du frère.

Mustapha voulut donc être comédien, mais, comme il était mineur, il ne pouvait se présenter aux auditions qu'à la condition d'être accompagné d'une personne autorisée : Haquima et Souhayl furent désignées. Aujourd'hui, il raconte volontiers qu'il séchait ses cours pour aller auditionner, ce qui est une pure invention : Mustapha n'a jamais manqué un seul cours. Mais il est vrai qu'il était malin et débrouillard.

Il apprenait ses textes par cœur et les récitait ensuite au salon. Ma mère n'en comprenait pas toujours tous les détails, mais le talent de son fils était évident. Si on lui avait demandé d'aller coller des affiches au bout du monde pour promouvoir son fils, elle y serait allée !

Mustapha écrivit son premier spectacle vers l'âge de quinze ans, sur des cahiers d'écolier. Il le jouerait plus tard à Paris, au Point Virgule. Naturellement, nous prendrions le train, sans billets, pour aller y applaudir notre frère, déjà familier de la capitale pour y être souvent monté le mercredi et les week-ends.

Avec les années, certaines d'entre nous, les filles, avaient changé de vie. En ce qui me concerne, je vivais en couple pour la première fois. Quand Mustapha refusait d'aller au Maroc l'été, mon ami et moi l'accueillions dans notre petit appartement, quitte à sacrifier quelque temps notre vie conjugale.

Haquima travaillait comme strip-teaseuse. Elle évoluait donc dans le milieu du spectacle, même si ce métier n'était certes pas celui dont elle avait rêvé jadis, quand Saïda et elle mimaient des interviews de stars.

À l'occasion, Haquima, qui tentait de faire avancer sa propre carrière, répondait à des propositions de petits rôles. Elle entra ainsi en contact avec un producteur qui cherchait des comédiennes pour un court métrage. L'une d'elles devait tenir un rôle de voleuse. L'homme, un dénommé Gob, donna rendez-vous à ma sœur dans un bar parisien.

— Comment vous reconnaîtrez-vous ? lui avait-elle demandé.

— Je suis noir.

Ma sœur et Mustapha arrivèrent à Paris bien en avance et, pour tuer le temps, décidèrent d'aller s'offrir des consommations au bar, aux frais du producteur. Or, ils identifièrent sans peine M. Gob. Le bonhomme était parcimonieux : il sirotait sans fin un café, sans doute parce que les consommations étaient chères. Ma sœur commanda une orange pressée, Mustapha, un thé anglais avec du miel, bon pour les cordes vocales, car il avait une audition plus tard.

— Les consos, c'est à vos frais, prévint élégamment M. Gob.

Il déroula alors la chronologie de sa carrière de producteur, qui était très

courte puisqu'elle se résumait à un seul court métrage intitulé *Le Slip* ! Pas besoin d'un dessin pour deviner le genre du prochain... Aussitôt Mustapha se leva, sous prétexte d'aller chercher sa carte de crédit dans sa voiture – il ne possédait ni l'une ni l'autre. Haquima le suivit.

Ainsi, les expéditions à Paris servaient parfois de leçons de choses. Mais un fait essentiel s'imposait : les espoirs que nous avions placés en Mustapha étaient toujours aussi vivaces. Nous savions qu'il arriverait au but, et que, ce jour-là, il ne nous oublierait pas.

Le premier sketch de Mustapha fut « Kenny », du nom d'un personnage de la série *South Park*. Kenny était une grande baudruche, à l'image de Winnie l'Ourson, que nous avions achetée dans une foire. Mustapha s'était mis en scène dans le rôle d'un médecin et portait pour l'occasion une blouse blanche et un stéthoscope autour du cou. Il auscultait Kenny, lequel faisait évidemment un bruit suggestif de baudruche qui se dégonfle.

J'en ris longtemps, mais, malgré de vifs applaudissements, Mustapha ne fut pas engagé. Il ne se découragea pas pour autant et créa son premier one-man show dans une chambre de Tours-Nord, avant de devenir demi-finaliste d'un concours d'humoristes lancé par la chaîne de télé marocaine 2M. D'abord rejeté, il fut appelé à la dernière minute pour rejoindre la troupe de l'émission à Casablanca car il avait attiré l'attention. Il joua ainsi dans une sitcom marocaine avec Saïd Naciri. Sa carrière était lancée.

Ma mère et mes sœurs se rendirent sur place pour l'encourager. Je ne pouvais les suivre car mon premier enfant venait de naître, mais je ne ratais aucun de ses passages à la télévision. J'en avais parfois les larmes aux yeux...

L'étincelle qui avait décidé de sa vocation fut, j'en suis sûre, Jamel Debbouze. Mustapha appréciait son naturel à l'antenne et sa façon d'être à la fois drôle, pointu et provocateur, pimentant ses spectacles de quelques sorties un peu crues. Et puis, Jamel était d'origine maghrébine, comme nous, et démontrait qu'il y avait une place dans le show-business pour les gens venus du Sud – d'ailleurs, je ne crois pas que ce soit tout à fait une coïncidence que les Maghrébins se soient taillé une niche dans la satire.

Devant les sketches de Jamel, Mustapha avait commencé à s'intéresser aux filières théâtrales. Il existait à Tours des théâtres qui accueillaient les jeunes talents en « impro ». D'habitude, ces théâtres louaient leurs salles, mais le talent de Mustapha le dispensa de ces frais. Il fut vite repéré.

Mustapha avait une quinzaine d'années quand Jamel Debbouze vint donner un spectacle à Tours. Souhayl et moi avions appris par hasard que la star dînerait au Chien Jaune, avant de descendre dans l'une des suites du septième étage de

l'Holiday Inn. Mustapha était alors un fan de la série *H* diffusée sur Canal+. Nous l'avons prévenu que c'était là l'occasion rêvée d'apporter un DVD à Jamel et de se faire connaître.

Le jour dit, nous avons suivi Jamel à la trace. Nous avons alors envisagé de préparer le terrain en pénétrant dans l'une des suites et, là, d'annoncer en personne à Jamel l'arrivée du petit génie. Mais notre plan était pour le moins naïf ! Pour accéder à la suite, surtout avec nos dégaines, il fallait payer d'avance dans les 300 euros. Nous n'en avons pas le quart... Sans compter que le personnel de la réception, habitué au manège des fans, avait vu clair dans notre jeu. Bref, nous fûmes jetés dehors.

Alors, toute la nuit qui a suivi, nous nous sommes relayés devant l'hôtel. Au matin, quand Jamel est enfin sorti de l'hôtel, Mustapha lui a simplement tendu son DVD en lui disant :

— Tu vas aimer, Jamel, je te le promets.

Jamel promet de regarder la vidéo et d'appeler mon frère. Il ne le fit jamais, mais peu importe. La prédiction de la voyante de Rosières se réaliserait bientôt :
« L'un de vos fils réussira. »

UN BOUT DE BOIS MORT

Le viol en groupe et le mariage forcé furent les deux peurs qui longtemps me hantèrent. Ayant subi le premier, je restais sous la menace du second. S'étonnera-t-on, après cela, que je n'aie pu trouver pendant longtemps aucun attrait à la sexualité ?

À mes yeux de femme, la sexualité n'était qu'une violence légitimée par la tradition et le droit, et excluant de toute façon le principe de plaisir. En parler même me paraissait inutile, voire m'était pénible. Je sais que cette attitude chez une femme finit toujours par suggérer que celle-ci est soit hautaine, soit frigide. Or, comme je ne suis ni l'une ni l'autre, il me faut expliquer maintenant comment je finis par réussir à supporter au moins l'idée, ne serait-ce que l'idée, d'être séduite, puis embrassée.

Il m'est difficile de dire, comme d'autres, « les hommes ». D'ailleurs, je savais bien, dans ma jeunesse, que les hommes n'étaient pas tous semblables. Mais voilà, j'étais sur la défensive dès que l'un d'eux m'approchait. Même s'il ne faisait que déplacer un verre sur la table ou saisir un briquet, je me protégeais le visage de l'avant-bras. Il serait éternellement chien, et moi, chat. Sans compter que je ne voyais strictement aucun intérêt à me laisser toucher. À la limite, même un regard suggestif pouvait m'importuner. Certains hommes semblaient respectables, ou du moins raisonnables, mais je ne donnais pas longtemps avant que leur instinct d'animal ne reprenne le dessus et qu'une bête lubrique et velue ne fasse craquer les coutures de son complet-veston pour bondir sur sa proie.

J'avais eu, malgré les circonstances, une adolescence épanouie, j'avais même été capable de tendresse. Mais le viol m'avait transformée en un trou dont des hommes s'étaient servis pour leur plaisir et qui n'aurait jamais d'autre fonction. Mon corps était devenu un objet. J'ai eu des amis garçons, certes, mais ils étaient comme moi des écorchés, tels Nordine et Charlie, qui avait vu son père se faire assassiner par sa mère. Des amants, très peu.

Un temps, à Rosières, quand Choukri nous abreuvait d'injures, j'ai pris une allure garçonnière, détruisant les poupées de mes sœurs. Mais c'était alors sous l'influence de Choukri. C'est parce qu'il méprisait les femmes que je voulais

sauvegarder ma dignité en niant ma nature. Sa violence psychologique présageait de la brutalité physique dont je serais victime. Plus tard, j'ai poursuivi cette comédie, par curiosité. En réalité, j'avais en horreur tout ce qui était masculin. Je voulais obscurément comprendre ce qui motivait le sentiment de supériorité des hommes. Je savais que ce serait une clé pour me comprendre moi-même.

J'ai compris, plus tard, que je possédais déjà la clé, mais que je ne savais pas m'en servir. J'ai mis longtemps à trouver le mode d'emploi.

Je l'ai constaté de loin d'abord, puis de plus en plus clairement avec les années : une confusion s'est créée dans les esprits, y compris dans l'esprit des Marocains, entre islam et tradition. Et une fabrication hybride en est issue, que je nommerais « l'islam des illettrés ».

L'islam est une religion splendide, dont de beaux passages enseignent le respect des femmes. L'islam pratique la miséricorde et la compassion. L'islam des illettrés, lui, que l'on peut également appeler islam des incultes, tente d'imposer des traditions archaïques, dont le mépris des femmes, sinon la haine, est l'un des traits dominants. C'est dans cet islam que Choukri a été formé, et c'est celui qu'il nous a imposé, à ma mère et à nous, ses enfants. Et c'est encore celui selon lequel vivent et meurent d'autres Marocains, y compris dans notre propre famille, comme l'illustre le cas du Bouc. Les mâles y occupent la place des seigneurs, leurs péroraïsons l'indique assez, mais ils ignorent leur propre misère morale et sexuelle.

Pour eux, les femmes font partie du décor, pareilles aux fleurs qu'on arrache au passage, qu'on hume et puis qu'on jette, pareilles aux fruits que l'on mange à moitié et dont on se débarrasse en chemin. Une femme hors de ses murs, à la nuit tombée, est un objet qu'on peut souiller en toute impunité parce que la tradition le permet et parce que, en prime, on gagne ainsi le respect des autres hommes.

Objets de convoitise, les femmes sont cachées. À l'exception de celles qui s'aventurent à l'extérieur sans protection, elles sont inaccessibles aux hommes, lesquels sont donc frustrés, à moins de se marier, de fréquenter les maisons de passe... ou de violer.

La sanction prononcée contre un violeur, quand il est identifié, consiste à lui faire épouser la femme violée. Joli principe au regard du droit ! On imagine aisément à quoi ressemblent de tels mariages... Mais, faute de mieux, les familles s'en accommodent.

En Occident, le bon sens a heureusement exclu du droit une solution aussi bancal : le viol figure même dans le cadre du mariage. Autrement dit, un mari

n'a pas le droit de violer sa femme, ce qui est totalement inconcevable au Maroc. En Occident, une femme violée est considérée comme la victime d'un crime, et des soins particuliers lui sont accordés. Au Maroc, pour les incultes, une femme violée a été souillée et, de surcroît, a probablement mérité son sort. Comme disait le Bouc, c'était sans doute une aguicheuse qui cherchait à prendre son pied...

Pour les Marocains pauvres, non éduqués, les plus vulnérables devant l'islam des illettrés, la libre sexualité hors mariage devient une activité comparable au banditisme, et n'est plus accessible qu'aux violents et aux brutes. Elle devrait épanouir la personnalité, mais, dans ces conditions, elle ravale l'individu au niveau d'une hyène.

Si les femmes sont les victimes les plus évidentes de cet état de fait, les hommes aussi en subissent les dommages : leur psychisme en devient pathologique. En dépit de tous les reproches que je suis en droit de lui adresser en mon for intérieur, je ne crois pas que Choukri, mon père, ait jamais été un homme heureux – son alcoolisme le montrait assez. Il était sincèrement blessé d'avoir engendré des filles, parce que, dans sa culture, elles sont des créatures inférieures et impures, alors que dans tout autre pays d'Occident la naissance d'une fille est accueillie par le père avec une joie égale à celle que lui inspire celle d'un garçon. La naissance successive de trois filles avait été pour Choukri une blessure d'amour-propre d'autant plus profonde que, là-bas au pays, son clan considérait qu'il avait commis un ratage et que cela l'avait discrédité. Paradoxe cruel : mon père n'était diminué que parce que son clan et lui s'étaient fait une image dévaluée des femmes.

Je le sais aujourd'hui : l'inculture engendre le malheur, et le malheur, à son tour, fait des petits.

J'ai fini par y échapper, mais l'esprit vient parfois aux filles de façon tortueuse. J'avais seize ans quand ma mère m'a rapatriée – ô ! ironie du sort, sous l'identité d'un garçon ! – avec un grand trou dans la tête et un autre dans la jambe. À cet âge, les filles sont naturellement coquettes ; pas moi. Je n'avais aucune envie de plaire, d'ailleurs les jeans que je déroberais bientôt étaient des vêtements de garçon. Et je me souviens de cet homme qui, un jour, me demanda l'heure dans la rue. Il se vit projeter une décharge de gaz lacrymogène dans le visage.

D'après les confidences de mes condisciples, j'étais censée vivre, à cette époque, l'âge des premiers émois. Pourtant, j'en ignorais tout. Un garçon, pourtant, camarade d'école, échappa à ma vindicte. Ce Franco-Algérien, beau,

blond aux yeux bleus, convoité, sérieux – ni alcool ni tabac – s'appelait William. Ses parents étaient divorcés, il vivait chez sa mère, esthéticienne. Il avait deux demi-frères avec lesquels il ne s'entendait pas. Nous nous voyions tous les jours, mais nos échanges restaient sommaires. Quand il me proposa d'aller au cinéma avec tout un groupe, filles et garçons, je n'y vis aucun mal. Une fois dans la salle – où j'étais entrée en fraude –, il demanda à s'asseoir près de moi. Le film, *Max et Jérémie*, ne me passionnait pas. William se rapprocha de moi et allongea doucement le bras sur le dossier de mon siège. Je perçus alors l'eau de toilette dont il s'était aspergé, Fahrenheit. J'en fus vite rassasiée, et même suffoquée.

— Tu n'es pas comme les autres, Amale, murmura-t-il en se rapprochant un peu plus.

— Chut, je regarde le film.

Non seulement ce garçon ne m'attire pas, mais sa proximité trop parfumée me rebute. Je me la laisse imposer tout de même, sans doute pour me persuader que je suis normale, mais la gêne qu'il me cause frise bientôt le malaise. Quand il pose sa tête sur mon épaule, la panique monte. Je respire encore plus mal. De toute évidence, ce garçon n'est pas intuitif, puisqu'il ne se rend compte de rien. Il me prend la main.

— Tes mains sont belles. Tu me plais.

Puis il essaie de m'embrasser. Je lui décoche aussitôt un coup de poing et me lève. Assis, il en reste bouche bée. Et je dévale les gradins de la salle, lançant aux amies :

— C'est bon, on s'en va ! Je vous expliquerai.

Dans la rue, les interjections fusent.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? On a vu, il a essayé de t'embrasser...

— Ça ne m'intéresse pas, il ne me plaît pas.

J'ai songé à cette scène toute la nuit suivante. Pourquoi avais-je réagi de la sorte ? Il ne m'avait pourtant pas agressée ! N'ayant pas alors la plus infime notion de psychologie, j'ignorais que ma réaction avait été « normale ». Chat échaudé craint l'eau froide. En parfaite ignorante dans le domaine des émotions, je me considérais comme anormale. Au stress latent résultant du viol s'en ajoutait maintenant un nouveau, plus pénible encore. Et je ne me rendis pas compte sur le moment qu'il attiserait mon agressivité générale à l'égard du monde.

Le lendemain, au collège, William s'avança vers moi pour tenter une conciliation. D'un geste de la main, je lui signifiai de dégager :

— Du vent ! Du balai !

Nos camarades s'efforcèrent de nous rabibocher durant les semaines qui suivirent. Puis je m'adoucis progressivement, et commença alors une relation

tendre, mais qui n'alla jamais au-delà du baiser. Chaque fois que William évoquait l'incident du cinéma, je lui répondais qu'il aurait dû m'avertir de ses intentions au lieu de s'imposer. Notre relation dura deux ans. William aura d'ailleurs toujours une place particulière dans mon cœur.

C'était l'époque de mes exploits dans la cambriole, de mon renoncement à la vie en société et de mon désir de rester en prison, même sans être coupable de rien. Et cela aussi finit par changer.

Je fis la connaissance d'un garçon qui habitait dans la même ruelle que ma mère, à Tours. Il s'appelait Kaysar, la forme arabe de « César ». Plutôt que de courir le guilledou, il passait son temps libre avec ses amis. Un jour, il me confia n'être jamais tombé amoureux.

— Je ne sais pas ce que j'ai, Amale...

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne pense qu'à te voir. Chaque fois que tu me quittes, je ne pense plus qu'à la fois où nous nous reverrons...

Nous étions assis sur un banc, devant l'entrée de l'appartement de maman. Kaysar avait rougi.

— Je suis amoureux de toi. Je sais que tu es allée en prison et que tu as fait des conneries pour ta famille, mais je m'en fiche.

Ai-je bien perçu un tremblement dans ses mains, sur ses lèvres ? J'étais perplexe : qu'est-ce qu'il pouvait bien me trouver ? Mais je devinais que ce garçon était sincère et, qui plus est, il n'était guère entreprenant. Nous n'échangerions par la suite que des bises, comme on s'en fait entre hommes. J'évitais cependant les tête-à-tête en lieu clos. Quand il m'invitait chez lui pour regarder des DVD, je n'y allais que si Haquima était présente. C'est ainsi qu'elle fut témoin de sa déclaration : Kaysar voulait vivre avec moi.

— Je te laisse réfléchir, Amale. Tu n'es pas obligée de répondre tout de suite. J'ai tout mon temps.

C'est précisément cette modération qui emporta mon assentiment. Rien de pire que le mâle impatient ! Kaysar ne m'imposait aucune intimité sexuelle, nul baiser trop appuyé ; bref, il ne me sautait pas dessus. Quinze jours s'écoulèrent encore avant qu'il ose m'embrasser sur la bouche, avec plus de tendresse que de passion. Pour la première fois, je ne me suis pas braquée. J'ai même trouvé cela agréable. Mais il faut dire que j'avais eu le temps d'anticiper ce baiser.

Les cahots de la vie avaient donc retardé l'épanouissement de ma sexualité, et j'étais loin d'être cette chose vibrante qui attend le premier effleurement pour s'épanouir. Mes premiers rapports intimes avec Kaysar se limitèrent à des

caresses dans le cou et sur la tête. Mais nos conversations portaient déjà sur notre avenir en tant que couple : il m'interrogeait parfois sur le temps passé en prison, mais parlait plus souvent de « dégoter un vrai métier » et évoquait son désir de nous voir « passer le cap ».

Cette douceur et cette patience finirent par apprivoiser la petite louve qui jadis montrait les crocs au premier geste déplacé. Un jour que nous regardions la télé chez lui, en l'absence de sa mère, il me caressa les jambes à travers mon jean. Je le laissai faire. Quand mon soutien-gorge fut dégrafé, je le trouvai certes habile, mais je me demandais encore quel plaisir il pouvait éprouver à me toucher. Les vieilles peurs revinrent sans prévenir et je fus prise de tremblements irrésistibles. Je ne l'arrêtai cependant pas. Ses mots tendres coulaient sur moi comme ses mains couraient sur ma peau. Mais, pendant l'acte, les larmes jaillirent de mes yeux et, quand ce fut fini, j'allai me doucher, comme pour éliminer les souvenirs de cette expérience. Il s'en étonnait, alors je lui dis :

— Imagine-toi un bout de bois mort. C'est moi.

Kaysar ne s'insurgea pas : il savait que j'avais été violée. Il m'assura qu'il ne me ferait jamais de mal et ne changea pas, demeurant patient, et guère plus exigeant. Pendant les deux ans qui suivirent, nous n'avons fait l'amour que quatre ou cinq fois.

22
MES ENFANTS

À ce point de mon récit, le lecteur peut légitimement se demander ce qu'il est advenu ensuite du « cas social » que je fus naguère. Qu'a pu devenir une fille aussi malmenée par la vie, aussi griffue ? À quoi peut ressembler sa vie de couple, à supposer qu'elle en ait une ?

Kaysar et moi avons fini par prendre un logement, dans la ruelle où habitent nos mères. Il a un petit boulot ; moi, je suis des formations payantes coiffées du nom pédant de « mobilisation sur projet » et je continue à voler pour ma famille.

Le principe de l'avenir partagé est acquis. Nos caractères sont pourtant opposés, ou peut-être complémentaires : il est calme, je suis soupe au lait. Je m'impatiente contre lui ; lui, jamais contre moi. Mes amies me confient qu'elles le trouvent beau. Sans doute, mais je ne rêvais pas d'un homme au physique avantageux. J'aspirais simplement à un compagnon avec lequel je serais en harmonie pour la vie, avec ou sans mariage.

À dix-neuf ans, j'ai ressenti le besoin d'être mère. Quand je l'ai annoncé à ma propre mère, elle n'a guère paru émue :

— Tu es sûre ? a-t-elle juste demandé.

J'ai connu des réponses plus enthousiastes. Mais je sais que l'image que l'on se fait des enfants est très différente dans le monde qui avait modelé ma mère.

Kaysar, lui, était d'accord. Quand je me retrouverai avec lui dans un lit, me disais-je, ce sera au moins pour la bonne cause ! Puis, une fois la grossesse déclarée, et jusqu'à son terme, la sexualité fut exclue de nos vies. Je conçois que, à une époque où la publicité recourt à de lourdes allusions érotiques pour vendre du fromage blanc ou des voitures, un tel comportement puisse être considéré comme inhumain, voire dévoyé. « Et lui, le pauvre homme ? », s'indignera-t-on. Il se peut en effet qu'il en « ait » moins qu'il ne voudrait, mais, s'il s'en accommode, c'est que son sort n'est pas si pénible. Il se peut aussi qu'il soit différent de nombre de ses contemporains, pour lesquels le sexe est devenu une sorte de friandise industrielle.

Quelques-uns admettront pourtant que, dans une union, chacun supporte les

manques de l'autre et que l'affectivité, après tout, est aussi un élément important. La nôtre est vive, nous en sommes conscients. Kaysar ne vit pas dans un total « dénuement » sensuel, puisqu'il m'arrive de l'approcher physiquement de mon propre chef, de lui caresser les cheveux, de chercher son haleine... Et sa finesse instinctive lui permet de mener les situations à leur terme, sans jamais briser nos élans.

Je laisse le soin aux psychanalystes de théoriser sur l'étrange concordance entre ma plaie à la jambe et le viol, qui sont survenus à la même époque. La cicatrice de l'une ressemble bizarrement à l'autre et me cause de la honte – à la plage, je la cache sous un paréo. Cela coûterait trop cher de la faire effacer.

Toujours est-il que les fantasmes et fantaisies ne sont pas mon fort. Je ne reproduis pas avec Kaysar la scène du viol, comme le font, paraît-il, certaines femmes violées, et ni lui ni moi ne potassons le Kamasutra. Je ne me promène pas en déshabillés suggestifs ; les propos de charretier ne sont pas non plus de mise, et pour cause : ils seraient totalement inefficaces. Et nos ébats se font dans le noir. Après tout, c'est cela aussi, la liberté sexuelle. J'ose dire que le respect, la décence et la compréhension facilitent l'harmonie.

J'ai aujourd'hui quatre enfants. Pourtant, en matière de soins, je ne tolère que les examens externes et l'échographie, et il m'est arrivé de prendre congé d'une gynécologue qui se proposait d'introduire en moi un instrument qui me parut alarmant.

La première grossesse se déroula sans histoire, mais l'accouchement fut pittoresque. Nous étions au salon, Kaysar, Farid et moi, regardant *Les Affranchis* à la télé.

— J'espère que c'est aujourd'hui que tu accoucheras, me serinait Farid, espérant, je ne sais pourquoi, qu'il partagerait sa date d'anniversaire, le 6 octobre, avec mon premier enfant.

Puis je perdis les eaux. Pas d'inquiétude, il y a une maternité dans la rue. Et nous voilà descendant en bande, joyeusement. Je fus accueillie par une gynécologue indécise qui jugeait que le moment n'était pas venu.

— La dilatation n'est que de six centimètres, objectait-elle.

Pourtant le travail commençait. Il dura trois heures, à la surprise de la gynécologue. J'avais mal, mais la douleur était supportable et le masque à oxygène qu'on m'appliqua était euphorisant.

J'ai eu une fille. Je l'avais souhaitée. Sa naissance m'apparut comme une revanche, tant nous sommes tous enclins à attirer dans notre camp ceux qui ne sont pourtant pas partie prenante. Je l'ai appelée Inès.

Mes frères et sœurs accueillirent enfin cette naissance comme il se doit,

comme l'apparition d'une vie nouvelle parmi nous, et non comme la venue au monde d'une créature coiffée d'un symbole sexuel. Kaysar en fut fou de joie. Je n'en fus pas étonnée : il n'appartenait pas à la culture des bidonvilles.

Pour moi, un grand pas avait été franchi : j'étais enfin dans un monde où, pour les miens, être une fille n'était pas une malchance.

J'ai élevé Inès non pas comme un garçon, mais comme une guerrière. Je lui ai appris à se battre : ce n'est pas un garçon qui lui dictera sa loi ! Elle jouait au foot à six ans et quand, à l'école, un gamin a prétendu un jour lui prendre sa place dans la queue pour le goûter, elle l'a étendu à terre. Le père du petit insolent en a été choqué. Comment ? Une fille qui bat un garçon ? Car le sexisme ne sévit pas que dans les bidonvilles marocains.

— Pour te battre, tu vises la tête et le bas-ventre, lui ai-je enseigné.

Non, je n'en fais pas une chipie : elle n'aura recours à la violence que si on la lui impose.

Elle peut parler de ses règles comme d'un phénomène naturel, et non d'une indignité. Elle ne me les a pas cachées, comme nous, Saïda, Haquima et moi, l'avions fait. Mais je confesse que son mode d'information m'a d'abord paniquée ! Elle était au collège et m'a envoyé un texto :

« Au secours, appelle les pompiers ! »

J'ai demandé des explications :

« Il y a des taches rouges dans ma culotte. C'est quoi ?... »

Nouveau texto :

« On fait quoi de la culotte ? On ne peut pas la laver, faut la jeter. »

À son retour du collège, je l'ai emmenée au supermarché choisir toutes les serviettes hygiéniques qu'elle voulait. Elle en a pris une série, elle a même eu le droit d'acheter des tampons, et je n'ai pu m'empêcher de songer que j'aurais bien aimé vivre la même expérience quand j'étais chez les El Atrassi et les Azzouzi.

Je sais autre chose : Inès ne sera jamais prise si elle n'a pas décidé de se donner.

Mes autres enfants sont élevés de la même manière : je leur laisse une certaine liberté et ils ne sont pas traités comme des objets. Wassim, Nassim et Yasmine seront des êtres humains autonomes.

J'évite d'entrer dans leur chambre à n'importe quel moment, afin de respecter leur intimité. Un jour que Souhayl y est allée précipitamment et de façon un peu bruyante, Yasmine, cinq ans, l'a tancée pour la prier de parler plus bas, en montrant ses poupées :

— Chut... Elles font la sieste.

Il y a quelques jours, elle m'a offert un dessin qui m'a enchantée. Il me représentait couronnée – « une couronne de reine », a-t-elle précisé – et enceinte d'une fille.

— Ce sera encore une sœur ! s'est-elle écriée, toute joyeuse.

Nous étions bien loin des circonstances de la naissance de mes sœurs, là-bas à Rosières.

Nous ne sommes pas riches, mais nous prenons des vacances. Selon une habitude contractée dans les temps difficiles, elles sont agrémentées par la débrouille. Haquima et moi louons un appartement, le moins cher possible, mais surtout proche d'hôtels ou de clubs faciles d'accès. Et nous gagnons au culot la plage réservée.

Une fois infiltrés, nous lions conversation avec les clients les moins rébarbatifs et, dès le lendemain, les voisins connaissent les prénoms des enfants, inconscients de la ruse. Jusqu'ici, on ne nous a jamais posé de questions indiscretes. Bien sûr, si un buffet est à la disposition des clients, nous y faisons honneur également. Kaysar, plutôt réservé quant à ce genre de ruses, nous observe d'abord de loin et n'apparaît que lorsque la place est conquise.

Nous sommes ainsi allés au Cap d'Agde, en Espagne, en Tunisie. Il faut bien que les enfants partent en vacances. Mais je ne suis pas certaine que, lorsque ces pages paraîtront, je les donnerai à lire à l'aînée, Inès, quinze ans. S'il faut m'expliquer, toutefois, je ne me déroberai pas. Nécessité fait loi. Et je mettrai mes tricheries sur le compte d'une habitude prise jadis à Rabat, quand Haquima et moi dormions dans les jardins publics...

LE MÂLE TRIOMPHANT

Je ne prétends pas être écrivain, et j'ai dû me faire aider pour rédiger ces pages. Ce fut parfois difficile, et même pénible. Je n'écris pas d'histoires qui finissent bien. Le but de ce travail est de faire prendre conscience des causes de leurs malheurs à des personnes qui ont traversé des expériences semblables aux miennes. Il est aussi d'informer et d'alerter des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'ont vécu et vivent encore des êtres humains qu'ils croisent ou côtoient tous les jours, avec lesquels ils travaillent peut-être.

Cette histoire, la mienne, celle de mes parents, celle de mes frères et de mes sœurs, n'est pas finie, non seulement parce que ni eux ni moi ne sommes morts, mais aussi parce qu'ils traînent encore leur passé tel un boulet.

Je me dois donc de rectifier le trait çà et là, parce qu'il est resté inachevé. Mon rôle n'est pas celui d'un juge, mais d'un témoin. Je dois tout dire.

Je laisse de côté mon père, cas exemplaire d'un homme qui, même expatrié, est resté mentalement muré dans son monde archaïque, un monde qui a déformé des âmes et des vies et qui ne l'aura rendu ni heureux ni estimable.

J'ai conscience que ma mère, au fil de ces pages, apparaît comme une victime, celle qu'on traînait, battait et jetait en bas des escaliers comme un paquet de linge sale. Elle nous aimait, et c'est grâce à elle que ma sœur et moi avons pu échapper à l'enfer, peut-être à la mort. Née dans un bidonville où son sort n'était déjà pas enviable, elle a été forcée à subir un mariage dans lequel sa personnalité a été étouffée. On lui avait imposé l'image de ce que doit être une femme et elle s'y était conformée : elle était une reproductrice vouée aux grossesses successives, toujours un enfant en bas âge accroché à elle.

Mais elle s'est aussi imprégnée de cette culture, et en particulier de sa violence et de sa brutalité. L'effroyable raclée qu'elle nous a infligée au retour de notre fugue à Paris, après laquelle des touffes de nos cheveux lui sont restées entre les doigts, ne fut pas exceptionnelle : même si elle nous protégeait à l'occasion des brutalités de mon père, nous avons été fréquemment battues par elle, pour ne pas dire tabassées. Non seulement ce n'était pas nécessaire, mais ce fut nocif. Au-delà des souffrances que lui infligent déjà les semonces verbales,

un enfant ne comprend plus rien à partir d'un certain degré de douleur physique : il ne peut plus concevoir que de la peur, puis de la haine. Or, pour notre mère, ses enfants étaient « normalement » battus.

La psychologie de l'enfant est absente de la culture archaïque dont mes parents sont issus. Ils sont considérés comme des accidents de la vie, et l'on ne se réjouit de leur venue au monde que dans quelques cas spécifiques, par exemple quand le premier-né est un garçon. Mais les autres sont vite traités à l'égal d'accessoires ordinaires du décor. On attend d'eux qu'ils soient en mesure de gagner leur vie et de cesser d'être des « bouches inutiles ». Le mépris pour les filles s'explique en partie par le fait qu'elles ne pourront pas gagner leur vie à la fin de l'adolescence, dans la mesure où elles sont inaptes aux travaux des champs ou de l'atelier. Il faut donc les entretenir jusqu'à ce qu'un homme vienne demander à en épouser une, et, généralement, ce n'est pas la dot qu'il aura versée qui tirera la famille du besoin.

Le Bouc ne se distinguait pas des autres hommes de sa famille et de son clan quand il nous avait lancé, à l'instar de sa sœur Zahra : « Vous êtes un fardeau ! » Et ni Miloudia ni Zahra n'étaient des monstres particuliers quand elles nous déclaraient : « Vous êtes tellement laides qu'il faudrait un aveugle pour demander votre main ! »

Aussi Choukri et Karima ne sont-ils pas des grands-parents très affectueux. Mon père vit à Bourges, mais je n'ai jamais reçu de lui le moindre signe d'intérêt pour mes enfants. Ma mère, de son côté, garde volontiers mes enfants quand je le lui demande.

Un jour, Haquima nous a rendu visite avec son fils Yanis, qui a eu la fâcheuse idée de sauter sur le lit de Mustapha, le favori absolu de ma mère, le seigneur des lieux. Yanis a cassé une latte. L'incident était négligeable, une latte se remplaçant à peu de frais, mais ma mère a fait un esclandre. Ni les excuses de ma sœur ni ses propositions d'aller chercher elle-même une autre latte n'y ont rien fait. On aurait cru que Yanis avait mis le feu à l'appartement. Pour ma mère, ce petit-fils était un étranger, presque une nuisance.

Rien d'irrationnel au fait que je m'entende avec Kaysar : il adore les enfants, il organise des jeux pour eux ; à la limite, il serait un papa-poule. L'inverse de ce que Choukri fut pour nous.

Le statut privilégié de Mustapha dans la famille remonte à sa tendre enfance et l'affection qui nous lie ne s'est jamais démentie, mais, pour être honnête, je reconnais chez lui des traits de cette culture archaïque qui a tant malmené sa mère, ses sœurs et son frère, et dont nous voulions le protéger.

Pour ma mère, Mustapha est quasiment une idole, surtout depuis qu'il a acquis

la notoriété : il est strictement interdit d'exprimer en sa présence la moindre réserve sur son petit dernier. Quand il lui téléphone, on croirait voir une amoureuse de quinze ans qui parle à l'élus de son cœur : elle se réfugie dans une autre pièce pour s'entretenir avec lui en secret, et nul ne doit entendre un mot de ce qu'ils se disent.

De temps à autre, elle lance à Haquima, après avoir raccroché :

— Tu n'arrives pas à la cheville de ton frère ! Il y en a qui ont du talent et d'autres qui n'en ont pas.

Mustapha ne sait pas à quel point son nom pèse sur nos épaules. Quand nous allons chez le médecin, par exemple, et que nous avouons notre difficulté à payer les honoraires, celui-ci s'étonne souvent, sachant que Mustapha est notre frère :

— Quand on a un frère comme lui, on se fait aider. Comment se fait-il qu'il vous laisse dans cet état ?

Yasmine, cinq ans, le reconnaît d'emblée quand il passe à la télé.

— C'est tonton ! Dis, maman, pourquoi on ne le voit jamais ?

Inès avait quatorze ans quand elle l'a vu chez ma mère. Fan du groupe Sexion d'Assaut, elle lui a demandé :

— Quand tu les recevras bientôt sur le plateau, tu me les présenteras ?

Il a promis de le faire, et ne l'a pas fait. Elle a naturellement été très déçue quand l'émission a été diffusée. Pour estomper ce sentiment, je l'ai emmenée à l'un de leurs concerts, puis ai organisé une brève rencontre avec eux. Elle en fut très heureuse !

Comme ses camarades de classe adorent Mustapha, elle lui a demandé de venir une fois la chercher à la sortie du collège. Ils étaient convenus d'un jour et elle en avait prévenu ses amies. Mais il n'est pas venu. Nouvelle déception.

Mustapha dispose d'invitations à l'année pour Disneyland. Aucun de ses neveux et nièces, qui rêvent pourtant d'y aller, n'en a jamais bénéficié. A-t-il oublié que je l'y avais moi-même emmené quand il avait quinze ans, grâce à une magouille à la carte bleue ? J'ai encore des photos de lui poussant des cris de joie dans le Train de la Mine... Broutilles, certes, mais broutilles révélatrices.

A-t-il oublié aussi que, quand il refusait d'aller au Maroc avec sa mère et que Kaysar et moi l'hébergions, Inès et lui dormaient sur le même canapé ? Aurait-il oublié également qu'il s'était occupé de mes deux premiers-nés, Nassim et Inès ? Non, je ne le crois pas, cela ferait beaucoup d'oublis. J'ai plutôt dans l'idée qu'il a honte de nous.

Voici quelques années, Mustapha était passé à l'émission de Laurent Ruquier, qui lui avait rappelé que mon frère venait de Saint-Doulchard. Mustapha avait répondu qu'il lui « collait la honte » et que ce ne serait pas ce genre de détail qui l'aiderait à « choper »...

Mon frère voudrait avoir échappé à son passé. Ce mâle qui a réussi préférerait ne rien devoir à sa famille. Nous avons fait tant d'efforts pour qu'il soit la fierté de la famille que nous avons omis de l'arracher au cercle invisible, mais ensorcelé, de la culture du mâle. Je crains même que notre idolâtrie familiale n'ait contribué à conforter sa place dans ce cercle.

Ce fut ainsi sans rire qu'il se plaignit, à ses débuts, de ne pas gagner assez d'argent pour manger autre chose que des raviolis au fromage. Qu'on juge de sa misère ! Il savait pourtant que, pendant notre exil au Maroc, Saïda, Haquima et moi en étions réduites à nous nourrir de morceaux de pain trempés dans l'huile d'arachide, ou bien de lentilles cuites avec des charançons, le *ramoude*...

LE SANCTUAIRE DU MÂLE ALPHA

Mustapha est donc devenu le substitut de Choukri. Le cadet fait office de chef de famille, un rôle auquel Farid s'est toujours refusé car il tient trop à la liberté de ses sœurs. Mustapha joue les Père-la-Pudeur avec ses sœurs. Avec le succès et les années, il a même viré au tyran domestique et a interdit un temps à Souhayl de sortir et de fréquenter des hommes.

Je regrette de le dire, mais ma mère, quoique victime de la violence, lui reste cependant attachée. Dans mes années noires, alors que je versais fréquemment dans la délinquance, je me suis pourtant évertuée à la protéger contre une forme de brutalité qui s'appelle en langage courtois l'indigence. C'est moi qui ai apporté dans cet appartement de Tours qu'elle occupe le canapé, le frigo, la machine à laver, les chaises de la cuisine... Entre nous, mes sœurs et moi surnommons d'ailleurs cet appartement « Sarajevo ». J'avais payé ces objets aussi chèrement que possible : en temps de prison. Si l'on avait fait la même chose pour moi, ces objets seraient aujourd'hui, à mes yeux, d'une valeur inestimable et mériteraient de figurer dans un musée. Mais ma mère n'en a cure : à ses yeux, le seul bienfait jamais consenti par aucun de ses enfants est le virement de mille euros qui lui est fait chaque mois par Mustapha, par l'intermédiaire de son producteur. Elle en pleurerait :

— Le pauvre ! Il souffre, il ne dort pas, il travaille sans cesse, et moi je lui prends son argent !

Ignorerait-elle que c'est une obligation légale pour le fils de subvenir aux besoins de sa mère ? Qu'importe. C'est un cadeau du mâle alpha : il est donc sans prix.

Les êtres produits par la culture du mâle dominant, comme de bien d'autres dites traditionnelles et quasiment sanctifiées par cet adjectif, tendent automatiquement à reproduire cette culture. Or, je crois l'avoir démontré, il est possible d'échapper à ce schéma générateur de violence et d'injustice, fondé sur une conception de la femme incompatible avec le monde moderne et la nécessité du sentiment d'humanité.

Les mâles alpha, c'est pour les loups, les animaux. S'ils ne veulent pas entendre raison, alors il faut leur opposer des femelles alpha !

L'un des aspects les plus pittoresques de la culture du mâle alpha est le statut suprême conféré à sa chambre et à ses possessions ordinaires. C'en est même comique.

Chez ma mère, la chambre de « Djo » est intacte.

— Je veux la conserver telle qu'elle était au jour de son départ, explique ma mère. Mais je n'y arrive pas ! Vous n'arrêtez pas d'y aller !

Nous n'y allons pas tant que ça, mes sœurs et moi. Pendant des années, c'était même impossible, parce que la porte de la chambre était fermée à clé. Quand nous y avons enfin pénétré, l'endroit nous a paru sans intérêt : des draps Spiderman, une étagère poussiéreuse sur laquelle traînaient quelques livres de troisième, le casque qu'il mettait pour écouter ses sketches... Nous surnommons cet endroit « le Musée » ; on se croirait en effet dans la chambre de Staline ou de Mao. La seule chose intéressante qu'on pourrait éventuellement y trouver, ce serait les textes que Mustapha a écrits à quinze ans, mais ils sont hors d'accès.

Devant l'exaspération de ma mère chaque fois que nous passons devant la chambre, nous nous exclamons :

— On dirait qu'il est mort ! Pauvre garçon !

Elle pousse alors les hauts cris. Pour aller aux toilettes, par exemple, il faut pourtant bien passer devant la fameuse porte !

— Attention, ma chérie ! dis-je alors à Souhayl. En 1990, Mustapha el Atrassi a posé sa main ici !

— Et il a posé son cul ici ! réplique Souhayl en entrant aux toilettes.

Et ma mère de s'égosiller en imprécations, à bout de nerfs :

— Il ne vous aidera pas, vous ne comprenez pas ? Il ne vous aime pas ! Il se fout de vos gueules !

À l'en croire, Mustapha serait pire encore que Choukri et le Bouc réunis. Nous sommes pourtant prêtes à l'aimer au-delà de ses défaillances de frère, d'homme, d'humain. Mais les propos de ma mère en disent plus long sur ses convictions que sur les véritables sentiments de son fils.

Sa vénération s'est étendue aux effets de Mustapha. Un jour, elle m'envoie à la cave pour récupérer des cartons contenant des affaires dont Mustapha ne voulait plus. Fatigante expédition dont le but me semble obscur. Que compte-t-elle en faire ? Les donner à une association ? Quand je l'interroge, je n'obtiens que cette réponse :

— Souvenir.

Mais encore ?

— Souvenir..., répète-t-elle, songeuse.

Le sentimentalisme qu'elle témoignait à l'égard de ces vieux shorts, pulls et chaussettes était significatif : Mustapha était le seul dont elle conserverait les vieux effets comme des reliques. Tous nos vêtements de jeunesse, elle les avait jetés à la poubelle ! Mais quand nous avions eu besoin de vêtements pour nos enfants et nous, quand nous étions poussés à les voler, elle cachait les montagnes de fringues de Mustapha, des Diesel, des Lacoste, sans songer plus que lui à nous dépanner.

— Il a tout donné aux pauvres, disait ma mère, il est tellement généreux !

— Et nous ?

— Vous n'étiez pas là, tant pis pour vous !

Le caractère sacré de l'autre du mâle alpha explique sans doute que je n'aie jamais été invitée chez Mustapha. De lui, je ne connais que la notoriété. J'ignore s'il est heureux.

L'APPEL AUX ARMES

Être dans sa jeunesse traitée d'« inutilité » est cuisant pour l'amour-propre et peu propice à un développement normal de la personnalité d'une adolescente. Être de surcroît traitée comme une inutilité, c'est encore plus grave pour l'avenir social. J'ai subi les deux. J'en conclus que je n'existe officiellement pas.

Je ne possède pas la nationalité marocaine, mais je ne suis pas française non plus, du moins sur le papier. À trente-six ans, née sur le sol français et mère de quatre enfants français, je n'ai pas de papiers attestant que je suis française de droit, ni carte d'identité, ni passeport. La culture du mâle dominant m'a expédiée dans la nébuleuse des apatrides, peut-être dans la Lune.

L'administration me l'a expliqué : j'aurais dû, à ma quinzième année, exprimer ma volonté d'être française. Or, cette année-là, comme la précédente et une bonne partie de la suivante, j'ai été séquestrée par mon père en un pays étranger.

L'employée du tribunal de Tours était une petite femme brune et plaisante. La discussion que j'eus avec elle me valut pourtant nombre de ces cauchemars dans lesquels on se défend dans un combat perdu contre une puissance aveugle. Elle exprimait certainement la lettre du droit quand elle me tendit le texte justifiant le refus :

— Lisez, Khadda el Atrassi. Les dispositions de l'article 44 du code de la nationalité française, loi du 9 janvier 1973, ne peuvent vous être appliquées.

Mais, comme elle n'en exprimait cependant pas l'esprit, je tentai de lui représenter la réalité des faits :

— Madame, avec tout le respect que je vous dois, il me faut insister sur un point : je ne possède pas de certificat de scolarité qui puisse attester de ma présence en France pendant les années indiquées. Mon père m'avait alors expédiée dans un bidonville de Rabat où j'ai été séquestrée trois ans. J'étais dans l'impossibilité de revenir en France parce que mon nom ne figurait que sur son passeport. Je ne pouvais donc pas quitter le Maroc sans l'autorisation de mon père.

Elle me considéra, partagée entre l'intérêt qu'elle éprouvait peut-être pour

mon cas et la rigueur de la loi.

— Je vous demande de témoigner de compréhension, lui dis-je. De cœur.

Elle sourit, alors je m'obstinai :

— Jusqu'ici, mes démarches pour obtenir des papiers d'identité n'ont jamais abouti. C'est insensé ! Je suis française. J'aime mon pays d'origine malgré tout, comme j'aime la France.

— Administrativement parlant, je le répète, me dit-elle sur le ton dont on use pour s'adresser à une faible d'esprit, il était attendu de vous que vous manifestiez pendant votre quinzième année la volonté de devenir française. Vous n'aviez pas de stylo, là-bas ? Pas de téléphone ? Il y a quand même des bureaux de poste et des routes au Maroc !

— Je ne pouvais rien faire, madame, j'étais recluse. Nous vivions dans la pauvreté absolue, sans même de quoi acheter du sucre pour le thé. Notre tante nous volait, à moi et mes sœurs, jusqu'aux vêtements que ma mère nous envoyait.

Le désespoir m'envahissait. Nous sommes six frères et sœurs, et je suis la seule à ne pas exister au regard de l'état civil. Même Haquima, qui a vécu ces années noires avec moi, a réussi à faire rédiger une attestation à un éducateur. Moi, je n'ai rien pu faire. Et cette fonctionnaire ne semblait même pas comprendre ce que je lui disais. De toute façon, le document qui scellait mon sort avait déjà été imprimé.

— El Atrassi Khadda, étiez-vous sur le territoire français entre vos treize et vos quinze ans, oui ou non ? Étiez-vous scolarisée chez nous, et pouvez-vous le prouver ?

L'absurdité de la question me laissa sans voix : *chez nous* ? N'était-ce pas aussi chez moi ? Je n'étais pas encore vaccinée contre ce refus de l'autre qui imprègne une bonne partie de la population. Pour l'administration, je faisais partie de ces gens d'origine étrangère qui encombrant le territoire, et de surcroît mon nom était arabe. Elle n'allait pas me faciliter la tâche.

La greffière m'invita alors à adresser un « recours gracieux à Monsieur le Garde des Sceaux, ministre de la Justice, Place Vendôme, à Paris », ou bien à constituer un contentieux devant le tribunal compétent.

Soudain, un nouveau sujet d'angoisse surgit : où trouver l'argent pour payer un bon avocat ? Je pouvais bénéficier de l'aide juridictionnelle, mais j'en connaissais la nature aléatoire, et je n'en étais pas rassurée pour autant : les jeunes avocats commis d'office à ces dossiers n'ont pas toujours l'expérience et la carrure nécessaires. Comment prendraient-ils à cœur une cause dont ils savent généralement bien peu de choses ? À quoi bon rédiger une lettre qui risquerait de ne pas être lue et qui s'ajouterait à une pile d'autres de la même teneur, une fois

qu'elle aurait été tamponnée ?

On m'offrit une carte de séjour, ce qui me scandalisa. Moi, Française, on m'accorde un document pour étrangers ? Moi, dont les quatre enfants possèdent des passeports français ? J'aime la France et je ne peux d'aucune façon me considérer autrement que comme une Française.

La révolte et la consternation ont fini par me paralyser. Pendant ces jours d'épreuve, j'ai ruminé sur mon destin. Activité stérile, certes, mais qui a eu le mérite de clarifier dans mon esprit ce point évoqué plus haut : si je n'avais pas été tenue prisonnière au Maroc, rien de tout cela ne serait jamais arrivé. J'aurais terminé mes études, je serais française, j'aurais probablement un emploi rémunéré, je ne me serais pas fourvoyée dans la délinquance.

J'ai réellement été la victime d'un système social dans lequel la créature femelle est un être inférieur dont le sort est sans importance. Il me fallait, il me faut toujours le faire savoir.

Ces pages s'adressent aux musulmanes de ce pays et de tous les autres où des mâles entendent perpétuer une tradition qui a pour seule justification d'être une coutume ancienne.

Le premier souci de ces mâles est d'isoler leurs femmes et leurs filles, parce que l'ignorance est leur arme : ils ne veulent pas que les femmes et les filles sous leur domination soient informées des dangers de leur esclavage. Mon père interdisait à ma mère de s'adresser aux gens dans les magasins et dans la rue, elle n'avait pas même le droit de parler aux voisins. Il redoutait que quelqu'un l'éveille. Elle s'est éveillée, en effet, quand elle a consulté les voisins, qu'elle a compris grâce à eux que sa condition était insupportable et que la législation française lui accordait des droits et les moyens de se défendre. Ce fut le commencement de la fin du règne de Choukri le Magnifique.

L'ignorance est le pilier de l'islam des incultes. Et les femmes en sont les agents de transmission : même quand elles se révoltent contre la tyrannie des mâles, elles continuent d'entretenir des schémas de comportement où le mâle triomphant est hissé sur le trône du seigneur suprême. Je l'ai compris quand ma mère, qui avait pourtant demandé le divorce, a érigé Mustapha en héros absolu du clan familial, et ce, au déni des sentiments de solidarité et de compassion familiaux. Pour elle, Mustapha le Splendide, parce qu'il est ce triomphateur, aurait le droit d'être indifférent, sinon méprisant, à l'égard des sœurs qui l'ont soutenu dans ses années d'apprentissage. Ma mère n'a pas conscience de l'iniquité qu'elle perpétue. Mais c'est le vice fondamental de ce système : il transforme ses victimes en tortionnaires.

Dans le secret de l'âme féminine forgée par les systèmes traditionnels, ou plus exactement traditionalistes, règne l'image du mâle triomphant, détenteur de tous les droits et redevable d'aucun devoir. Cette image infantile est le germe de toutes les injustices dont la femme est victime. Nul humain n'est jamais ce héros absolu, et nul idéal ne justifie le mépris des femmes.

Ces pages s'adressent d'abord à ma famille, celle dont je suis issue et celle que j'ai contribué à former avec mon compagnon. Qu'il n'y ait aucun malentendu : mon amour pour la première est intact. Les reproches que je leur adresse au fil de ces pages ne changent rien au fait que, s'ils admettent un jour leurs manquements et leur cruauté, je n'attends que de les serrer dans mes bras, Choukri le premier, lequel continue sans doute d'ignorer qu'il fut une victime de l'islam des illettrés. « Punir est juste, mais pardonner, c'est mieux. »

Choukri a peut-être déjà compris l'essentiel, puisqu'il m'a téléphoné il y a peu pour me dire, ô ! surprise, qu'il était fier de moi. J'en suis restée muette. Était-il souffrant ? Sa voix me paraissait voilée. Je me rappelai alors l'affection qui fleurissait entre nous, les rares moments où il était sobre, jadis à Rosières. Il était doux, et moi câline.

— Je te demande pardon pour tout le mal que je t'ai fait, a-t-il dit.

Je me suis alarmée : était-ce l'approche de la fin qui le rendait lucide ? Ou bien son passé le rattrapait-il ? Puis l'affection endormie s'est éveillée et a enveloppé son image, effaçant les reproches. Je crois qu'après le divorce et le naufrage qu'il fut pour lui, d'autres lui ont représenté ses torts et les souffrances qu'il nous avait infligées.

Je voudrais aussi serrer Mustapha dans mes bras. Il me manque, mais ce qui me blesse le plus est le fait que je ne lui manque pas. Je songe souvent à lui, je voudrais pouvoir projeter pour lui ces images qui sont à jamais fixées sur la pellicule de ma mémoire, celles du sinistre lavoir de Douar Doum où Zahra nous forçait à frotter le linge jusqu'à nous en déchirer les mains. Je voudrais dire à Mustapha : « Voilà à quoi ton système peut mener des filles innocentes, des inutilités. Des putes. Toi, comme ceux qui survivaient jadis dans le désert et comme ton père, tu t'es laissé enivrer par ta vanité. »

Mais Mustapha est obstinément allergique à la vérité. Il ignore ce que nous avons enduré, mes sœurs et moi, pendant ces trois années. Ou, s'il en a une idée, il aura conclu que « c'est la faute à pas de chance »... Il n'est pas conscient du fait que, si Haquima et moi ne nous étions pas débattues comme des diablasses, il n'aurait sans doute pas eu l'adolescence qu'il a connue. Ma mère aurait à peine pu survivre, et il n'aurait même pas eu le lit sur lequel il dormait, ni les

innombrables petites commodités de la vie que je lui assurais. Nous serions peut-être mortes, ou pire : mariées. Nous serions aujourd'hui greffées à un salaud qui nous aurait fait des « enfants pourris », les fruits de viols répétés commis par un homme que nous aurions eu en horreur.

Bref, si ma sœur et moi n'avions pas été là, Mustapha n'aurait pas joui de cette jeunesse protégée qui lui a permis d'exprimer ses dons. Il a été notre fils.

Pour lui, nous n'existons pas. Je le vérifiai dans l'émission de Jean-Luc Delarue où l'animateur lui montrait des images de son adolescence. On y voyait Mustapha au côté de Souhayl, encore enfant, mais le visage de celle-ci avait été flouté à la demande du frère. Il ne voulait pas qu'on la reconnaisse, elle était rejetée dans un placard de fantômes. Et d'ailleurs elle n'existe pas. Ou, si c'est le cas, elle doit prendre des coups dans le métro parce que le haut de sa culotte dépasse de son jean...

Peut-être ce frère pourtant aimé me comprendra-t-il s'il lit ces pages. Il regrettera alors l'image qu'il a donnée de lui-même dans une émission sur la chaîne LCI, il y a quelques années.

— Pourquoi parlez-vous si peu de votre famille, Mustapha el Atrassi ? demanda le journaliste. Pourquoi êtes-vous aussi discret sur l'endroit d'où vous venez ?

Avec un petit rire gêné, Mustapha répondit :

— Ma famille n'a qu'à écrire un livre ou produire un spectacle. Alors seulement, je me donnerai la peine d'en parler.

Je fus suffoquée par la suffisance de ces mots et par ce déni de la sensibilité la plus élémentaire. Une famille n'existe-t-elle donc qu'en fonction de sa notoriété ? Haquima et Saïda ont relevé le défi en écrivant un one-woman show qu'elles ont joué au théâtre. Quant à moi, ces pages sont ma réponse.

Reste que, certains jours, je me demande si, dans le tréfonds de son âme, Mustapha ne serait pas content de nous réexpédier toutes à Douar Doum...

À ma mère Karima, je dirai : « Le destin traite les gens selon l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Si tu te laisses imposer l'image d'une esclave, tu seras traitée comme telle. Lis le Coran : le Prophète n'a jamais enseigné à traiter la femme comme un être inférieur. Tu as été trompée par l'islam des illettrés. Réveille-toi. Et apprends qu'aucun mâle, aussi triomphant soit-il, ne possède le droit de mépriser les femmes, encore moins ses sœurs. »

Mes enfants savent la peine que me cause l'éloignement de Mustapha et la retrouveront en lisant ces pages. À mes deux fils, Nassim et Wassim, je rappelle la vigilance : la bêtise puante s'insinue dans les interstices de la distraction et les

rainures de l'habitude. On voit un copain insulter une fille, voire la malmenier et lui tenir des propos grossiers, on s'en amuse et, à la première occasion, on renchérit. Le pli est pris : une fille, c'est d'abord une greluce, une nunuche, une dinde, bientôt une pouffe, et enfin une pute. Par glissements successifs, on se prend à la brutaliser. De la bourrade, on passe à la claque, et du coup de poing à la trempe. On est un mec, quoi ! En réalité, on est un beauf en herbe et une future brute. Ne vous laissez pas entraîner par l'exemple de ceux que vous tenez pour des camarades et qui, par malheur, auraient de l'ascendant sur vous parce qu'ils sont plus âgés ou plus musclés. Et la fille que vous choisirez plus tard, mes garçons, respectez-la : elle sera la meilleure part de vous-mêmes. Plus vous l'exalterez, plus elle vous rendra la vie douce. Aucune femme n'est parfaite, non. Mais vous non plus.

Inès et Yasmine, dix années vous séparent. L'une a quinze ans, l'autre cinq, mais votre éducation vous rapproche : vous avez appris la liberté. Je voudrais qu'Inès se rende compte de la chance qu'elle a d'avoir échappé au sort de sa grand-mère : à quinze ans, Karima était déjà mariée. Mais Inès choisira l'homme qu'elle préférera, à l'heure qui lui paraîtra la bonne. Et elle sera son égale.

Yasmine, elle, saura plus tard qu'elle aura échappé à la condition promise aux femmes par les intégristes d'un pays voisin du Maroc, pour qui les femmes n'existent que si elles sont complémentaires des hommes. Pour eux, la liberté des femmes est une notion aberrante et immorale, leur droit de divorce est une insulte à la tradition, l'excision est le remède appliqué à la source même du mal. La femelle ne doit pas jouir. Pour le moment, de pareilles considérations ne pourraient qu'assombrir l'enfance de la petite Yasmine, et je ne le veux pas.

La jeunesse de mes enfants est plus heureuse que ne le furent les nôtres. Et celle de leurs enfants le sera aussi.

LES FICELLES SONT ROMPUES

Certains chapitres de notre histoire familiale sont près de s'achever, d'autres ont à peine commencé.

Choukri, à près de soixante-dix ans, partage son temps entre le Maroc et la France, où il a conservé sa petite maison de Bourges, près du commissariat. Il s'est remarié et a eu d'autres enfants, que je ne connais pas. J'ignore même leurs prénoms. Sa nouvelle femme vit au Maroc, dans la villa qu'il avait fait construire avec le bénéfice de ses trafics. J'ai appris qu'il n'y a chez lui aucune photo, aucun souvenir de nous, même à Bourges. Le repentir qu'il m'a exprimé au téléphone ne fut peut-être qu'épisodique, puisqu'il ne m'appelle qu'une fois par an. Il ne veut sans doute pas trop se rappeler le vaste ratage que fut sa vie de famille. De mon côté, je ne fais pas d'efforts non plus pour me rappeler à son souvenir.

Choukri n'a plus de rapports avec Mustapha, dont il ne peut ignorer qu'il a rendu illustre le nom familial. Je me demande parfois comment un père peut être si étranger à ses propres enfants. À la fin, une immense pitié submerge tous les autres sentiments qu'il m'a inspirés.

Haquima et Farid entretiennent avec leur père une relation plus apaisée : par exemple, c'est ma sœur qui l'a aidé à établir les documents nécessaires à sa retraite. Choukri lui a toujours témoigné une certaine affection car il l'avait crue handicapée quand elle était en bas âge. Quelle étrange préférence accordée à une fille, de surcroît présumée infirme ! Mais allez savoir les mystères qui se cachent dans sa tête...

Choukri a failli mourir il y a quelques mois, j'ignore de quoi. Je suppose que son foie lui fait payer son alcoolisme, comme son médecin l'en avait prévenu.

Karima, ma mère, poursuit sa petite vie, grâce au RSA et à la pension que lui verse Mustapha. Elle n'aura pas eu le mari magnifique dont nous rêvions pour elle, là-bas à Rosières, avant notre fugue à Paris. L'office des HLM lui a proposé un travail – passer la serpillière sur les paliers de l'immeuble –, mais elle a dû décliner, par fierté : dans l'immeuble, tout le monde sait qu'elle est la mère de

Mustapha el Atrassi, et un tel emploi pourrait desservir la carrière de son fils. Elle tire des succès et de la notoriété de son fils l'essentiel de ses satisfactions. Accessoirement, elle fait fonction d'agent officieux de Mustapha : nul d'entre nous ne peut s'adresser à lui sans d'abord la prévenir. Mais Choukri n'est plus qu'un arbre mort dans son jardin intérieur.

Saïda, l'aînée, occupe un emploi de secrétaire. Les simulacres de répétitions de nos années de collège ont porté leurs fruits puisque, depuis vingt ans, Saïda appartient à une troupe de comédiens. Elle a également écrit et joué son propre spectacle. Je m'interroge parfois sur le fait que, sur les six enfants El Atrassi, trois fassent carrière dans le spectacle. Est-ce parce qu'ils rêvaient d'une autre vie ?

Saïda partage avec Mustapha une curiosité toujours en éveil et une mémoire prodigieuse. Singularité révélatrice : elle tient à apprendre une nouvelle langue chaque année. L'année dernière, c'était l'italien ; cette année, l'espagnol. Et chaque apprentissage s'accompagne d'un voyage dans le pays concerné, pour qu'elle y mette ses connaissances en pratique. Pour le moment, Saïda est quintilingue.

Elle n'aura participé que de loin à notre saga, comme si elle avait tout regardé d'un point très éloigné de nous.

Au sujet de Haquima et de moi, je crois avoir dit tout ce qui est utile. Nous ne menons certes pas une vie opulente, mais enfin nous nous en sommes sorties, comme on dit.

De mon côté, j'ai travaillé une année à l'hôpital, dans un service d'oncologie pédiatrique. À présent, j'envisage de passer le concours d'auxiliaire puéricultrice.

Souhayl a trouvé la paix dans son second mariage, avec ses deux enfants.

Farid vit de petits boulots, faute de mieux. Son amie et lui attendent un enfant.

Le but de l'existence n'est pas l'héroïsme ni la gloire. Pour moi, la vie vraie, c'est ma famille. Et peu importe si Mustapha pense autrement.

Là-bas, à Douar Doum, seul le destin mène la danse.

Zahra, la sœur de ma mère, celle qui infligeait à Haquima la corvée du linge et qui avait donné à ma mère quelques heures pour me faire disparaître de la

circulation, est morte. Je n'en tire pas la moindre satisfaction : elle fut une victime de son monde, et ce n'est certainement pas son cœur qui a cessé de battre, puisqu'elle n'en avait pas. Je n'aurais pas traité une esclave de la façon dont elle a traité sa nièce Haquima. En Occident, on fait grand cas, à juste titre, des victimes d'accidents de la route, mais il est impossible de dresser la liste des victimes de la bêtise. Ma mère s'est affligée de la mort de sa sœur selon la tradition qu'on lui avait enseignée : elle se griffait le visage en se lamentant bruyamment. J'ignore comment elle a pris le rappel à la raison de Farid :

— 2Pac est mort, maman. C'est un événement qui a bien plus d'intérêt.

Ce chanteur a en effet disparu le même jour. Je ne connaissais pas à Farid cet humour acerbe.

Pour finir, le Bouc s'est marié, et c'est ma mère, pourtant bien en peine, qui lui a avancé l'argent de la dot. Il n'a cependant pas quitté la maison familiale. Je me refuse à imaginer ne serait-ce qu'un instant le mariage de ce pitoyable personnage dans ce décor qui me sera à jamais odieux. Il appartient pour moi à une galerie de pantins grotesques et brutaux qui croient vivre leur vie, ignorant que des ombres archaïques, aveugles et cruelles tirent leurs ficelles après les avoir vidés de leur substance.

Aujourd'hui, j'ai enfin rompu mes ficelles.

REMERCIEMENTS

Parmi les personnes qui m'ont soutenue pendant l'élaboration de ce projet, je tiens à remercier :

Jean-Claude Elfassi, Souhayl El Atrassi, Haquima El Atrassi, Kayssar Said Ibrahim, Nazlie Said Ibrahim, Nael Delalande, Anissa Saïd Hamed, Sabri Laouare, Nordine Santi, Medhi Bounouare, Mehdi Belaredge, Abel Pires, Kamel Guergoure, mes neveux et nièces – Soumia, Satine, Addel-Halim, Yanis, Kaysse, Medhi –, Marc Carneva, mes enfants – Ines, Yasmine, Nassim et Wassim.

À la mémoire de Michelle Delalande, repose en paix.

AUX ÉDITIONS ARCHIPOCHE

MA VIE D'ESCLAVE

Mende Nazer

Avec ses quatre frères et sœurs, Mende mène une enfance heureuse dans son village situé dans les monts Nuba, au centre du Soudan.

Une nuit, des brigands l'enlèvent avant de la vendre à un couple de Khartoum. Elle n'a alors que douze ans. Désormais, il lui faut travailler jour et nuit sous les coups, les humiliations et les brimades de Rahab, sa maîtresse.

Après sept ans, Mende est envoyée à Londres pour servir chez la sœur de Rahab, épouse d'un diplomate de l'ambassade du Soudan. Affaiblie, la jeune femme trouvera cependant les ressources pour s'évader...

C'est le récit de sa vie qu'elle nous livre ici, le témoignage poignant d'une esclave d'aujourd'hui, au cœur de nos cités.

***Mende Nazer** est née au Soudan en 1980. Depuis septembre 2000, date de son évasion, elle réside à Londres, où elle a suivi des études d'infirmière, et se bat pour que cessent ces pratiques barbares.*

« Un récit bouleversant,
une charge contre l'esclavage moderne. »
The Washington Post

ISBN 978-2-3528-7062-3 / H 50-4992-9 / 384 pages / 7,55 €

LE VOILE DE LA DOULEUR

Sameen Ali

« C'étaient les miens qui m'avaient fouettée, enlevée, mariée de force, terrifiée et, pis que tout, privée d'affection. J'étais une petite fille qui ne voulait rien d'autre que ce qu'on refusait de lui donner : l'amour. »

Cette petite fille d'origine pakistanaise, c'est Sameem. Et son histoire se déroule de nos jours, en Angleterre.

Depuis l'âge de 6 ans, Sameem est réduite à l'état d'esclave domestique. À 13 ans, sa mère l'emmène au Pakistan pour la marier de force à un parfait étranger, qui n'a qu'un but : obtenir les papiers qui lui permettront de vivre en Europe.

Enceinte, elle retourne vivre en Grande-Bretagne, où on continue de la maltraiter. Elle trouve cependant le courage de fuir cet enfer. Mais elle a bafoué l'honneur des siens et va devoir en assumer les conséquences...

Sameem Ali vit à Manchester avec son mari et ses deux fils. Conseillère municipale, elle est aujourd'hui une figure emblématique de la lutte contre le mariage forcé.

Préface de Sihem Habchi,

ancienne présidente de l'association

Ni Putes Ni Soumises

« Le courage victorieux d'une femme face à l'adversité :
le témoignage de Sameem est une leçon d'optimisme. »

The Daily Mail

ISBN 978-2-35287-434-8 / H 51-0333-8 / 360 pages / 7,60 €

*Cet ouvrage a été composé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

Impression réalisée par

BRODARD

*en décembre 2012
pour le compte des éditions de l'Archipel
département éditorial
de la SAS Écriture-Communication*

Imprimé en France
N° d'impression :
Dépôt légal : janvier 2013